

EXTES

Aldo Luis Novelli p.3  
Alfredo Vaeza p.4  
Cecilia Ambu p.5  
Antonio Leal p.8  
Cristina Castello p.9  
Daniel de Culla p.13  
Frank Ferraty p.16  
Francis Cappatti p.17  
Samuel Brejar p.19  
Francoise Huppertz p.40  
Arnaud Delcorte p.41  
Gabriel Impaglione p.47  
Jean-Michel Guyot p.48  
Jean-Pierre Lesieur p.67  
Joachim Zemmour p.69  
Claudio Willer p.75  
Leonardo Lobos p.75  
Margo Ohayon p.76  
Maxime Rodary p.78  
Christophe Mousset p.79  
Patrick Aspe p.81  
Christiane Prioult p.84  
Rolando Revagliatti p.85  
Sébastien Ayreault p.89  
Serge Muscat p.91  
Marie Soumeillan p.94  
Stephane Pucheu p.98  
Victor Montoya p.100  
Gilles Sorgel p.104  
Pradip Choudhuri p.108  
Fabrice Petit p.108  
Salvatore Gucciardo p.114

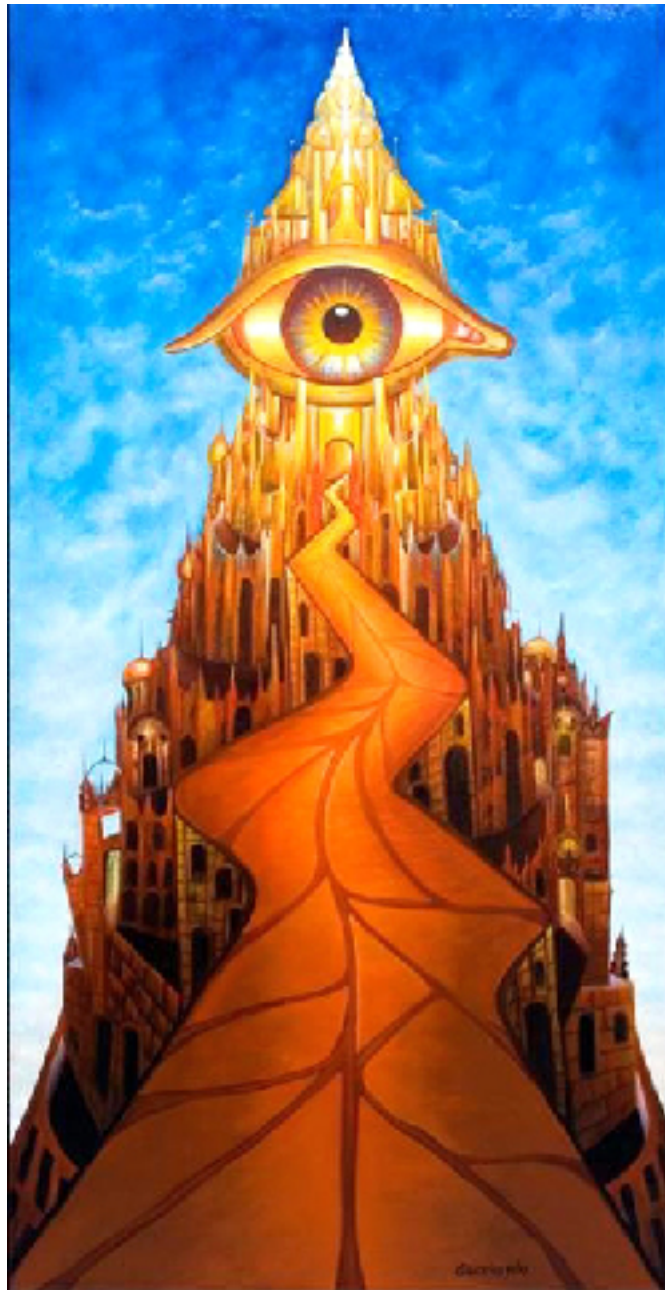


RETEXTES

Version « papier » de  
la Revue d'Art et de Littérature, Musique  
*RAL,M*  
[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

N° 55  
octobre 2009  
prochain T&P le 15 janvier 2010









# Édito

**I**l y a belle lurette que je me suis posé la question : à quoi devrait ressembler l'auteur idéal du Chasseur abstrait — avant même de considérer le contenu et la forme de son œuvre ?

On s'en est déjà aperçu, et je l'ai exprimé clairement afin de lever toute suspicion de sectarisme, je ne souhaite pas, en tant qu'éditeur, sombrer dans les extrêmes : pas plus dans le populisme qui exclut systématiquement toute autre forme de comportement pour s'ériger en sagesse indiscutable, que le soit-disant élitisme qui prétend imposer de l'orgueil à ce qui ne lui ressemble pas.

Que publions-nous ?

Des écrivains, pourvu que, dans le « créneau » où ils ont choisi de s'exprimer, ils excellent : de la chanson à la poésie la plus difficile d'accès, du roman traditionnel aux compositions complexes de la modernité, de la réflexion pragmatique aux pensées les plus aventureuses — nous n'avons de limites que le talent et l'honnêteté intellectuelle.

Alors l'écrivain idéal serait celui

– qui choisit de cultiver son œuvre dans le champ des possibilités que près de neuf siècles de littérature française ont exploré sans relâche (en estimant que cela commence avec l'imitation des troubadours cinquante ans après leur entrée dans les Lettres — 1100 pour le trobar et 1150 en français). On n'en finirait pas de dénombrer les genres ! Et les doctrines. Sans compter que le débat s'est grandement élargi depuis avec la géographie croissante des lieux et des cultes.

– qui s'en tient à son créneau (encore un terme moyenâgeux) sans aller tenter de déboussoler le voisin pour peut-être l'envoyer ad patres.

– qui présente non seulement des manuscrits soigneusement établis à l'aide d'un traitement de texte, mais qui sait aussi organiser ses textes en un ensemble dont on peut dire quelque chose de sensé sans glisser dans des complications nerveuses qui rendent le tout improbable et peut-être vain.

– qui peut parler de temps en temps, cessant alors d'écrire, ceci pour s'adresser à tout le monde sans distinction d'appartenance à tel ou tel courant de pensée ou de comportement. Il y a une grande différence entre parler et écrire : l'écrit est un acte créateur alors que le parlé n'a pas d'autre vocation que d'inviter à lire ce qui est écrit. Cela suppose sans doute de l'humilité, mais il s'agit alors de représenter son œuvre, 100 pages comme 10000, en bon commerçant, à supposer qu'on écrive pour faire le commerce de sa propre littérature, c'est-à-dire, littéralement, pour fréquenter les autres et particulièrement ceux que ça intéresse. Tout cela est possible en utilisant à bon escient les « outils de communication » mis à la disposition de l'auteur par **Le chasseur abstrait** : un portail Internet tentaculaire et trois revues en papier chargées de compléter efficacement le site.

En résumé, l'auteur idéal

– écrit comme il l'entend et pour qui il veut. Il écrit beaucoup ou parcimonieusement selon ce qui préside à sa vocation.

– parle dans les pages des revues, dans des conférences, dans le journal ou à la télé, mais il parle ! Car s'il ne parle pas, et personne ne parlera à sa place s'il n'est pas suffisamment célèbre et reconnu, alors il s'en tient à l'anonymat, brasse des eaux nombrilistes, fussent celles des grandes profondeurs, et il s'y



noie sans ameuter les baigneurs qui adorent qu'on leur parle.

Bien sûr, une revue, on ou off line, est l'endroit où il faut écrire, mais si l'on ne fait qu'y écrire, si l'on n'y parle pas, il y aura peu de candidats à la lecture et par conséquent pas cette fréquentation qui frotte le lecteur contre l'auteur pour qu'il se passe quelque chose. Les auteurs qui s'en tiennent à publier uniquement de l'écrit, du coup, ne servent à rien. C'est bien joli de montrer ce qu'on sait faire en matière d'écriture, mais sans le dialogue nécessaire avec le lecteur, que celui-ci soit uniquement lecteur ou quelquefois auteur, sans ce raccourci qui consiste non pas à s'expliquer, mais à filer la quenouille avec les autres, et bien rien ne se passe, on se côtoie en gens de Lettres, on s'ignore depuis le début et le lecteur qui était venu chercher quelque chose, peut-être pas grand-chose après tout, ce lecteur repart avec rien, pas un souvenir, et seulement l'impression qu'on lui a demandé de brûler les étapes alors qu'il avait seulement envie d'en parler avant de se lancer dans les pages d'un livre qui, peut-être difficile, voire séducteur, ou même simplement écrit, n'a aucune chance d'attirer l'attention si on en n'a pas parlé avant, à la télé ou dans les pages de la RAL,M et de ses petits. L'auteur qui n'a pas compris cela, en toute simplicité d'ailleurs, car il n'y a aucune honte à être simple, voire à simplifier, cet auteur est une espèce de coup d'épée dans l'eau, sans chevalier au bout et sans canasson pour ajouter du piment à l'affaire.

Qu'entre nous soit dit, pour le meilleur si possible.

**Patrick Cintas.**

**Les tableaux présents dans ce numéros sont de**

**Salvatore Gucciardo**

**peintre et poète**



[www.lechasseurabstrait.com/revue/-Salvatore-GUCCIARDO](http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Salvatore-GUCCIARDO)

voir page 114 pour les poèmes  
et dans le corps de la revue pour les tableaux.





# Aldo Luis Novelli

## la felicidad de volar

estoy viajando en un viejo colectivo por la gran avenida  
y me siento extrañamente feliz  
lleva 250 kilos de trotyl debajo del piso  
y va a volar en mil pedazos por el aire  
mientras el corazón me golpea enloquecido en el pecho.

todos viajamos en un gran colectivo  
por la vieja avenida  
y vamos a volar libres por el aire  
en inalcanzable y eterna felicidad.

## la felicitat de volar

estic viatjant en un vell col·lectiu per la gran avinguda  
i em sent estranyament feliç  
porta 250 quilograms de trotyl davall del pis  
i va a volar en mil bocins per l'aire  
mentre el cor em colpeja enbogat al pit.

tots viatgem en un gran col·lectiu  
per la vella avinguda  
i anem a volar lliures per l'aire  
en inassolible i eterna felicitat.-

*Traducción del poeta Pere Bessó – Valencia – España.*

<http://www.otros-fluidos-virtuales.blogspot.com/>

<http://www.la-sed-infinita.blogspot.com/>

<http://www.artistasalfaix.com/revue/-Aldo-Luis-Novelli->

# Alfredo Vaeza

Uruguay

## El sol la luna el mar las estrellas

El sol, la luna, el mar, las estrellas  
Las olas, el silencio, la espuma, la noche.  
La cara, el viento, la sed, el agua  
El corazón, la rima, los ojos, el pez  
La luz, el alma, el dolor, - el artista -  
El tiempo, la ruta, el verde, la noche  
La pirámide, el cuadro, la voz, el misterio  
El grito, el silencio, el cielo, la mente.

El ruin, la mentira, la envidia, la mierda

El sismo, la boca, los ojos, el túnel  
El amor, el crepúsculo, el corazón, la lagrima  
La fiebre, el sudor, el hielo, el sueño  
La música, el ritmo, el labio, el cerebro  
Volveré, volverás, volaras... el aire  
El estruendo, tus ojos, el pelo, la niña... azul  
El color, el árbol, las palabras, la conciencia

La malicia, la lacra, el ventajero, el veneno

El libro, la sinceridad, el pan... verdadero

El buda, ¿ egoísta ? perverso, embustero

El poeta, la cama, el lápiz el verso,  
Dios, la verdad, la fe, el todo.

*Octubre 2008 (boceto de poesía/canción)*









# Cécilia Ambu



Le monde dont je vous parle a cet aspect paradoxal d'une dimension à la fois inquiétante et réparatrice. Ceux qui se présentent à moi peuvent paraître menaçants ou au contraire protecteurs.

Cette perception n'existe que pour moi : il vient me visiter de tant en tant, quand je l'appelle ou quand il n'y a plus de langage... il le sait. Il est là, il m'observe : sa présence est réconfort et compréhension, comme une douceur diffusée dans le triste espace qui m'entoure. Cet espace est anxiété, appréhension et tu sais le combler pour moins d'éclatement.

Être soi comme une unité consciente, être soi comme une âme que l'on protège, c'est peut-être ainsi que la fatalité sera rompue et que je pourrai prendre un autre chemin, plus doux, comme une promenade initiatique. La sérénité pourrait enfin m'envahir et l'extériorité ne serait plus menaçante et étrangère, même sinistre.

Ce chemin, je le cherche depuis toujours sans grands résultats. Alors, je stagne : je regarde autour de moi mais mes seuls amis sont ceux qui ne se personnifient que pour moi, dans le monde parallèle. Plus loin qu'une simple réalité de la matière, plus loin qu'une simple expérience empirique, il s'agit de voir ce qui n'existe que pour soi. C'est peut-être mieux que rien.

Ce sont des perceptions que l'on ne peut partager avec personne, alors je vois, mais je me tais. Je suis plantée dans ce chemin et les perceptions de l'autre monde virevoltent devant mes yeux fatigués et meurtris.

Dans mon monde, la solitude se brise lorsqu'il apparaît, certes, mais le reste du temps, je suis perdue dans l'espace, et là, j'ai peur de mourir seule.

## L'ABJECTION

Les errances nocturnes du corps ne la lassaient pas. Partout, elle me poursuivait, tel un meurtrier traquerait sa victime. Les volets restaient clos. L'angoisse de gagner l'extériorité ne quittait plus le corps : la honte était là. Elle s'immisçait dans chacune de mes pensées sans même que je m'en aperçoive. Je me regardais, j'essayais de sortir de ma matière. Je tirais sur mes bras pour me dégager de l'emprise de cette chair écœurante. Je tirais, je tire, je tire, je tire encore... Rien ne vient, rien ne vient !!!

Je tirais sur mes bras pour sortir de mon corps.

Le corps vagabonde dans le monde de l'extériorité: mets ton bras ici. Non ! Je n'arrive pas à marcher ! Alors mets-le plutôt comme ça. Pourquoi me regarde-t-elle ? Observerait-elle ma grande laideur ? Sûrement. Mais je n'arrive pas à marcher !!! Ce n'est pas grave, dit-elle, tu es presque arrivé. Encore un petit effort, la clé tourne dans la porte. Quelqu'un klaxonne ! Le corps se retourne furtivement en pensant : «Ils vont clamer cette laideur !». Mais je n'eus pas le temps de voir... j'étais déjà à l'intérieur.

## **MON AMAUROSE**

Je me suis crevé les yeux.

Une douce douleur m'envahissait comme si je pouvais voir pour la première fois.

Des larmes de sang coulaient le long de mes joues et le goût du sang dans ma bouche régala mes papilles. J'étais lentement ce sang sur ma peau : je me rappelais de cette couleur si violente mais ce n'était plus qu'un lointain souvenir.

Je m'étais résignée : je ne verrai plus jamais.

Longtemps j'avais fermé les yeux pour ne plus voir, aujourd'hui, ils étaient bien ouverts et à mon grand bonheur, ils restaient éteints.

La souffrance de voir l'extériorité, l'autre, m'avait quittée, désormais je resterai aveugle.

À terre, prostrée dans un coin, je ne pouvais plus pleurer et je ne pleurerai plus jamais.

Je restais ainsi, immobile, comme si j'attendais la mort.

Cette mutilation, pour moins de souffrances, m'apparaissait salutaire : plus jamais je ne me verrai dans ce maudit miroir, plus jamais je ne me plaindrai d'avoir un visage bizarre et étranger à moi-même, plus jamais je ne verrai ces objets difformes autour de moi, et surtout, plus jamais je ne vous verrai, vous, l'altérité.

Ne plus voir mais par dessus tout : ne plus se voir !

La souffrance du reflet, de cette image si destructrice, enfin elle s'effondre.

Mon regard était sombre et noir, aujourd'hui il est mort.

## **LE LIEN BRISÉ**

Séparés, nous le sommes.

Contraire à ces couleurs, telles le rouge et le vert, l'orange et le violet, le jaune et le bleu, nous sommes l'expression de l'incomplémentarité.

La vie, nous la concevons l'un sans l'autre.

Nous sommes l'expression de la déssociabilité, une sorte de démenbrement.

Clivés, nous le sommes.

La dissociation pathologique nous scinde en divers éléments.

Une dépression, un état limite et nous sommes altérés tel un état sans issue,

Ce temps est interminable et nous ne nous retrouvons pas pour exister ensemble.

L'un sans l'autre, nous n'existons pas, nous survivons.

Disloqués, nous le sommes.

Nous nous développons dans l'extériorité,

Nous vivons dans notre intériorité,

Nous sommes le dehors et le dedans.

Nous devrions marcher dans la vie en tant que personne, contrairement à cette triste dépersonnalisation.

Exilés, mon corps et mon esprit, nous le sommes.

Nos jours anciens furent douloureux  
Chaque pas était un pas de trop  
Partager la souffrance, est-ce possible ?  
Avec toi, sûrement.  
Je te l'ai donnée, malgré moi.

Nos jours anciens furent malheureux  
Seul ta force fit la mienne  
Seul ta solidité mentale me porta, comme on porterait celui qu'on aime  
Ton soutien fut sans faille, peut-être parce que c'était moi  
Tu vis les plus atroces souffrances et ta force fut ta plus grande qualité.

Nos jours anciens furent partagés  
Je t'ai donné mon mal, tu l'as sublimé  
Tu as su aller au dessus de mon agonie  
Et me soutenir  
Ton soutien m'a sauvé la vie, ma vie t'a sauvé  
Main dans la main, nous avons marché, main dans la main nous marcherons.

Nos jours présents sont plus doux  
Après tant d'années, grâce à ta présence, je vis  
Tant bien que mal, mais je vis quand même  
Côte à côte, nous évoluerons dans l'existence  
Parce que c'est toi, parce que c'est moi  
Toi, le seul, l'unique, mon père.

*À mon père.*

**<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Cecilia-AMBU->**

# Antonio Leal

## ARS MORIENDI

*Él nos guiarà aùn màs allà de la muerte. Sal. 48: 14,3*

*Anda putilla del rubor helado,  
anda, vámonos al diablo.  
Josè Gorostiza.*

### (PROEMIO)

*A doña Lizbeth Loy Song Encalada*

Une cada uno de tus sueños  
a la razón de tu destino,  
al corazón con su fatiga,  
cada palabra a su latido.

Cada palabra un epitafio,  
como un quedarse uno mismo  
roto un poco dentro, un silencio  
tierno, una semilla que alguien

necio guarda en el surco seco,  
que sòlo fruto da enterrada  
en la viva carne del tiempo,  
càrcava ciega, un erial,

\*

rincón en llamas, breve instante  
abierto a un mundo de recuerdos,  
un pàramo de insomnios, boca  
que fabula un bosque de espejos.

No hagas de un acto de tu vida  
un laberinto. Cada signo  
a su sonido, cada letra  
un anatema que enlapída,

el santo y seña, un holocausto,  
el rezo diario junto al pan,  
un tabernàculo, un mantram  
que incendia tu torre abolida.

\*

¿ Y eso es todo ? ¿ Eh ? ¿ Y los charcos  
de luz, la rêmora del blanco  
que arrulla este soñar despierto,  
y el verso de nueve silabas

mal de un pie, ríspido a la trova,  
de un justo caminar cholenco ?  
¿ Y el dìa que entra trasnochado,  
de puntillas, a cualquier hora,

buscando un sitio en el cuaderno,  
sin decirle a uno nunca nada ?  
¿ Y el grafito que pasea ciego  
su gondolrìma pàginalba,

su musageta musaraña,  
su almo gesto, su grama àtica,  
su aquí escoliasta palimpsesto ?  
A eso, ¿ quièn demontre responde... ?

*Del libro **Moridor**, en redacción. Chetumal, Sept. 1, 2009.*

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Antonio-LEAL->





# Cristina Castello

## Jorge Luis Borges : la parole universelle

### Un aveugle éclairé ou la lucidité aveuglée ?

« J'ai senti dans la poitrine un battement douloureux, /  
j'ai senti la soif qui m'embrassait »

J. L. Borges, in « *L'Immortel* »

Jorge Luis Borges est une métaphore de lui-même. C'est l'un des écrivains les plus éminents du XXe siècle et un emblème de sa patrie argentine, où tous le nomment mais peu l'ont lu. Enfant prodige, il a vécu son enfance habillé en petite fille par sa mère, qui l'appelait l'« inutile » et le « malheureux ».

Son érudition a peu de parangons. A-t-il été si flamboyant pour découvrir la sacralité de la vie, comme pour écrire ? Ou la lucidité a-t-elle abîmé cette partie de l'esprit où il est écrit que *rien de ce qui est humain ne devrait être étranger* ?

Peu d'artistes sont autant aimés que détestés. Et on entend : les vers de Borges sont sacrés, mais sa bouche fut incontinent. Il a qualifié Federico García Lorca de « poète mineur », et de la même manière, il a *honoré* les poètes de la Génération Espagnole du XXVIIème ; il ne s'est pas interdit d'attaquer Julio Cortázar ; de *Cent ans de solitude*, de García Márquez il a dit : « C'est un joli titre, non ? ». Il a été implacable avec Charles Baudelaire, s'est acharné contre Pierre Corneille, – auteur de « Le Cid » – et contre Isidore Ducasse (le Comte de Lautréamont).

Pire : au rythme de chaque gorgée de son thé anglais, il a qualifié Arthur Rimbaud d'« artiste à la recherche d'expériences qu'il n'a jamais obtenues », et a sauvagement rejeté André Breton, puissance d'imagination et de poésie. C'est trop, Mister George.

Sa soif, sa soif éternelle. Ce 24 août, c'est l'anniversaire de ses 110 ans et la question demeure toujours ouverte : a-t-il eu soif de poésie, ou, aussi – et surtout – de se sentir aimé par une femme ? Lui, *la plume universelle*, a eu des amours impossibles et a souffert comme les personnages des romans les plus vulgaires qu'il méprisait. Jusqu'à ce que son soutènement est arrivé : María Kodama, avec qui il a eu une union dans le mystère.

Esprit prodigieux, dans « *Le jardin aux sentiers qui bifurquent* », il a proposé – sans le savoir – une réponse à un problème de la physique quantique. Et toute sa vaste œuvre fut un jalon, comme déclencheur de l'imagination des lecteurs et des gens de lettres.

À la fois, bien qu'à l'époque il ait condamné Adolf Hitler et Benito Mussolini, par la suite, il a fait les louanges d'auteurs de crimes de *lèse-humanité* : Francisco Franco, Jorge Raphaël Videla et Pinochet, entre autres. Des meurtriers, condamnés par la Justice.

Plus que par d'autres poètes, il a senti l'empreinte de l'énorme Walt Whitman. Mais, qu'a-t-il assimilé ? La parole de Whitman se battait pour la liberté des peuples et la dignité humaine ; la parole orale de Borges défendait – aussi – le massacre nord-américain au Vietnam.

Son œuvre de fiction, pleine d'ironie, est sobre et précise mais, en général, il garde une grande distance avec la vie vivante, comme si ce qu'il écrivait était passé par son cerveau et non par son sang ; elle est pleine de symboles, de métaphores aussi riches que peu compréhensibles pour la majorité ; elle a un sens métaphysique, et souvent intensément ludique. « Histoire universelle de l'infamie » et « L'Aleph », entre autres, sont des chefs d'œuvres du XXe siècle.

Borges fut l'un de ses *miroirs d'encre*. Un labyrinthe. Une sorte de statue de lui-même, un monument, un être sans peau, dont ses pores montraient l'intelligence. Mais, dans la poésie qu'il a écrite, apparaissent ses veines temporelles, irrémédiablement : [ ... ] *Sans que personne ne le sût, pas même le miroir, il a versé quelques larmes humaines. / Il ne peut pas se douter qu'elles commémorent / toutes les choses que méritent des larmes* (in « **Le chiffre** »).

La poésie est une voix : la vie vivante. Pas même cet homme au coin du mur rose, n'a pu se cacher derrière les



murs en cristal du poème. Le poème n'a pas de remparts : c'est une révélation.

### L'heure de l'épée : Borges, Pinochet et Videla

Il aimait la musique de Pink Floyd, des Beatles, des Rolling Stones et de Brahms. Il adorait «Bepo», son chat. Tandis qu'il applaudissait le gouvernement qui a fait *disparaître* 30.000 personnes –après des tortures sataniques–, durant le coup d'État de 1976 en Argentine. Son chat dans les bras, Borges a publiquement revendiqué «cent ans de dictature militaire».

«Personnellement, je l'ai remercié pour le coup d'État du 24 mars, qui a sauvé le pays de l'ignominie et je lui ai manifesté ma sympathie pour avoir bravé les responsabilités du gouvernement», a-t-il dit en mai de cette année-là. Il se rapportait à la réunion où il s'était entretenu avec le génocidaire Jorge Raphaël Videla, le premier président imposé de fait ; il y avait assisté, hâtivement, avec Ernesto Sabato, qui fut, par la suite, *défenseur* des droits de l'homme : les rictus de la vie.

Le temps a fait son œuvre et en 1980, avec ou sans le chat «Bepo», il a reçu les Mères et les Grand-mères de la Place de Mai, geste dans lequel –bien qu'elle le nie, discrètement– il y a eu une influence évidente de María Kodama. Il s'était montré alors ému, et même indigné par les militaires assassins ; et voilà qu'il a réitéré cette conduite quand, sous la démocratie, les auteurs des disparitions d'êtres humains furent jugés : ce fut seulement à ce moment-là, qu'il daigna s'aviser des supplices et des morts subis par ses congénères, et écrivit une chronique pour l'agence EFE. Sa lucidité envers la fraternité s'était-elle enfin éveillée ? Pourvu que.

Mais les mots sont un lâcher d'oiseaux : impossible de les remonter quand ils volent au gré du vent. Combien de personnes ses premières déclarations ont-elles influencé ? Combien de gens, sans une pensée propre, ont-ils répété les concepts du poète, seulement parce que «Borges l'a dit» ?

Il s'est promené entre labyrinthes, miroirs, livres de sable, ruines circulaires et bibliothèques de Babel. Très cultivé –c'est l'une des plus grandes gloires mondiales de la lit-

térature– il a quitté cette planète le 14 juin 1986, toujours en attente du Nobel. La décoration que, orgueilleux, il avait reçue des mains couvertes de sang d'Augusto Pinochet, a été un écueil insurmontable pour le prix. Ce jour-là, il s'était réjoui de son doctorat flambant neuf, Honoris Causa de l'Université du Chili, et avait arboré *l'heure de l'épée*. *L'heure de l'épée*, le discours réactionnaire de Leopoldo Lugones, qui –avec ses mots– avalisait les semailles de morts des coups d'État futurs.

Borges fut Borges, ni plus ni moins, bien qu'il se soit lui-même défini comme anarchiste. À 17 ans, il était censé être *communiste*, avec interdiction d'entrer en Amérique du Nord. En réalité, il avait seulement eu un amour d'adolescent pour la Révolution Russe, sa source d'inspiration pour le recueil de poèmes «**Les psaumes rouges**» qu'il détruisit trois ans après. On a seulement publié les vers de la poésie qui donne le titre du livre, dans la revue «Grèce», dans un journal en Espagne et dans un autre à Genève.

De son *péché de jeunesse* ne restent que cette trace et les cendres de tant de strophes incendiées.

En 1983, il annonça son suicide dans le journal *La Nation*, dans le récit «25 Août 1983». Il ne s'est pas supprimé ; et voilà qu'il affirma avoir joué avec les mots et avec l'opinion publique, à cause de sa lâcheté pour s'auto-immoler. Cherchait-il, par ces attitudes, la renommée et l'espace que son pays lui niait comme écrivain ? Était-il un exquise provocateur ?

Ludique, il m'a dit, dans une interview, que le *sport* qui lui plaisait le plus était le combat de coqs ; et, avec son ironie proverbiale, sous l'apparence de l'ingénuité, il se demandait pourquoi dans le football 22 hommes courent derrière une balle, au lieu de courir après 22 ballons.

Il se vantait d'avoir pris de la mescaline et de la cocaïne dans sa jeunesse. Mais cela n'avait duré qu'un moment : sa *drogue dure* c'étaient les bonbons à la menthe, et sa dévotion, le colin bouilli.

Espiègle, il gardait des billets de 10, 50 et 100 dollars entre les livres de son Paradis : la bibliothèque. Bien qu'il n'ait cru en aucun dieu, avant de mourir, il a prié le «Notre Père», parce qu'ainsi l'avait décidé sa mère, beaucoup d'années auparavant. Madame Leonor Acevedo continuait de régir la destinée de son fils –«inutile» et



«malheureux»—, obéissant jusqu’au dernier souffle qu’il exhala le 14 juin 1986.

### «J’ai mal à une femme dans tout mon corps»

(Borges in «L’or des tigres»)

Son père l’avait emmené dans une maison close de Genève, pour qu’il *naquit* «viril»; et depuis lors, l’amour fut une frustration. Très ami d’Adolfo Bioy Casares, écrivain et vrai gentleman, éminente personnalité fort séductrice, Borges vivait à travers lui ce que la vie ne lui donnait pas : la passion d’une dame. Il se sentait comme le vilain petit canard.

Le nom d’une *femme* a parcouru le monde dans les poèmes borgesiens : «Moi qui ai été tous les hommes, n’ai pas été celui dont l’étreinte faisait affaiblir Matilde Urbach». Matilde n’a jamais existé : elle était le personnage d’un roman inconnu et de basse qualité, à qui il a donné une entité universelle par sa strophe.

La solitude peut être une toile d’araignée.

Elsa Astete Millán, sa première épouse, il l’a connue en 1931, lorsqu’il avait 32 ans. La relation fut terrible : sans amour, sans passion, sans intérêt d’aucun des deux pour l’autre. Elle tomba amoureuse de Ricardo Albaracín Sarmiento, quitta le poète aveugle et amoureux des épées, et se maria avec le nouveau candidat. C’est seulement après des décennies qu’Elsa a raconté cet échec, sans beaucoup d’éloquence :

— «On n’a pas abouti», a-t-elle dit, à peine.

— «Seulement, je l’attendais», gémit le poète sur le ton d’une narration.

Pour mitiger l’attente, Borges tomba amoureux d’Estela Canto —qui ne l’aima jamais—, de Silvina Bullrich, de María Esther Vásquez, et plus...

En 1965 —plus de trente ans étaient passés— il rencontra Elsa.

Il était déjà presque aveugle. Il avait 68 ans et elle en avait 57. Sans que son agnosticisme ne lui importât, ils se marièrent à l’église : par amour, tout pouvait se sacrifier.

Tout au moins, il le crut.

Madame Leonor Acevedo l’avait influencé encore une fois :

— «Chaque nuit de sa vie, avant de se coucher, il regardait ta photo», a-t-elle dit à sa future bru.

Le mariage se termina trois ans plus tard, en 1970. Georgie s’est épuisé : sans mot dire, il est sorti de la maison conjugale et il n’est jamais revenu. Quelques mois après, tandis qu’il se promenait avec son neveu rue Florida à Buenos Aires, Elsa Astete Millán a croisé l’écrivain et l’a salué :

— «Qui est-ce ?», demanda le poète, déjà totalement aveugle.

— «C’est Elsa, oncle», fut sa réponse.

— «Et c’est qui Elsa ?», redemanda Borges.

Il enterrait l’amour, l’amour ? Millán fut-elle la passion qui lui fit écrire *j’ai mal à une femme dans tout mon corps* ? Tout fait penser que non, mais... Qui sait ?

Il atteignit la renommée au seuil de la vieillesse, bien qu’il ait commencé sa vie littéraire comme un surdoué. À sept ans, il avait écrit, en anglais, un résumé de la mythologie grecque ; à huit, le conte «La visière fatale», inspiré d’un épisode de Don Quichotte ; et à neuf, il avait traduit de l’anglais «**Le prince heureux**» d’Oscar Wilde.

Son œuvre inclut des contes, des essais et des poésies. Il fut innovateur et ouvrit des sentiers. Il ne faut pas oublier que deux des grandes révolutions de la langue castillane ont trouvé leur origine en Amérique brune : l’une a été celle de Rubén Darío et le modernisme ; l’autre, celle de Borges, à cause du changement qu’il a imposé à la narration. De plus, il a rédigé des scénarios pour le cinéma, des critiques littéraires et des préfaces ; il a écrit en collaboration avec d’autres écrivains, et a traduit des œuvres anglaises, françaises, allemandes, anglo-saxonnes et scandinaves antiques.

*Il était comme Léonard de Vinci, très complexe et plein de nuances, avec une intelligence fascinante et une énorme imagination. Était-il comme le génie de Vinci ? C’est ainsi que María Kodama le voit. Très cultivée, femme de*

lettres et cerbère infatigable de l'œuvre du Maître, elle aimait autant «son visage de lapin» que de le voir rire tel «un petit tigre au soleil».

«Ulrica», comme il l'appelait –nom nordique qui veut dire «Petite ourse»–, a écouté pour la première fois un poème de son futur époux, lorsqu'elle avait cinq ans; il l'a connue à 12 ans et la relation amoureuse a commencé à la fin des années 60, mais elle devint exclusive à partir de l'adieu à Elsa. «Petite ourse» fut aussi un grand support de l'activité littéraire et personnelle de Borges, elle l'a aidé dans la direction de sa collection «Bibliothèque personnelle»; et ils ont écrit ensemble, «**Brève anthologie anglo-saxonne**» et «Atlas».

Elle a été désinvolte, fraîche et spontanée avec le Maître: malgré sa jeunesse, elle réfutait les choses qui auraient pu être une insolence et qui, cependant, plaisaient à Georgie et l'amusaient. Et, ainsi, il s'en est réjoui: libre comme un animal dans la forêt, même si elle devenait prisonnière de sa liberté.

María fut les yeux à travers lesquels Borges a découvert des géographies, des aubes et des œuvres d'art pressenties mais interdites pour ses pupilles en pénombre. Aujourd'hui, le poète repose –c'était son choix– dans le cimetière de Plainpalais (Genève), où il avait eu sa première expérience sexuelle, dans cette maison close, là. Ça alors, quelle coïncidence!

Et tant d'amours frustrés, et tant de poèmes, et deux épouses, si différentes.

Elsa lui avait dit:

«Georgie met ton quart d'heure à profit; aujourd'hui tu es très en vue, mais dans deux ou trois ans personne ne se souviendra de toi».

María l'a accompagné jusqu'à la fin de sa vie et aujourd'hui elle parcourt le monde pour maintenir et faire croître l'œuvre du poète. Cela ne lui est probablement pas facile: il n'est pas simple d'avoir du talent et d'être la veuve d'un grand, dans un pays comme l'Argentine, où tant veulent s'approprier l'âme du Maître. L'a-t-il aimée? Personne ne peut le savoir, le cœur de l'homme est insondable, même pour lui-même.

«Je prononce maintenant son nom, María Kodama./Tant de matins, tant de mers, tant de jardins d'Orient et d'Occident, tant de Virgile», lui a-t-il écrit, parmi tant de poèmes. C'est comme *l'œil de l'ouragan: du calme et du silence lorsque tout autour, tout tourbillonne*, a-t-il dit de sa femme.

«Et que personne ne craignait», est gravé sur la tombe de Jorge Luis Borges, un grand des lettres et un poète sans engagement avec la vie humaine. Assoiffé, ludique, incontinent verbal, brillant, désespéré, parfois enfantin. Dans les jours qui ont précédé sa mort, il racontait à son épouse que sa grand-mère lui achetait des bonbons «toffie», ils devaient de littérature et étudiaient l'Arabe.

A-t-il été un aveugle éclairé ou la lucidité aveuglée? «*Je dois justifier ce qui me blesse./Peu importe mon bonheur ou mon malheur./Je suis le poète*» a-t-il écrit.

*Peut-être est-ce* la meilleure sentence et la seule conclusion.

\* *Cristina Castello est poète et journaliste argentine bilingue (espagnol-français) et vit entre Paris et Buenos Aires.*

<http://www.cristinacastello.com>

<http://les-risques-du-journalisme.over-blog.com/>

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Cristina-CASTELLO->





# Daniel de Culla

## Popea

*No Violencia contra las Mujeres*

*Amor es una aventadora que digiere pajas –  
Gerineldo Fuencisla.*

Ahora mismo es el Año 66  
Y no importa el Ser sino el Devenir  
Popea emperatriz romana  
Amante y esposa de Nerón  
Emperador Poeta  
Erigido en máscara de carne  
y maltratador  
- su acción el haber hecho  
de un (in) cesto, ciento -  
Querido y amado por los dioses  
Y por su pueblo  
Encerrado en jaula de pájaros  
Indujo a Popea a matar  
A su madre Agripina  
Hoy, en mármol eterno, sin musgo  
De un puntapié orgulloso, definitivo  
Mal dado en su vientre encinta  
Falleció y con ella su hijo esperado  
En río de vino y sangre  
Que no corrió, claro  
Como todas las mujeres  
Que en medio de sus deberes  
Amas de casa con cabeza de reina  
Y corazón escrito en un árbol  
Su muerte conectada  
A ese pequeño hilo de locura  
Interior de cada ser humano  
Que al amanecer  
O de atardecida  
Clava sus flechas de celos y de odio  
En la misma presa.  
Nerón, no cerrado en su concha  
Sino centrado en su intimismo  
Bajo el peso de una gloria de los elegidos  
Cuyo ramalazo de crueles bobos de baba  
Les sirve para la gran cruzada

De «viva la muerte» sentenciada  
Mató por una rosa perdida  
Amó a los caballos  
Y en el éxtasis de su Poesía  
Quemó Roma  
Razón de su ser y su existencia  
Ahumando, miserable, las estrellas al alba  
Cuando los cancerberos  
Empiezan a sonar los cerrojos  
Acampado  
Bajo los cuatro puntos cardinales  
Pirómano y machista  
Tirano y asesino  
Como todos  
Nació su Poesía en campo de pavesas  
Sin saber cómo  
Viendo quemar a Roma  
Y se pregunta  
Y auto contesta  
Mucho antes que Bécquer:  
«¿ Qué es la Poesía?...  
¡ Poesía es esta caliente Roma ¡»  
Simple y sencilla afirmación  
Del ser no ser de la Poesía y el Amor  
El Fuego y la Pasión  
Azotando el apetito  
Como un  
«Narciso en el acorde último de las flautas»  
De L.M. Panero  
En su «Tragedia de los caballos locos»  
De Jaime de Siles.

Nerón es una fuerza que sostiene  
Una fuente que enseña  
Es un despertador  
Nerón alumbró a Alberti prohibido  
A Bergamín forzosamente exiliado  
A Pablo Neruda vilipendiado  
A Mao Tse Tung odiado y bien amado  
A César Vallejo color de té  
A Luis Cernuda placer prohibido  
A el «Llanto de Granada»  
De Federico García Lorca  
Y alumbró el espacio sideral  
En busca de la capa de ozono  
Y alumbró la Globalización  
De las armas de destrucción masiva  
Del Imperialismo  
Sus cohetes, sus misiles





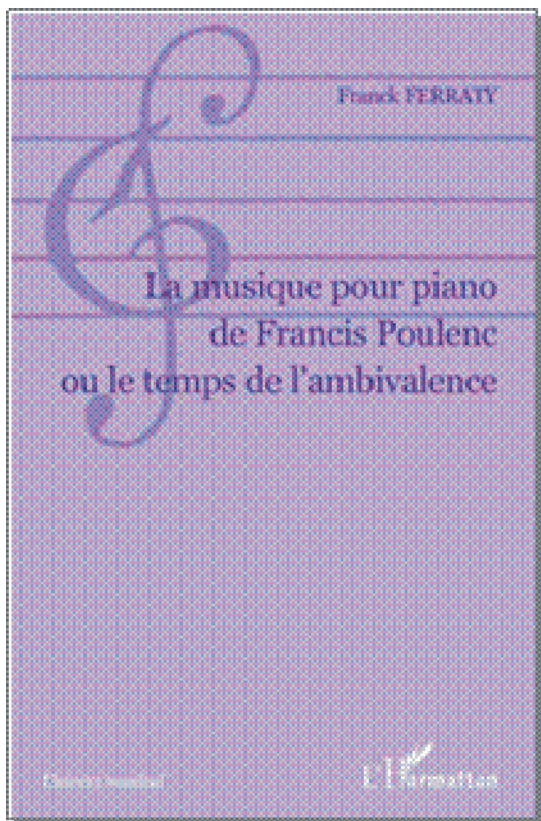
Sus tanques y sus submarinos atómicos  
Y todas sus armas mortíferas  
Apareándose sin protección alguna  
En este Globo terráqueo  
A quien sólo le salva la Poesía  
Y la esperanza femenina.

Nerón fue afable con Popea  
Como una serpiente lo es  
Para quienes pertenecen  
Al mismo grupo de veneno  
Igual en cada lugar  
Igual en cada persona  
Apareando Amor estilo perro  
En la angustia temblorosa  
Del deseo de Vivir  
Y Roma repartiendo sus sueños  
Con llamas candentes  
Nerón en lo alto  
Caliente y frío  
Por primera vez viendo a cielo abierto  
Prendido en el polen de los abejorros  
El tiempo de los milagros  
Chamuscado  
Y el latido de Roma escuchándose  
En el turno de noche  
De los altos hornos.

Popea debió de ser cuidada por todos  
Y nadie debió poseerla  
Y menos Nerón  
Asesino de Amor y Poeta  
Ahora mismo diciendo «me quiere, no me quiere»  
Y comiendo el polen de las margaritas  
Quien cual evangelista  
Hundió el Sol y la Luna  
En el agua más sucia de la Vida  
Y la poseyó cuando lloraba  
A la orilla del río  
Y los Rebufos del Asno de Oro  
De Apuleyo  
Estremecían la Tierra tanto  
Como a las nubes  
Como a la mariposa  
Como al leve aliento de los muertos  
Sobre su tumba  
¿ Oh Nerón de todos los cielos  
De todos los mundos

De todos los destinos  
Qué has hecho con Popea ?  
El, desvanecido en un instante  
Como siempre  
Contesta :  
«Los únicos que sacaran algo útil  
De esta mártir  
Serán los soldados  
Que se disputarán sus vestiduras»,  
Como versa Lars Forsell  
Poeta y dramaturgo sueco  
Iluminado intensamente el rostro  
Al encenderle yo con una tea  
Para poder comunicarle esta alegría  
Y que el amor por una mujer  
No se convierta nunca más  
En una tristeza.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Daniel-de-CULLA->



La musique pour piano de Francis Poulenc  
ou le temps de l'ambivalence

## Franck FERRATY

L'Harmattan

Collection : Univers musical

316 pages

Intermittent du spectacle, le piano de Francis Poulenc déconcerte par son fol éclectisme. Pourquoi un tel morcellement ? Traumas primitifs, cyclothymie, libido perturbée constituent les indices d'une personnalité ambivalente. Le sujet résonnant, clivé, tente de contenir les morceaux épars d'une unité menacée : entre articulation et désarticulation du langage tonal, une psyché balance... Pour s'essayer et s'écouter, le musicien se colle au piano : chez lui, temps individuel et temps collectif croisent les doigts sur le clavier bien fantasmé du corps et de l'affectivité, tous deux baladés entre les sautes d'humeur

d'un imaginaire et d'une histoire en noir et blanc. Époques de chevauchement, de double comportement, de mouvement arrêté, Poulenc en fut le jouet-reflet : né d'un temps en pleine mutation, le musicien s'éveilla aux feux d'une création ivre de lumière, dans un monde trouble assoiffé de catastrophes inhumanitaires. Hanté par le souvenir des disparus, il tenta d'échapper à la chronicité de ses angoisses en pérennisant un art intemporel des correspondances. C'est dans l'éternel recommencement d'une histoire aliénante que le musicien devait jouer anachroniquement à la métaphore du temps perdu-retrouvé : son piano interpellait expressivement un passé tout surpris de modernité ; de sautes d'humeur en fautes de styles, le compositeur fit dans l'arrière-avant garde. Née d'une déchirure primitive conflictuelle, l'ambivalence poulencquienne trouva temporairement sa résolution dans l'expression rééquilibrante de parcours musicaux archaïques. C'est parce que Poulenc, à son corps défendant, dit avoir « raté » sa production pianistique qu'elle révèle en négatif les ressorts les plus enfouis de son imaginaire. À la jonction du sensible et de l'intelligible, main dans la main, les couples ambivalents identité/altérité, intériorité/extériorité, individualité/supra-individualité s'équivoquent sur la scène imaginaire d'un entre-temps chorégraphique intériorisé, à jamais défait, toujours à refaire.

*Franck Ferraty est agrégé de musique et docteur en musicologie. Membre de l'ERELHA (Équipe de Recherche en Lettres, Histoire et Arts) dépendant du Laboratoire Art, Culture et Transmission de l'ICT (Institut Catholique de Toulouse), il travaille actuellement sur la problématique chemins/cheminements, et plus particulièrement sur les racines afro-américaines du jazz.*

**Frank Ferraty publie chez *Le chasseur abstrait* éditeur un recueil de poésie**

### *À fleur de mots*

**en vente chez Amazon.fr et Chez Martin-Delbert, libraire à Agen.**



# Francis Cappatti

## L' Exhyle

Ce soir là du 21 juin 1976, une atmosphère particulièrement fébrile régnait au quartier latin. Était-ce l'effet d'un courant de folie collective ou l'effervescence qui s'était emparée du cerveau survolté de Marc ?

Comme souvent le soir, descendu de son repaire campagnard des «Lilas», il arpentait le Boul'Mich en quête d'imprévu. Il savait intimement qu'il allait se passer quelque chose d'insolite, s'étant lui-même mis en scène sur ce théâtre d'ombres qui bientôt prendraient formes humaines et lui donneraient la réplique, l'invitant à jouer un rôle dont il ignorait encore la teneur. Il suffit pour cela de ne se raccrocher à aucun repaire précis, cloisonnant l'esprit, et de se laisser porter par la foule, mer houleuse remplie de créatures avides de jouir de l'heure présente ; ne sachant encore s'il serait la proie ou le prédateur.

À l'angle de la rue de la Huchette, il rencontra Jean Loup, le peintre fou, le plus souvent bourré, dont le regard noir, animé d'une flamme inquiétante, vous fixait sans pudeur. Il était flanqué de Myriam, sa bonne âme dévouée, assistante sociale de profession, à la patience d'ange.

Imprévisible et souvent génial dans son délire éthérique, Jean Loup se mit à pisser sur le trottoir selon un schéma bien précis, prenant Marc à partie :

— « Il n'est pas beau mon « Mathieu » ? s'écriait-il.

Riant de bon cœur, Marc lui lança qu'il devrait faire une expo de ses œuvres les plus folles. Picasso n'a-t-il pas dessiné avec un tison ardent promené dans une pièce entièrement sombre ?

— « Sublime ! s'exclama le peintre, cette sortie inspirée ça vaut bien un dernier verre !

Là-dessus Myriam l'entraîna, faisant remarquer qu'il avait déjà assez bu, qu'il fallait rentrer se reposer, sinon il ne serait même plus capable de lui faire l'amour.

Après avoir quémandé deux tickets de métro à Marc, il la suivit docilement, tant une profonde tendresse liait ces deux êtres.

Pour Marc, le visage ravagé et flamboyant de Jean-Loup, qui au demeurant ne manquait pas de talent lorsqu'il s'astreignait à une ascèse créatrice, avait toujours



été associé à un autre dément, l'auteur tourmenté de « La Cathédrale » et de « l'Oblat » : l'écrivain J.K. Huysmans.

Un peu plus haut, sur le trottoir du Boulevard St Germain, à mi-chemin de la Place de l'Odéon, se produisait Michel P. le magnifique. C'est souvent cet endroit qu'il choisissait, sorte de bief entre les deux déversoirs du carrefour et de la place, pour exercer son talent de peintre des rues. En effet, pour assurer sa matérielle, celui-ci croquait les portraits des belles promeneuses friquées, avec une grande maestria. Debout, tenant son carton d'une main et dessinant de l'autre. Il en sortait une œuvre étonnamment vivante et forte que ses modèles emportaient comme un trophée.

De taille moyenne, bien campé sur ses pieds nus, chaussés été comme hiver de sandales indiennes, vêtu d'habits amples et harmonieux aux teintes douces, obtenues à l'aide d'extraits de plantes et de poudres minérales, agrémentés de phrases sacrées en sanscrit telles que « Aoum » ou quelque autre mantra, il ne passait pas inaperçu. La barbe d'un châtain roux, bien fournie et

soigneusement taillée à la royale, le front toujours levé, le regard fier, comme si le doute et la fatigue n'eussent eu aucune prise sur lui, il était baigné d'une aura quasi biblique.

Marc n'était pas le seul à être fasciné par ce maître spirituel au petit pied, fréquemment entouré d'une cour de jeunes disciples, à qui il prétendait enseigner la méditation et la science des signes et des symboles, fort de ses nombreux séjours en Inde, dans les Ashrams, où il avait été, selon lui, initié à la sagesse.

Il ne s'asseyait jamais dans les bars et donnait ses cours, soit dans les squares sur les bancs publics ou bien sur les quais de Seine, au Vert Galant, ou au bas du parvis Notre Dame, où tant de jouvenceaux et de jouvencelles s'agglutinent pour découvrir la vie et s'émanciper.

Or, ce qui rendait encore plus rayonnant le personnage, c'est l'amour fou que lui portaient certaines des plus belles filles du quartier.

Marc nourrissait une sincère admiration pour cet être olympien qui semblait dominer la vie et conférait à tout ce qu'il touchait une coloration idéale. En passant, il ne manqua pas de le saluer avec sympathie et se vit gratifié d'un clin d'œil complice.

— «Si j'en crois les théories avancées par notre prophète, se dit Marc in petto, le fait de l'avoir croisé ce soir est un très bon présage.

Cette pensée le fit sourire malicieusement et faisant volte face, il rejoignit le Boul'Mich', qu'il remonta allègrement.

Presque arrivé au «Luxembourg», il tomba sur Annick, l'extravagante walkyrie. Svelte, élancée, telle une funambule, au visage emprunt d'une spontanéité juvénile, elle parcourait le quartier suivant un fil d'Ariane qu'elle y avait elle-même déroulé selon son inspiration. Elle s'enorgueillissait d'être encore pucelle, bien qu'ayant plus de vingt ans et plongée dans un milieu dissolu où les occasions de se perdre ne manquent pas pour une jeune fille agréable à voir et livrée à elle-même. Elle se gardait pour un amour pur, avec un type idéal, sosie du Christ, qui allait croiser sa route et à qui elle était destinée, disait-elle. Elle vivait de «manche», avec la désinvolture qui lui était propre, quelques fois flanquée de son Chevalier Défendar. Ce sombre personnage se répandait en propos acides, prêt à proclamer la guerre sainte pour défendre ses convictions religieuses qu'il prétendait zoroastriennes. En fait, entièrement prisonnier de ses contradictions, un jour on apprit que notre prophète réformateur avait tenté de se suicider et s'était réfugié dans une sorte de

secte, en Provence. Rien ne semblait devoir rapprocher ces deux êtres, si ce n'est leur parti pris de se refuser à toute compromission, lui par orgueil, elle par une naïveté qu'elle assumait pleinement.

Mais aussi incroyable que cela puisse paraître, quand Marc revit Annick quelques années plus tard, elle avait épousé un Suédois : grand, blond, aux longs cheveux tombant sur ses nobles épaules, qui réellement aurait pu tenir le rôle de Jésus Christ super star. En attendant, sa profonde conviction la protégeait de tout accommodement et de toute turpitude.

Marc avait toujours plaisir à rencontrer Annick, qui de son côté appréciait sa compagnie. Il en était un peu amoureux et se complaisait à ces échanges platoniques qui excitaient son imagination et flattaient les nobles élans de son cœur.

Souvent ils avaient couru les rues ensemble, devisant à bâtons rompus, d'un pas lesté, car Annick, tel un oiseau des îles, ne restait jamais en place une seconde. Ce soir là, il la suivit jusqu'en haut de la rue Cujas et la laissa reprendre sa course endiablée.

On peut lire la version intégrale de ce roman sur le Portail du Chasseur abstrait :

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/L-exhyle>







# Samuel Brejar

## LE MASSEUR DE CROCODILES

1984

*« Je naquis un jour  
où Dieu était malade,  
gravement malade. »  
César Vallejo*

*« Un seul homme est né, un seul homme est mort sur la terre. Affirmer le contraire n'est qu'une statistique, une addition impossible. »*

*Jorge Luis Borges*

*Longtemps avant que ne retentît, dans les casernes de l'agglomération et les cantonnements alentour, la première sonnerie de clairons, les gens de la ville, pour la plupart, étaient déjà éveillés. Dans leurs misérables logements aussi serrés que les cellules d'une ruche, ils n'eurent pas besoin de se lever de leurs paillasses et de leurs grabats, car, sauf les enfants, bien peu d'entre eux s'étaient couchés.*

*Silencieusement tassés dans une fraternelle communauté de terreur et d'angoisse, autour de quelques tisons et de maigres flambées, ils avaient passé là toute la nuit, attendant qu'elle se terminât enfin et que naquît un nouveau jour de terreur et d'angoisse.*

*William Faulkner*

Un seul personnage :

**RUPERTO, 50 ans.**

### **Décor**

*Le décor représente le taudis qui sert de logement à Ruperto. Cette pièce laisse une impression d'abandon, de négligence. Babioles, disques, livres, ustensiles de ménage partout et quelques meubles en mauvais état, dont un lit pliant. Aucune fenêtre.*

*Au fond, une petite porte donne sur la rue ; aux murs, des fac-similés, photos ou affiches jaunies. Visible, un vieux pick-up. Au milieu de la scène, verticalement par rapport au public, un cercueil humble, de couleur noire, sur des tréteaux en bois. Tout autour, quatre cierges allumés dans des candélabres improvisés.*

## Premier moment

*L'action se déroule un soir d'hiver dans les faubourgs d'une grande ville latino-américaine.*

*Au lever du rideau la scène est vide. Ruperto est un fonctionnaire civil qui a été révoqué pour « infraction » à une loi d'exception en vigueur.*

*Étriqué dans son complet rapetassé, celui-ci a, cependant, l'allure décontractée, l'esprit vif parfois railleur parfois profond et subtil mais toujours plein de malice, malgré sa peur presque incessante.*

*Après un temps, ce personnage entre en hâte, par la seule porte du logement tandis qu'au loin, un train siffle avec persistance.*

### RUPERTO

À l'abri, à l'abri ! Le couvre-feu vient de commencer ! Quelle misère ! C'est toujours la même chose : il faut se barricader. *(Pause)* La précision policière est la seule chose qui marche ici. Je n'ose pas respirer. *(Il se décontracte)* Enfin, à quoi bon chercher à nous expliquer si nous sommes exclus de tout ? *(Silence)* Oh mon Dieu ! Si je n'ai pas assez d'imagination, je succomberai.

*Ruperto va vers le cercueil et frappe dessus comme s'il appelait.*

Bonsoir ! Tout va bien là-dedans ? *(Il approche l'oreille dans l'intention d'écouter)* Tu es toujours là ? Tu dois y demeurer définitivement, ne l'oublie pas ! *(Il tapote la caisse)* Tu te prépares déjà pour les vers ? Mon pauvre ami ! *(Il prend une chaise et s'assied près du défunt)* Psitt ! Tu m'as entendu ?

Tu ne m'entends plus, ou bien tu ne me comprends pas ? *(Un temps)* De toute façon, avant que ces brutes n'éteignent les lumières dans le quartier, je vais te faire un peu de conversation, hein ? Mets-toi d'abord à l'aise. Fais comme chez toi. *(Quelque chose rit sur son visage)* Qu'y-a-t-il ? Si tu as la phobie des lieux clos pourquoi t'es-tu claustré dans cet emballage ? C'est une protestation contre la rudesse de notre Général en chef ? Tais-toi va, car tout finit par se savoir ici ! Le délire de l'intimidation nous guette et tant pis pour les faibles que nous sommes dans notre irrémédiable pauvreté.

*D'un air inquiet il gagne l'avant-scène, toussote, renverse la tête et se met à rire.*

J'ai envie de m'amuser, mais ce n'est pas sûr. *(Sa voix défaille)* Je sens venir les vieilles badernes. *(Il murmure)* Pourquoi nous continuons à vivre comme si de rien n'était ? *(Au mort)* Ne t'est-il jamais arrivé de penser que nous sommes le bétail destiné à la boucherie du Guide Suprême ? *(Pause)* si un jour je guéris de la prudence crois-tu que ma témérité aura quelque influence sur la barbarie ? En tout cas, je ne le crois pas, parce que depuis toujours la

désobéissance appelle la répression et alors, crac ! sur les reins.

*(Il regarde longuement en l'air puis, le silence)* Après tout, je suis un non-violent. J'ai ma méthode à moi : Pas un geste ! Oui ! Je suis un handicapé civil et je fais de la lâcheté une assurance de mon existence, car c'est une position confortable la plupart du temps. Sans doute il était écrit que je saurais me débrouiller dans ce foutu pays. *(À voix haute)* Que dis-tu de cela ? Tu es sourd ? *(D'un air sévère)* Enfin ! Tu sais combien d'hommes sont tombés sous la torture des Nationaux-Militaristes ? *(Pause)* Ce n'est rien ? Il ne faut pas céder ? *(Pause)* L'insurrection ? Le courage ? Mais comment donc ? Je viens de te dire que nous sommes tous pétrifiés de terreur ici. *(Il hoche la tête)* Mon Dieu ! Quel connaisseur tu fais !

*(Un temps)* Tu sais ? Je n'ambitionne rien, je veux seulement vivre en toute tranquillité. Pourquoi ? Je serai franc avec toi. J'en ai assez d'entendre le clairon et de me mettre tout le temps au garde-à-vous. Ça oui y en a marre ! *(Silence)* Tu m'écoutes ? En es-tu certain ? *(Il arpente la pièce)* Je dois me *maintenir* en mouvement car la quiétude est une expérience douteuse dans ce pays et puis, il n'y a rien de meilleur pour la santé d'un pauvre. Qu'en penses-tu, toi ? Chacun a ses soucis ? Évidemment ! Tu as la vie facile à présent !

*Bouche-bée, il regarde autour de lui, balbutie quelques mots et puis, il sourit béatement.*

Tout ça m'exalte ! De plus, rien ne se modifie : Je suis seul, enraciné dans la solitude de tout le monde. La compagnie n'est qu'une plaisanterie, c'est pourquoi je me tiens à l'écart. *(Il jette un regard au plafond)* Dis ! Tu veux que je te raconte une de mes histoires idiotes ? Mais, tu me promets de ne pas dormir debout, d'accord ? *(Il rit)* Voyons un peu. Hummmm ! À vrai dire, je n'ai rien trouvé de mieux que de te proposer un piège de charme tout aussi absurde que ce que nous vivons ici. *(Montrant le plafond, il dit n'importe quoi)* Regarde ce plafond, veux-tu ? Eh bien, comme tu peux t'en rendre compte, il a une extension, allez savoir, disons pas trop allongée, n'est-ce pas ? *(Pause)* Oh ! Excuse-moi ! Suis-je bête ! Toi, regarde TON plafond, hein ? Ça y est ? Maintenant, ne t'occupe plus du mien, O.K. ? Alors, tu le vois ? Il est affreux comme celui que je regarde en ce moment. Exact ? Parfait ! À présent, ferme les yeux ! Essaie d'imaginer que tu marches dessus comme une mouche. Tu y marches ? Très bien ! Tu n'as pas le vertige ? Bien, bien ! Mets-toi à voler ! Tu voles ? Bssssssssss ! bssss, bssss ! C'est prodigieux ! *(Il observe le « vol de la mouche ».* *Un temps)* Tout sera bientôt terminé. *(Il claque des doigts)* Réveille-toi ! *(Il rit en contemplant le sol)* Je m'y attendais ! Paf ! Vlan ! Patatras ! Crac ! Aïeééé ! C'est ça le retour au réel ! *(Il s'assied près du mort)* Toi, mon cher mort, tu ne seras jamais malin tant que tu resteras sans sépulture. *(Silence. Puis, sans savoir que dire d'autre)* Tu crois qu'on doit juger un homme d'après ce qu'il voit ou ce qu'il imagine ou d'après ce qu'il croit imaginer ? Ça dépend du regard ? Peut-être ! Moi, je pense plutôt à la chose vue. Hé ! Pourquoi ne dis-tu mot ? Tu es déçu ? Tes idées sont criblées de balles ? *(Il montre sa tête)* Rien n'est clair là-dedans ?

*Ruperto se remet debout et tourne en rond, les yeux baissés. Un temps. Peu à peu, sa figure devient sévère.*

Au fait, tout est flou : la perception, la conscience, l'objectivité et je ne sais pas m'y prendre. Qu'est-ce que je risque ? Parfois, je me demande si mon cerveau me sert encore à quelque chose. L'intelligence doit s'entraîner quelque part, je suppose. *(Il réfléchit en se grattant la nuque)* À propos de cerveau, celui du Directeur fait-il ses entraînements ? J'en doute ! Il est trop bête ! Il ne cesse de répéter qu'il est très content du Capitalisme, le problème, c'est que personne ne sait si le Capitalisme est content de lui. *(Il soupire)* C'est comme ça ! La mule noire qui nous gouverne veut nous sauver de l'ouragan rouge, alors, elle nous protège à coups de Décrets Suprêmes et que tu le veuilles ou non, tu n'as qu'à dire Amen sinon, les baïonnettes zic ! zac ! et adieu la vie. Oui, c'est drôle ! Ses vérités à lui mentent tout le temps mais attention, elles sont véritables par la volonté de l'Exécutif que je suis, comme il dit lorsqu'il est constipé ou qu'il a le hoquet après une bonne suite. Que veux-tu ? Il est bestial et je ne ris pas.

*(Soudain, il perd toute maîtrise de lui-même)* Comment cela est-il arrivé et pourquoi diable suis-je un gars sensible et raisonnable ? Que faut-il faire contre la perversité ? Gueuler ? *(Il grince des dents)* L'esprit, c'est quoi aujourd'hui ? La bêtise ? La platitude ? La sauvagerie ? Pff ! Il n'y a même pas d'humanité, tu le vois bien, non ?

*(Les mains jointes)* Rendons grâce à Dieu pour ce bonheur. Ça fait du bien, pourvu qu'il ne dure pas trop. *(Il respire un bon coup)* Je pense que si l'on veut survivre ici, il vaut mieux savoir conjuguer le verbe se taire : Je me tais ; tu te tais ; il se tait ; nous nous taisons. Le taisez-vous, quoi ! Mais, pour combien de temps ? *(Silence)* J'ai toujours dit que nous étions tous faits pour le mutisme. De toute façon, si nous ne nous taisons point le despote nous fera taire tôt ou



tard. C'est pourquoi, je me suis tu, je me tais et je me tairai encore. Ou bien, je foutrai le camp en silence. (*S'adressant au mort*) Toi, tu n'as plus besoin de te taire. Ton silence est celui que le Généralissime aime le mieux entendre. Tu es bien où tu es. Restes-y ! (*Il rit*) De quoi ris-tu, Ruperto ? De ton abominable liberté ?

*Tout à coup, on entend un bruit de pas qui s'arrêtent juste derrière la porte. Ruperto, sur le qui-vive, toussote dans sa main pour se rassurer. (Dans la pièce la porte a un rôle primordial). Un temps. Les pas reprennent leur marche et s'éloignent peu à peu.*

*Comme d'habitude le train siffle tandis qu'au loin un chien aboie.*

Mon Dieu ! J'ai cru qu'ils allaient tirer. (*Pause*) Dans ces parages l'imprévu n'est pas inaudible. Oh ! Zut ! L'angoisse me monte à la tête : j'essaie de ne pas avoir la frousse mais c'est en vain. Ici, à force de se répéter, l'inespéré est devenu banal. (*Regardant la porte*) Je le sens revenir ! Il vient ! Il est là ! C'est toujours la même histoire ! (*Silence*) Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir de moi ? Mes sentiments ? (*Pause*) À quoi donc veut-il en venir ?

*Ruperto fait le signe de la croix, puis s'allonge sur le lit, les doigts entrelacés derrière la nuque. Plongé dans ses pensées, il penche la tête entre ses bras, donnant l'impression de vouloir se protéger du froid. Un temps. Brusquement, un bruit de voiture se rapproche. Ruperto, regardant vers la porte, sursaute effrayé et se met debout, à l'expectative, ensuite, poussé par une force irrésistible, il se précipite jusqu'à la sortie en criant tout ému.*

Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Ça doit être une erreur ! Ce n'est pas moi, je vous le jure ! (*Silence*) Écoutez-moi et retenez bien ce que je vais vous dire : je suis innocent ! Vous comprenez, n'est-ce pas ? (*Silence*) Rassurez-vous, je n'ai aucune arme ! Si vous préférez, je vous expliquerai tout, d'accord ? Non ? Soyez gentils, va ! (*À voix basse*) Ce sont eux, je le sais. Il faut que cela finisse. Fais quelque chose, Ruperto. (*Il crie*) Quand pourrai-je commencer à vivre, hein ? (*Il se ressaisit un peu et entre dans un jeu imaginaire*) Rien ! Tes papiers, salopard ! me dira, comme d'habitude, le plus gros, celui dont l'haleine est rancie par l'alcool. Alors moi : Mais enfin, monsieur, toutes les nuits c'est la même chose, j'en ai assez. Les ordres sont les ordres, répétera une fois de plus, l'autre, celui qui a une cicatrice tout au long de la joue droite. Et moi : Les voilà mes papiers, chef !

*Durant tout cet échange de propos, Ruperto mimera les gestes de chaque personnage, leur donnant en même temps, une inflexion différente.*

— Ça, sur la photo, c'est toi ?

— Bien sûr ! Qui d'autre ? Depuis tant d'années de visites quotidiennes, vous devriez me connaître à fond.

— Avec vous autres, on ne sait jamais !

— Pourtant, mes papiers sont en règle, n'est-ce pas ?

— Tu parles ! Tous les documents civils sont suspects !

— Vraiment, je me demande ce que je deviendrais sans votre protection.

— Allez, tais-toi ! Circule ou je te déflore, compris ?

Alors, plié en deux, je dirai : Oui, monsieur ! Puis, je penserai à la patrie où j'irai me promener mentalement au jardin où la tendresse prodigue sa propreté mais, sans transition ni retard, ils se mettront à chercher partout je ne sais quoi et une fois de plus, ma peur se manifesterà : Qu'est-ce que vous farfouillez ici tous les soirs ? La ferme ! Occupe-toi de tes oignons ! dira le flic trapu, et moi, naïf : Vous avez, par hasard, un ordre de perquisition ? Ils riront : Quelle poire, ce type ! Cependant, je répliquerai : Comme citoyen de ce pays, j'ai encore quelques droits, non ? Pff ! Fais attention à ce que tu caquêtes, espèce de pitre, sinon tu feras pitié, dira l'un d'eux. Bon ! À demain, hein ? ajoutera l'autre en s'esclaffant.

*Lassé du jeu qu'il vient d'improviser, Ruperto s'avance vers le centre de la scène.*

*Depuis longtemps, le bruit de la voiture s'est éloigné.*

Cette fois, c'était une fausse alerte. Qui sait ce qu'il adviendra dans une heure ou deux ! (*Tout haut*) Je vais acheter un chien de garde ! Je n'aime pas ce genre d'intrus !

*Tout à coup, la lumière s'éteint. Seuls les cierges éclairent la pièce de leur lueur ténue.*

Quelle exactitude chez ces fumiers ! Il est 22 heures pile. Enfin ! L'essentiel, c'est de conserver les yeux bien ouverts car, plus tard, ils viendront me chercher avec la même ponctualité que d'habitude.

*Débarrassé de ces craintes, Ruperto met un disque de jazz des années trente sur le pick-up. Un pitoyable grattement envahit le plateau.*

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Ça ne chauffe pas ! (*Réfléchissant*) Qu'y faire ? Swinger dans ces conditions ne vaut pas la peine. (*Il essaye de danser*) Bof ! Jack Teagarden s'est rayé avec le temps. Le temps raie tout. (*Ironique, il examine ses pieds*) Ah ! non, je n'ai aucune envie de me prêter à cette idiotie. Si le monde s'ennuie et que son dégoût se prolonge toute la journée, il vaut mieux imiter les oiseaux.

*Après une longue pause et quelques hésitations, il retire le disque. Puis, comme s'il se parlait à lui-même.*

Que se passe-t-il ? Je suis sur le point de craquer. La joie n'est plus de ce monde ? (*Il tend l'oreille*) S'il vient par ici, je pense qu'il faudrait lui dire quelque chose de méchant. (*Il va vers la porte*) Je suis innocent, sachez-le ! (*Il revient sur ses pas*) Ah ! Je me suis usé la vie en vain et je songe tout à coup que j'en ai eu marre de trimer pour rien. (*Regardant la porte*) Je vais tout lâcher avant qu'on me chasse. (*Pause*) La vie est trop dure ici ! (*Un temps*) Qu'est-ce que je disais ? Ah oui ! Il faut que je parte mais il faut aussi que j'y croie. (*Marchant de long en large*) Ils sont sûrement là ! Avec cette meute de trouffions, il y a de quoi devenir dingue. (*Il observe encore la porte*) Mon Dieu, qu'il fait bon vivre. (*Il hurle*) Je ne sais plus de quoi je parle : je ne sais plus ce que je fais ! Je suis dans un état second à cause de vous !

*Justement, sans savoir que faire ni que dire, Ruperto chantonne. Soulagé, il s'approche en catimini du cercueil comme pour surprendre le mort. Un temps. Il lui parle confidentiellement.*

Tu es encore là ? Tu n'es pas pressé ? Alors, je vais te dire quelque chose : Je crois que notre pays est foutu et refoutu. Oui, c'est ça ! Si je te racontais tout ce que j'ai vu et entendu, toute l'éternité ne te suffirait pas pour m'écouter. Tiens ! Comment t'expliques-tu ceci : Un soir, dans une ville perdue des Andes, j'ai eu envie d'aller au cinéma. Western avec John Wayne. Sans m'en rendre compte, je me suis assis près d'un petit indien d'environ douze ans. Que crois-tu qu'il criait chaque fois que Wayne le justicier trouait de balles un Indien ? Hein ? N-n-non ! Tu ne pourrais pas te l'imaginer. (*Il hausse les bras*) Il criait : Bravo ! Bravo ! Surpris, je lui ai demandé la raison de cet enthousiasme. Eh bien, il m'a répondu avec une touchante simplicité : M'sieur, indien pas bon ! Le tuer, c'est bien ! (*Il hoche la tête*) Tu vois ? C'est comme ça qu'on cesse de s'appartenir. Je n'ai jamais pu comprendre cela. Ce sont exactement les gens qu'il faut pour gouverner sans crainte un pays. Sans aucun doute, c'est le sentiment intime de notre Dictateur.

*Écœuré, il approche une chaise et s'assied en croisant les jambes. Un temps. Il regarde autour de lui puis, sur un ton railleur.*

Ah ! Si je te racontais tout ce que j'ai vécu, tu te dresserais dans ta caisse. (*Pause*) Tu te rappelles le cafard de notre rue ? Tu sais, celui à la grosse bedaine. Eh bien, ce mouchard est le plus bête que je connaisse. Un plaisir, quoi ! Il est fin, perspicace, plein de discernement et j'en passe. (*Il rit*) Figure-toi que j'ai eu sans le vouloir une conversation savoureuse avec lui. C'était instructif comme tu pourras t'en rendre compte. (*Souriant*) Un jour, il n'y a pas longtemps, je lisais un livre inoffensif. Alors, ce rustaud, intrigué, s'est approché avec lourdeur en me demandant :

— Lui : Qu'est-ce que c'est, ça ?

— Moi : Tu vois bien, un livre.

— Lui : Ah ! Je peux le voir ?

— Moi : Naturellement ! Prends !

— Lui : Dos-to-dosto-evs-ki. Dosto, quoi ?

— Moi : Dostoïevski.

— Lui : Ahaha ! Ça fait communiste, ça !

— Moi : Pff ! Regarde, tu n'as qu'à lire : C'est un roman écrit en 1868. Tu comprends ?

— Lui : Ouais ! J'ai pigé moi ! C'est un bolchevique du siècle passé. Pas vrai ?

- Moi : Niet ! À cette époque le bolchevisme n’existait pas encore. Ce livre raconte tout simplement la vie du prince Nychkim...
- Lui : Hum, hum ! Un prince rouge !
- Moi : Quelle obsession ! Cet aristocrate était généreux, charitable, presque un saint et puis, tu sais bien qu’il n’y a pas encore de saints communistes.
- Lui : Ouais, ouais ! Et comment s’appelle ce bouquin ?
- Moi : « L’idiot »
- Lui : Tu vois ! J’ai raison ! Je continue de croire que ce machin est communiste.
- Moi : Pas du tout ! Pourquoi dis-tu cela ?
- Lui : Parce que seuls ces salauds de communistes traitent d’idiot notre bien-aimé Chef Suprême.
- Moi : Mais voyons ! Tu te trompes... je suis catholique, comme tout le monde.
- Lui : Rien à faire ! En tôle !
- Moi : Mais je n’ai rien fait de mal...
- Lui : En tôle !
- Moi : Laisse-moi t’expliquer, hein ?
- Lui : Non ! J’ai dit, en tôle !
- Moi : Écoute ! Tu me brises le cœur ! À quoi bon !... Allez ! À bientôt... d’accord ?
- Lui : Hé là ! Tu veux ton délit de fuite ?
- Moi : N-n-n- non, non, non ! Ça va, c’est bon !

Eh oui ! Avec lui, je commençais à m’y faire. J’avais le sentiment de pouvoir le rouler dans ma farine. Il ne restait plus qu’à mettre en pratique mon érudition de la patience.

Bien sûr, j’étais loin de me douter qu’il n’hésiterait pas à me jeter sans ménagement entre les pattes d’un gars simiesque de la Section Locale de la Sûreté Nationale, ce qu’il fit.

*(Se levant)* Ah oui ! Mais, à ce moment là, je me suis dit : il faudra bien que je file à toutes jambes. Mon seul espoir était donc de déployer l’astuce. Le besoin rend ingénieux, non ? Alors, avec un air de fausse innocence, j’ai demandé au flic de la Sûreté :

- Quelle heure est-il chef ?
- Cinq heures moins cinq, m’a-t-il répondu.
- Oh ! C’est embêtant !
- Hum ?
- Oui ! S’il est cinq heures moins cinq, cela veut dire qu’il est zéro heure, n’est-ce pas ?
- Comment ?
- Cinq moins cinq, égale zéro, non ?
- Bof !

À cet instant, mon cher mort, je me suis rendu compte que ce tortionnaire allait me donner plus de mal que prévu. Cependant, j’ai insisté pour l’honneur.

- Je vous prie de m’excuser mais, voyez-vous, je crois que s’il est zéro heure, cela veut dire qu’il n’y a plus d’heure. Autrement dit, vous n’avez pas d’heure.
- Si tu veux !
- Pourquoi donc me l’avez-vous donnée, il y a un moment ?
- Comme ça ! Pour passer le temps !
- Enfin, S’il est zéro heure, il n’y a plus de temps ! Je vous le répète, zéro c’est zéro et dans zéro il n’y a rien

et s’il n’y a rien, comment diable pouvez-vous passer le temps là où il n’existe rien ?

Tu vois, il fallait absolument que je me débrouille tout seul et c’est pourquoi je l’ai harcelé, je l’ai soumis sans répit à de petites questions du même genre pendant longtemps. Cette cruauté mentale, c’était la seule façon de parvenir à mes fins : me rendre insupportable tout en le décourageant. Non sans irritation, le pauvre, fatigué de ne pas savoir quoi me répondre, a fini par admettre mon extravagance :

- Allez ! Déraile si tu veux, mais tu perds ton temps.
- Quel temps ? S’il n’y en a pas !

- Écoute petit rigolo, je devais être avec toi au Siège de la Sûreté à cinq heures moins cinq.
- Oh ! Merde !
- C'est ça, rigole !
- Après tout, réjouissez-vous ! Dix minutes de gagnées, c'est pas si mal, non ?
- Oh ! La ferme ! Je n'ai jamais connu un tel cinglé. Fiche-moi le camp d'ici ! Vite ! Je ne veux plus te voir !

Tu es trop fort pour moi.

*(Au mort)* Grâce à cette roublardise simple et directe, j'ai pu sauver ma peau. Tu comprends ? *(Pause)* Jusqu'à quand ? *(Levant les yeux)* Qui sait ! En tout cas, le vrai piègeur ne prévient pas, il attrape et il écrase. *(Regardant la porte)* Avec lui, il n'y a pas de plaisanterie qui vaille. *(Il secoue la tête)* Ici, la peur doit dormir les yeux ouverts.

*Ruperto va vers la porte, les yeux brillants d'anxiété. Il en approche son oreille pour écouter. Un temps. Nerveux, il se retourne un instant puis, il recommence à écouter, on ne sait quoi.*

*Bref silence. Ruperto revient en hâte au centre de la scène. Là, immobile, il chantonne pour dominer sa peur.*

Ah ! Il est bien silencieux ! *(Il va au-devant du lit)* Pourquoi en serait-il autrement ? *(Il essaye de se libérer de ses craintes)* Ruperto, ce n'est rien ! *(Pause)* Oui, je ne faisais que rêver, j'imaginai probablement quelque chose d'étouffant dans toute sa perfection. *(Il s'assied au bord du lit)* Mais, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que je me suis laissé prendre, une fois de plus, à mes simagrées, ou est-ce que celui qui me surveille a encore l'oreille collée contre la porte ? *(Un temps)* Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne comprends pas ! Ce guetteur, je le connais ? Un jour, j'ai cru l'entendre rire. Tout cela me coupe l'appétit ! *(Il se lève)* Il me semble qu'il a le mauvais œil et qu'il reconnaît mon regard ! *(Il se rassied)* Où peut-il être maintenant ? *(Il fredonne)* Je ne chercherai pas à le savoir ! *(Avec inquiétude, il regarde autour de lui)* Mais, ce n'est pas vrai, Ruperto ! Quand il n'est plus derrière toi, tu as l'impression qu'il te manque. Avoue-le ! *(Pause)* Ruperto, je crois que tu aimes te sentir persécuté. Tu te rends compte !

*Il se met debout. Sans réfléchir, il fouille dans ses poches. Il paraît trembler et son regard frappé de crainte ne quitte pas la porte.*

Hé ! Vous êtes là ? *(Silence)* La dernière fois que vous êtes venu... c'était quand ? *(Un doute naît dans sa tête)* C'est fini, oui ? *(Silence)* Puisque c'est comme ça, que le diable vous emporte ! *(Il reste un instant sans faire un mouvement)* Quoi ! Vous pleurez ! Vous êtes triste ? *(Bref silence)* Écoutez ! Je vous souhaite la bienvenue, je vous accepte et j'essaierai de vous comprendre, d'accord ? Alors, c'est oui ? Non ? Qu'est-ce que vous voulez ? M'arrêter ? Non plus ? *(Il presse ses mains sur sa poitrine)* Monsieur le persécuteur, que faire pour vous réconforter ? Rien ? Voyez-vous, peut-être que plus tard, je vous imaginerai : vous serez gringalet, sévère, silencieux et aussi, aveugle, mais vous n'avez pas à vous inquiéter, vos yeux resteront ouverts même quand vous dormirez. Cela vous satisfait ? *(Un temps, puis il s'approche à regret du cercueil)* Comme c'est curieux la peur, il faut s'y résigner. *(Au mort)* Il est dangereux de pousser un homme à refuser sa conscience, n'est-ce pas ? En tout cas, avec ce traqueur-là je suis toujours en état de danger car il est toujours en état d'alerte. Quand il ne sait rien, il invente et quand il sait ce qu'il voulait savoir, il exagère. C'est sa façon de mentir. Tu sais ? Il a des yeux partout. Il me trouve, il m'attrape lorsqu'il en a envie. Oui ! J'ai une étoile jaune sur le front, une autre dans la nuque, je suis son juif indispensable. *(S'entourant de ses bras)* J'ai froid ! Quel besoin de chaleur et de femme ! *(Il s'assied)* Où allons-nous ? Crois-tu que nous puissions nous sauver ? *(Silence)* Après ce qui vient de se passer, tu ne vas pas mettre en doute son existence, non ? *(Pause)* Dis ! Tu ne pourrais pas m'aider à disparaître afin de faciliter mon illusion de vivre ? *(Donnant un coup de poing sur la caisse)* Zut ! C'est trop facile d'être mort ! Prends soin de moi ! Je sais que tu peux encourager le persécuteur à devenir plus humain dans sa persécution. Après tout, je ne lui ai jamais fait de mal, que diable.

*Soudain on entend le sifflement du train. Ruperto sursaute, s'élance vers le cercueil et s'appuie sur lui. Un temps.*

J'ai horreur des bruits ! Que Dieu protège le silence ! *(Changeant de ton)* Mon ami, tu es là pour tromper la peur. Dis-le ! Le délire de vivre t'épouvante, admetts-le ! *(Pause)* J'ai l'impression que tu as raison. C'est dans le sommeil profond que la communication entre les hommes peut devenir possible. Il suffit de rêver, ou de... mourir. C'est comme ça ! *(Il s'effondre sur une chaise, absorbé par ses pensées. Silence. Brusquement, dans une sorte d'égarément)* Je me souviens qu'une fois je l'ai vu caché derrière une cabine téléphonique lorsqu'il était 4 heures de l'après-midi et

là il savait dissimuler sa présence comme quand un enfant joue aux gendarmes et aux voleurs tels étaient en tout cas les termes du serrurier qui le connaît et c'est pour cela même que j'ai appris à me cacher à me garder en vie car le fait de l'imaginer me semble à présent un rêve qui soulage comme celui que j'ai eu lorsque j'avais dix ans à l'époque où ma mère se mit en deuil pour je ne sais quelle tante qui venait les jours où la pluie était je ne sais quoi de sale et à l'époque où je disais que jamais je ne serais un adulte parce que c'est une chose triste mais tu te trompes me disait mon père mais le temps sera beau s'exclamait ma sœur et plus tard l'impression de pique-nique sur l'herbe quand je continuais à croire que pleurer était une invention d'enfant pour me sentir moins seul lorsque ma grand-mère répétait moi aussi je suis seule toujours seule et seule et seule...

*Tout d'un coup, Ruperto cesse de bafouiller sa tirade sans intermittence et son regard se pose, une fois de plus, sur la porte. Il a la sensation que quelqu'un va frapper. Un temps. Il n'a pas l'air de s'amuser. Il paraît confus.*

Vous vous décidez enfin à venir ? (*Silence*) Qui est là ? Qui êtes-vous ? (*Pause*) Vous savez bien que ce n'est pas moi qui ai inventé ce cauchemar, non, ce n'est pas moi, c'est vous, toujours vous ! (*Il lève les bras*) Alors ? Qu'est-ce que vous dites ? (*Déçu*) Bah ! C'est invariablement la même chose : des absents. (*Il s'assied par terre aux pieds du cercueil*) Oh ! Je ne tiens pas à la solitude. J'ai besoin d'espérer l'arrivée de quelqu'un, quel qu'il soit. Qu'importe si c'est mon tortionnaire celui qui me rend visite. Sa seule présence me réchauffe le cœur. Je sais ! C'est dégoûtant ce que je viens de dire mais ça fait quinze ans que je vis comme un fou délirant dans ce trou épouvantable. Si je n'ai su retenir personne, il est juste que j'en supporte les conséquences. (*En rejetant très haut la tête*) C'est ça ! Je suis né pour rien ! J'ai été occupé à mourir toute ma vie. (*Au défunt*) C'est d'ailleurs pour cela que je peux tout encaisser. Dieu a béni ma patience. Ce que je ne peux endurer c'est l'absence de l'humain. Je me passionne pour les êtres. Comment t'expliquer ? Je crois que ce qui m'attache à l'homme, ce sont ses petites misères. Je t'assure que parfois, je voudrais enserrer dans une seule étreinte tous les hommes de ce monde, mais je n'ai pas de perspicacité ni de malice. (*Il se met debout*) J'ai passé mon temps à m'excuser pour tout le mal que les hommes m'ont fait et pourtant, pff ! C'est comme ça, ils m'attendrissent, me bouleversent, me touchent. Que veux-tu ? Il y a des moments où j'aime la vie et ses vivants.

*Indolent, Ruperto traverse la scène jusqu'à l'avant-plan. Un temps de silence gêné. Il revient sur ses pas et d'un geste maladroit, il fait tomber un objet en même temps qu'il pousse un cri pénible. Après il bat des mains et reprend son calme en haussant les épaules.*

Tout est faux, même la peur ! Pourtant, j'ai l'impression d'être glacé par la terreur. Cependant, ce qui m'inquiète encore plus c'est le pouvoir, à force de vivre seul, j'ai perdu la notion de la distance qui doit séparer un citoyen de celui-ci. Le pouvoir c'est la négation de moi ! Bien entendu, reste à savoir si cette vieille patraque ne fera pas de difficulté pour admettre ses origines illégitimes. (*Il s'applique à remettre en place les objets qu'il trouve par terre. Un temps*) Qui suis-je ? De quoi suis-je coupable ? Quelle force, Ruperto, t'a-t-elle traîné jusqu'à cette impasse ? Je l'ignore ! (*Pause*) Seulement voilà ! Je suis une victime, mais je ne sais pas de qui ni de quoi ! (*Il trotte maintenant, les bras ballants, autour de la pièce*) Oui, non, oui, non, oui, non, oui, non, oui... oui-oui-oui-oui-oui- (*Il hurle*) Non-nnnn-non ! (*Il s'arrête*) Quel soulagement ! Je n'aime pas l'affirmation ! Elle est toujours inutile. (*Au mort, sur un ton de reproche*) Tais-toi ! Tu ferais mieux de dormir ! Je déteste les morts éveillés ! (*Il regarde derrière lui*) Sais-tu ce que je pense ? (*Il regarde partout*) Le pouvoir est un vrai malheur. Impossible de se fier à lui. Il impose, règle, dicte, conditionne ses codes, ses symboles, ses principes, ses méthodes, ses règlements, ses cérémoniaux et encore mille diables que ma mémoire oublie. (*Riant entre ses dents*) Mauvaise chose que le pouvoir au milieu des citoyens. Au nom de la liberté, il n'accepte jamais le verbe pouvoir dans nos bouches : Je peux, tu peux, il peut, nous pouvons, il n'en est pas question ! (*Pause*) Que faire ? Figure-toi que je ne sais pas d'où vient le pouvoir, je sais seulement qu'en lui se lovent comme une gangrène, le mandat, la mission, l'autorité, la commission, la puissance, l'hégémonie, la prépotence, la répression, le diktat, la délation, la guerre, la bombe atomique, et tout ce que tu voudras y ajouter. Et tout ça, au nom de quoi ? De la Démocratie, mon vieux naïf (*Un temps*) Eh oui ! Le pouvoir est une drôle de tique : il suce ma substance, mon cerveau et ma moëlle. Je me demande ce qu'il fera quand je serai un cadavre.



*S'asseyant, les yeux sur la porte, il pose ses mains derrière son crâne.*

J'ai mal, j'ai la tête en feu, j'ai dû prendre froid. C'est étonnant ! J'avoue ne guère aimer cette porte et pourtant, elle signifie je ne sais quoi. Enfin, ça peut aller... je ne veux plus y penser. (*Après un temps*) Mon cher mort, que veux-tu que je te dise ? Je suis pour le désordre mais j'admets, face au pouvoir, ma totale dépersonnalisation. Pourquoi ? Peut-être, parce que je suis assez détérioré pour cela ou peut-être, parce que j'ai déformé ma vie ou peut-être, parce que l'usure sociale l'a voulu ainsi. Je ne peux faire mieux, non ? (*Silence*) Certains jours je me demande jusqu'à quand nous supporterons le pouvoir divin, le pouvoir de l'univers, le pouvoir de la nature, le pouvoir... oh ! Zut ! à quoi cela m'avancerait-il de le savoir ? (*Au défunt*) Qu'est-ce que tu en penses, toi ? (*Silence*) Pff ! C'est trop commode d'être mort ! Vraiment, ça ne te dit rien le pouvoir de l'argent, du prestige, de la culture et même de la bêtise avec ses arrivistes, ses roublards, ses astucieux et débrouillards ? (*Silence*) Tu m'étonnes ! Tu n'es qu'un décédé innocent, mais tu penses que c'est moi le béat, le godiche extravagant, n'est-ce pas ? (*Pause*) Eh oui, je le sais ! Le pouvoir est encore là et tout ce que j'ai dit n'y change rien. Certes ! Mais qui en profite ? Moi ? Lui ? Elle ? Vous ? Nous ? Non-nnon ! Les seuls à en profiter, ce sont EUX ! (*Il montre du doigt la porte*) Toi, tu n'as qu'à dire : je m'excuse d'être.

*Au bout d'un moment de réflexion, il se lève, regarde autour de lui et, mal dans sa peau, se dirige vers un recoin de la pièce où se trouvent les ustensiles de ménage. Là, il allume le réchaud et met à chauffer un peu d'eau. Pendant ce temps, il enlève ses pantoufles en fredonnant, verse l'eau tiède dans une cuvette qu'il avait préparée à l'avance et, s'asseyant avec une espèce de mollesse pleine de bien-être, il y plonge ses pieds.*

Ahhhh ! C'est bon ! Comme ça soulage après une journée pareille, ça rend le squelette moins pesant. (*Il clapote des pieds dans l'eau*) Cela dit, je me force pour avoir la paix mais ne peux jamais y parvenir. Je cède toujours à l'agitation. C'est ma façon de m'oublier. (*Un temps*) Il est exact aussi que je cours souvent dans mes rêves afin de me fatiguer. (*Il baille*) Je sens déjà que je vais courir... je suis en forme... Le chemin est encore assez confus dans ma tête... (*Voix endormie*) je préfère regarder... de loin, les passants empressés, les promeneurs en hâte... par contre, j'aime les insomniaux étendus sur leurs lits ou les solitaires appuyés au bord de leurs fenêtres. C'est beau !... Ils me donnent la sensation d'insulter à distance le bon sens des braves gens pressés de rentrer dans leurs pénates. (*Il fait des efforts pour se ressaisir*) Le rêve c'est aussi un mensonge. (*Il se lève brusquement*) Hein ? Il faut adhérer à la vie... oui ! C'est ce qui est le plus proche de nous. (*Il se rassied puis, au défunt*) Dis ! Tu n'as pas besoin de repos, toi ? (*Silence*) Pourquoi ne vas-tu pas passer quelques semaines au Pays des Merveilles ? Parmi les fées tu pourrais te détendre... (*Soudain, il tend l'oreille vers la porte*) Ah, non ! Ne vous avisez plus de revenir ici ! (*Silence inquiet*) Vous savez ? Je suis insensible à la peur. J'ai le cerveau fermé. (*Un temps*) Bah ! Il n'y a personne ! Je ne pense jamais, j'imagine. C'est peut-être mon secret, ma défense. (*Pause*) Brrr ! L'hiver est mauvais pour les pauvres. On vieillit, on se froisse dans cette hibernation.

*Après un long moment de méditation, il rit malgré lui.*

Je sais tricher aussi bien qu'EUX mais, cela ne m'empêche pas de trembloter de peur ou de souffrance, quoique souffrir à notre époque, il paraît que ce n'est pas grave, ni intéressant. (*Au mort, changeant de ton*) Tu as une mine superbe, tu sais ? C'est la plus vivante que je connaisse. Peut-être l'as-tu méritée. (*Il se réchauffe les mains contre ses bras*) Quand m'habituerai-je au froid ? Je gèle ! (*Il piétine dans la cuvette*) Oh ! Que c'est bon ! Je me sens un autre homme ! Je suis l'image même de la santé, n'est-ce pas ? (*Désignant la porte*) Il veulent encore nous avoir. Maudits ! (*D'une voix accablée*) Mon cher cadavre, je voudrais que tu puisses me sauver. Ce que j'essaie de te dire c'est que je n'arrive pas à être seul, je veux dire, enfin, je t'ai déjà dit que la solitude est une confidente très dure d'oreille ; c'est comme si on parlait à une sourde de compagnie. Tu comprends ? (*Tout ce qui suit est dit à mi-voix*) Pff ! C'est terrible d'embêter quelqu'un qui ne sait plus si demain sera encore demain. En tout cas, j'ai déjà dit tout ce qu'il fallait. Je n'ai plus rien à dire. (*Pensif*) C'est triste, mais il faut savoir se taire. (*Il regarde autour de lui*) Est-ce qu'on peut se taire quand on est seul ? Comment ?

*Ruperto saute de la cuvette et, avant de remettre ses pantoufles, s'essuie les pieds avec un chiffon qu'il a trouvé par terre.*



Tout va bien ici ! Je suis gai ! Seulement voilà, je n'ose plus me supporter. Et puis, je ne sais même pas si je vais me préparer à être tendre avec je ne sais quelle mauvaise pensée dans la tête. Eh bien, puisque c'est comme ça, je m'en réjouirai plus tard. En attendant, je vais être obligé d'inventer ma vie, même si le temps refuse de rester avec moi. *(Il se tourne vers le cercueil)* À quoi penses-tu ? *(Silence)* Hou ! Tu dors ? *(Un temps)* Bientôt, je vais te flanquer en sépulture, tu vas voir ! *(Au bout d'un long moment)* Cela paraît incroyable mais j'ai envie d'uriner ! Le mur des pisseurs m'attend. Si tu veux m'accompagner, allons-y ! *(Bref silence)* Qu'est-ce que tu dis ? Les voisins ? Bof ! Si tu savais ce qu'ils pensent... et puis, selon ma coutume, je suis absolument dans mon droit, non ?

*Parmi tous les disques qui sont éparpillés, ça et là, il en prend un au hasard.*

Cher cadavre ! Pour oublier cette nuit de deuil, tu peux faire ton bonheur avec ça.

*Il met le disque sur le pick-up, puis se dirige vers la porte et l'ouvre lentement.*

Ça te fera ressusciter, j'en suis sûr ! Reste bien immobile si tu désires écouter en paix. C'est bien ! Bon ! Je reviens tout de suite, ne t'en fais pas.

*Très méfiant, Ruperto sort la tête à l'extérieur et quitte la pièce, sur la pointe des pieds, comme s'il se cachait. L'adagio du Quintette à Cordes n°5 en Sol Mineur de Mozart, envahit le plateau.*

## Deuxième moment

*Même décor. Au bout d'un instant, la musique s'arrête et l'aiguille commence à dérailler sur le sillon du disque. Ruperto ouvre la porte, la referme sans bruit, jette un regard inquiet tout autour de lui, comme s'il craignait que quelqu'un fût entré pendant son absence. Un temps.*

*Il relève le bras du pick-up, avant de se diriger vers le réduit qui sert de placard. Là, il tire le rideau, scrute l'intérieur et recule, effrayé. Il revient pour scruter de nouveau.*

*Convaincu qu'il n'y a personne, il se déshabille lentement. Dépouillé de son vieux complet, il reste en sous-vêtements. Son attitude frileuse et ses caleçons longs lui donnent un aspect ridicule.*

## RUPERTO

Avant tout, je veux être respecté, que diable ! Je veux me redonner foi en moi-même ! (*Digne mais jovial*) Est-ce que je n'ai pas le droit d'avoir des scrupules ? Après tout, on peut être heureux sans rien qui vaille. Il me semble que je suis très beau maintenant. Autrefois c'était le contraire. (*Il regarde la porte du placard*) Au nom du ciel, je ne veux plus vivre sous la menace ! (*L'air inquiet*) C'est à dire que... j'aimerais bien banaliser ma vie mais... (*Il sursaute*) Qui est là ? (*Silence*) Qu'est-ce que j'ai encore fait ? (*L'index menaçant*) Tenez-vous tranquille ! J'ai l'œil sur vous ! (*Tout excité, il brandit son poing*) Ne m'obligez pas à utiliser la force, hein ? La ruse c'est aussi mon fort. Parfaitement ! (*Cachant son embarras, Ruperto marche d'un côté à l'autre*) Toi alors, tu es un drôle d'imbécile... que veux-tu que ce soit... c'est désolant à la fin... toute cette peur n'a pas de sens... et tu le sais... alors, à quoi bon ? Je ne te comprends plus, Ruperto ! (*Rassuré, il remonte vers le fond*) C'est fini, bien fini ! Je me sens en sécurité et je n'ai pas envie que les militaires se payent ma tête. (*Adossé au mur, il observe la porte*) Hé ! Inconnu ! Qu'avez-vous à dire ? J'écoute. Eh bien, parlez ! Vous vous foutez de moi ? (*Silence*) S'il vous plaît, ne recommençons pas, je ne pourrais plus le supporter, il faut me croire... (*Il tressaute*) Qui c'est ? Qui va là ? (*Pause*) Ne plaisantez pas, va ! Parlez plutôt, afin que je sache si vous êtes bien celui qui me harcèle tous les jours. (*Il regarde autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un*) Venez ! Je vais boire à la santé de la brutalité. Vous avez entendu ? J'ai dit... de la brutalité ! (*Silence*) Si vous ne réagissez même pas à cela, alors tout est absurde. À quoi bon la victime ? À quoi bon le bourreau ? (*Un temps*) Surveillant ! Ça va ? Vous êtes encore là ? (*Silence*) Bof ! Voyez-vous, vous êtes bien celui dont j'ai besoin pour avoir bonne conscience. Je vous assure que c'est vrai. Que voulez-vous ? J'ai l'esprit tordu à force de vouloir survivre. D'ailleurs, je crois que c'est Shakespeare qui disait : « La conscience n'est qu'un mot utilisé par les lâches pour contraindre les forts à la crainte. » Il avait raison. Eh bien ! Qu'allez-vous faire maintenant que

vous êtes au courant de ma mauvaise foi envers vous ? Vous partagez avec moi la cruauté ? (*Se précipitant vers la porte*) Alors quoi ? Vous partez déjà ? Où était le mal ? Dans la lucidité d'avoir confessé ma perversion ? Crotte ! Vous n'arrêtez pas de m'interdire ! Pff ! Il faut vivre la solitude oui, mais toujours seul !

*Ruperto, penché en avant, va d'une extrémité à l'autre de la pièce. Un temps. S'asseyant, il ne quitte pas la porte des yeux, puis il se retourne tristement pour regarder le cercueil. Son visage s'attendrit. Soudain, avec un soupir las, il se lève en se tordant les mains. Peu à peu, il se met à fredonner l'air d'une vieille chanson. Ensuite, secouant la tête, fort inquiet, il regarde de nouveau la porte.*

Vous vous obstinez encore ? Je viens pourtant de vous expliquer sans malice, ma saloperie d'innocent. Nous sommes des complices, monsieur, soyons donc solidaires jusqu'au bout de la lâcheté. Pour quoi faire ? D'abord pour mettre en évidence les imposteurs de la pitié ensuite, pour éructer nos certitudes immondes lorsque l'angoisse vient du côté qu'on ne surveille jamais ?

*Long silence. Ruperto se frotte les mains tout en cherchant quelque chose autour de lui. Rien. Alors, il tambourine des doigts sur sa tête. Aussitôt après, il lance au port un psst ! d'appel.*

Tu dors ? Je serais curieux de savoir si tu vas m'ennuyer avec tes rêves ? (*Pause*) Dis donc ! Je te plains tu sais, car il n'y a rien de plus triste qu'un mort raté. Heureusement, je me sens à présent, un drôle de fossoyeur. Je vais te consoler, mort singulier. J'essaierai de me mettre au travail, mais il faudra d'abord que je calcule tes dimensions. (*Il rit*) Tu es prêt ? Tu vas voir. Tu seras bien entassé, bien au chaud sous cette bonne terre de nos ancêtres. Non ? Tu refuses ? (*Irrité sans raison*) Eh bien, quoi ? Je crèche aussi dans cette boîte et j'ai autant le droit que n'importe qui de dire ce qui me plaît. (*Brutal*) Hé, toi ! Je te parle ! Où es-tu ? Tu ne fais plus partie de moi ? (*Se retenant*) C'est bon, je ne t'offenserai plus. (*Ironique*) Dis ! Tout se passe comme tu veux dans ta coque ? Le dos te fait mal ? Alors, pourquoi tu restes dans cette position ? Hisse-toi ! Comme ça, tu seras plus frais au moment de t'enterrer. (*Pause*) Tu es fâché ? Tu ne le sais pas ? Enfin, le roi n'est pas ton cousin que je sache.

*Las de « parler » avec le défunt, il va vers le lit, s'étend de tout son long et tire la couverture sur sa tête. Un temps.*

Mais, d'où vient ce silence vrai ? Ce n'est pas mon silence ni le tien, c'est quelque chose d'autre. (*Frappé par cette pensée soudaine, il se met debout*) Qu'est-ce que ça peut bien être que ce silence là ? (*Ses yeux s'allument de malice*) Mais non, ce n'est rien, rien que tu puisses comprendre ma chère dépouille. (*Il fait une grimace puis, comme s'il se parlait à lui-même*) Être en sécurité, quelle situation, rien ne s'y passe. Le plus terrible c'est à partir de minuit, juste quand la réalité fait des reproches aux rêves ou quand les pièges de la confiance sont tendus. Quels ferments de danger il y a dans l'ordre. C'est sans espoir.

*Déçu, Ruperto jette un regard mi-accusateur, mi-agacé au cercueil et passe à autre chose.*

Je suis avec le diable. Si je réfléchis aux secrets des dieux, c'est parce qu'ils dissimulent mal leurs révélations de pacotille. En ce qui concerne l'homme, sans conteste, il est né pour se survivre, sachant qu'ainsi, du moins, les vérités des dieux n'auront pas l'occasion de lui faire mal ou de se moquer de lui. (*Avec solennité*) Dire l'indicible de nos cachotteries, voilà le véritable mensonge !

*Lentement, Ruperto commence à ramasser les objets éparpillés. Il fait semblant de mettre sa chambre en ordre. Un temps.*

Ce n'est pas dans mes habitudes de plier devant la saleté mais c'est ainsi qu'on va à la propreté. (*Un temps*) Ciel, c'est dégueulasse tout ça ! La vie se dégrade selon le principe du temps. C'est moralement une nature morte, bien que sophistiquée. Tant pis ! (*Se redressant, au mort*) Cher disparu, je ne sais pourquoi, en te voyant où tu es, je pense soudain à Quique. Tu sais qu'ils l'ont tué, non ? Et tu sais pourquoi ? Pour écraser ma tendresse. Voilà ! (*Silence*) Mon pauvre Quique ! Tu sais bien comme il était sensible, rêveur et plein d'humour. Il te ressemblait, quoi ! Ah ! Oui ! Quel toutou si rare ! (*Pause*) Il n'y a plus de chiens comme ça, moitié bichon maltais, moitié teckel à poil ras. Tiens ! Ça me rappelle qu'Adelina a beaucoup pleuré sa mort. Elle l'aimait à sa façon, pas tant que moi, bien sûr. (*Dans les nuages*) Adelina ! (*Sifflement d'admiration*) Où peut-elle bien être ? Dans quels tracas est-elle en train

de gémir comme elle en avait l'habitude lorsque je la baisais sous l'ombre des arbres en pleine sève ? (*Il se remet à ranger*) Ah ! cette coquine, couleur d'ébène, était vraiment insatiable. (*Il rit*) Tu te souviens ? Toi et moi, ensemble ou séparément, nous n'avons jamais pu satisfaire ses ardeurs, hein ? (*Haussant les épaules*) Je crois bien qu'elle avait logé le diable dans sa chatte vorace mais tendre. Ah, oui ! J'y ai songé longtemps.

*Des chiens aboient au loin et le train siffle une fois de plus. À cet instant, Ruperto semble paralysé. Brusquement, on entend des voix dans la rue. Pris de panique, il va vers le réduit qui sert de placard, en tire le rideau et se cache derrière. Long silence. Les voix disparaissent. Timidement, il commence à se montrer puis, en hâte, se précipite au pied de son lit. Après un temps, il se met debout en retrouvant ses esprits.*

C'était bien lui ! Il a encore gagné son pari : je ne peux plus l'éviter. (*Pause*) Je suis persuadé qu'il s'était déguisé pour mieux m'avoir. (*Il jette autour de lui un regard qui exprime l'étonnement*) Serait-ce vrai ? On dirait qu'il se rit de moi. C'est bête ! (*Un temps*) Je n'ai jamais vu de ma vie perdre autant de temps pour rien. (*Il hoche la tête*) Cela risque de continuer. C'est un spécialiste de la peur celui-là. (*Une pause*) Brrr ! J'ai froid ! (*Il met un pardessus aux larges épaules et en relève le col*) Quel malheur ! Je n'ai pas le courage de confronter mon rêve à cette réalité. Je ne sers plus. Je suis devenu inutilisable car, dans ce pays, j'ai déjà rempli ma mission de pauvre diable. (*Le regard fixé sur la porte*) Je sais que vous m'entendez, je vous sens (*Avec dégoût*) Vous imaginez ma joie, non ? (*Silence*) En tout cas, souvenez-vous que Dieu nous a quittés pour toujours et surtout, souvenez-vous que c'est votre Dictateur qui l'a foutu dehors. Tel maître, tel disciple, n'est-ce pas ? (*D'un air grave*) Ne craignez rien mais, si vous ne voulez pas courir le même risque, méfiez-vous ! C'est ce que nous faisons, tous !

*Incapable de dominer sa colère, il marche d'un côté à l'autre, comme s'il se promenait. Un moment puis, avec un ton de narrateur.*

En cet instant, je parcours les rues d'un village perdu. C'est le printemps. Je m'arrête en face d'une vitrine de jouets et je choisis une poupée pour la donner à la première fillette que je rencontre. Elle me sourit. (*Il sourit aussi*) Alors, un goût de province se répand en moi. (*Il fait des gestes expressifs selon la phrase*) Toutes les portes des maisons blanches sont ouvertes. L'odeur du soleil vient de la mer comme une mouette d'air frais. Maintenant, les filles à peau brune dansent des paso doble à l'ombre des palmiers sans cesse agités tandis que les garçons chantent des complaintes. Le soir tombe. Dans les cours terreuses, j'entrevois des vieilles dames égrainant des épis de maïs dans des corbeilles d'osier. Je leur dis : Bonsoir ! Elles me répondent : Que Dieu protège votre chemin ! Ah ! Tout est tendre ! Une suavité rurale de bonne maman imprègne mon corps. À ce moment, les uns me reçoivent avec des grappes de raisin ; les autres, avec des carafes de vin râpeux mais bouqueté. Je remercie, le cœur dans la bouche. (*Un temps*) Et maintenant, pour le seul contentement d'être au milieu d'eux, je m'assieds près du plus âgé afin de l'écouter raconter l'histoire de cet inconnu qui voulut un jour, dérober l'unique rivière du village. Drôle de légende ! Il est tard. Je me lève, les bras tendus et leur dis merci. De rien, me répondent-ils à l'unisson. Ne manquez pas de nous rendre visite quand vous reviendrez avec toute la beauté de vos chemins, me dit celle aux yeux d'émeraude. Un jour, dis-je, je reviendrai, je vous assure. (*Un temps*) À présent, par les sentiers pavés qui donnent l'impression de faire la sieste de l'après-midi, je m'en vais vers la colline afin de pouvoir embrasser le ciel. (*Les yeux fermés, il se serre entre ses bras*) Le ciel est sensuel et chaud comme une femme !

*Fatigué de se « balader », Ruperto finit pas s'asseoir à côté du défunt.*

Ouf ! J'ai eu juste ce qu'il fallait pour m'échapper un peu. C'est dur devant la réalité, mais je suis un rêveur-né, malgré l'illusion qui se volatilise sous le nez. (*L'air plutôt stupide, il s'adresse au mort*) Dis ! Les morts rêvent-ils aussi ? (*Silence*) À t'entendre on dirait que tu manques d'existence. (*Il sourit puis, se grattant la nuque*) Vraiment, je ne sais pas comment cela se passe là-haut (*Il montre le plafond du doigt ensuite, montrant le sol*) ou, peut-être, là-dessous. Tout dépendra de tes péccadilles, n'est-ce pas ? En voilà un souci ! Tu sais ? Avec Saint Pierre il n'y a guère de combine. Fais gaffe donc, avec le Jugement dernier.

*Après quelque hésitation, Ruperto se met à tourner autour du cercueil. Un temps.*

*Soudain, il le bénit et l'encense tout en agitant un encensoir imaginaire.*

J'ai tout de même une âme moi aussi et je ne l'ai pas oublié. Je peux t'en fournir des preuves. Pour commencer, je vais célébrer la messe des morts pour toi. *(Il s'apprête, d'une manière cérémonieuse, à dire ladite messe)*

In nomine patris, et filii, et spiritus sancti. Amen.

Le Seigneur soit avec toi et avec ton esprit. Que les paroles de l'Évangile effacent tes péchés inexprimables.

*(Il entonne et récite les phrases comme un prêtre pendant une messe chantée)*

Kyrie, éléison. Christe, éléison !

*(Il salue les « fidèles »)* Dóminus vobiscum ! Et cum spiritu tuo ! Orémus !

Flectámus genua ! *(Il fléchit les genoux)* Prions !

*(Il bénit le cercueil)*

Seigneur, daignez préserver notre Dictateur et exaucez-nous, en ce jour où nous vous invoquons !

*(Il montre le cercueil)* Ceci est mon corps ! Rendons grâce à Dieu !

*(Il se « lave » les mains)*

Pilate leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui rien qui mérite la mort !

*(Il s'incline)* Ora pro nobis !

*(Il se frappe la poitrine en toussotant vivement)* Orémus ! Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux et donnez-nous la paix, vite !

*(Bâillement d'ennui très bruyant)*

Domine, salvam fac rempublicum, autrement dit, Seigneur, daignez préserver l'État et ses dirigeants, Per Cristum Dominum Nostrum. Amen !

*(À voix basse)* Sainte-Église, voilà comment vous êtes ! Enfin ! Deo grátias per omnia sæcula sæculorum.

Amen ! *(Ruperto donne sa bénédiction puis, il bâille encore)* Eh bien... j'en ai assez ! Ite, missa est ! *(Il s'esclaffe).*

C'est vraiment bête ! J'ai raté ma vocation ! *(Au défunt)* Comment te sens-tu à présent, hein ? Le Seigneur est avec toi ? Oh, là, là ! Fais gaffe ! Tu sais ? Il est bien capable de te rendre la vie à nouveau. Tu t'imagines un peu ? Adieu la tranquillité ! *(Il rit)* En tout cas, je t'avais promis qu'avant de t'en aller, il ne te manquerait rien. Tu vois ? Tu as eu ta belle Messe de Funérailles. Tu dois t'en réjouir, non ? Eh bien, applaudis ! Tu es l'invité d'honneur ! *(Silence)* Bah ! Tu as la voix glacée !

*L'air absent, Ruperto reste silencieux puis, il gagne l'arrière-plan et se met à gambader. Un temps.*

*(Essoufflé)* Ce n'est que dans la fatigue qu'on trouve le repos ! *(Pause)* Pff ! Ma vie ne mérite aucune sorte d'excuse, elle s'est heurtée depuis toujours à quelque chose d'inébranlable, mais quoi ? *(Contre le mur)* À qui appartient la mystification ? Aux simples d'esprit ? C'est, peut-être, pour rendre hommage à la crédulité. *(Il se retourne)* Maintenant, il faut que je pense, puisque c'est interdit. Je souffrirai plus tard les conséquences de cette audace. *(Il va vers la porte)* Je pense, moi aussi, et j'en profite. De quel droit ? Je vais vous paraître bizarre, mais je possède un cerveau, monsieur, et si vous voulez, il est à votre disposition. Vous n'avez pas besoin de vous en servir ? Cela ne m'étonne plus ! *(Silence)* De toute façon, avant de disparaître, mon dernier cri vous poursuivra comme un silence qui ne finira jamais et alors, vous vous sentirez seul, bourrelé de remords mais sans victime.

*Il reste un moment immobile puis, se grattant la tête, se dirige vers le cercueil.*

Dis ! Le diable ne veut pas encore de toi ? Je suppose que Dieu non plus ! C'est triste le rejet, n'est-ce pas ? *(Silence)* Va ! Nous avons assez d'imagination pour faire tout ce que nous voulons. Il n'y a pas d'interdits dans nos têtes. *(Souriant, Ruperto s'assied près du mort)* Humm !... Heu... *(Il cherche ses mots)* Je vais me faire beau pour toi. Tu le mérites ! *(Il réfléchit)* À propos, sais-tu que j'ai passé une grande partie de ma vie à avoir honte de la façon dont je m'habillais ? C'étaient surtout des femmes qui s'apercevaient de mon inélégance. Tu n'as aucun goût ! Tu te fagotes comme un déguenillé, me disait toujours la Luisiana quand elle n'avait pas envie de coucher avec moi. Mal accoutré, bien entendu, je lui répondais : Je suis désolé ma poupée chérie, mais que veux-tu que j'y fasse ? J'avoue



ne rien connaître à la mode, par contre, je suis imbattable lorsqu'il s'agit de te faire bouger les fesses, non ? Alors, On ne peut pas tout avoir, ma jolie. *(Pause)* Mon Dieu, les femmes ! Tout le monde devrait les aimer. Elles sont réconfortantes ! *(Il soupire profondément)* Quelle autre compagnie pouvons-nous imaginer pour l'homme, je me le demande ? *(Silence. Soudain, malgré lui, il sursaute)* Qu'est-ce que c'est ?

*À pas comptés, Ruperto s'avance jusqu'à la rampe ; là, à quatre pattes, il scrute la fosse d'orchestre. Un temps. Il se lève en hâte et revient vite sur ses pas.*

Hé ! Persécuteur ! J'aimerais savoir ce qui vous intéresse tant. *(Pause)* Vous feriez mieux de vous en aller ! Allez ouste !

*Ruperto fredonne un instant, faisant des yeux, le tour de la pièce. Ensuite, furtivement, il tourne autour de son logement, l'index pointé en avant. Il donne l'impression de poursuivre quelqu'un. Chaque fois qu'il se baisse pour éviter les « balles » de l'adversaire qui n'existe, bien entendu, que dans son imagination, il répète : Pan ! Pan !*

Pan ! Pan ! Vous n'avez qu'à filer à toutes jambes ! Vous avez peur, n'est-ce pas ? Tant mieux ! Cela minera, encore plus, la réputation de votre sale confrérie de tueurs ! Pan ! Pan ! *(Silence)* Hé ! Tireur d'élite ! Vous êtes encore debout ? Vous allez tomber, oui ou non ? *(Un temps)* Je veux votre peau ! Pan ! Pan ! Je vous avais prévenu, non ? *(Silence)* Vous êtes mort ? *(Il rit)* Déjà ? *(Inquiet, il s'arrête de jouer)* Qu'y a-t-il ? Vous me fuyez ? Allons, soyez raisonnable, reprenez vos esprits ! Ne me dites pas que vous êtes mort pour de bon ! Ce serait vraiment la fin de tout ! Et puis, à quoi cela me servirait-il ? *(D'une voix tremblante)* Dites-moi, pourquoi voulez-vous me priver de mon statut de victime ? J'ai besoin de le cultiver, moi ! C'est ma seule défense devant celui qui me poursuit, en l'occurrence, VOUS !

*Allant vers le fond, Ruperto s'agenouille face au mur et se met aussitôt à le tâtonner, les yeux fermés.*

Seigneur, je suis navré de vous causer tant d'ennuis mais, je crois que vous devriez me débarrasser de cet épouvantail. Il m'abîme ! *(Silence)* Ne croyez-vous pas qu'il faudrait lui faire sentir que vous êtes aussi impitoyable ? Non ? Préféreriez-vous ne pas intervenir ? Pourquoi ça ? Complicité oblige ? *(Il reste agenouillé priant à voix basse)* Oh ! Ça suffit Ruperto ! *(Il se met debout)* Lève-toi, va ! Ce qui vient de se passer n'est qu'un instant de bigoterie. Il y a des jours où j'ai de la fierté, que diable, et je n'ai aucune raison de la cacher. Je suis un être humain, encore que je n'arrive pas à trouver ça drôle. Et puis, pour tout dire, je ne me plains pas. Je crois que celui qui n'ose jamais se hasarder au-delà de ses propres forces périt sous les effets de la peur. *(Il tourne vivement la tête et fixe la porte du regard)* Ah ça ! Je tremble quand je pense que cette audace me coûtera cher. *(Il ne peut résister à l'envie d'éclater de rire)* Je suis trop drôle pour être sage ! *(Il regarde partout)* En ce moment, une chose est sûre, c'est que je suis complètement seul. Dieu soit loué ! *(Pause)* Tout cela est à moi et je peux gueuler si ça me chante. Vas-y donc Ruperto ! *(Il hurle)* Aiiiiiii ! *(Soulagé)* C'est bizarre, je ne me sens plus malheureux. Quelle désillusion pour mon persécuteur ! C'est magnifique ! À partir d'aujourd'hui, je ne me laisse plus duper par l'appréhension.

*Après un temps, Ruperto jette un regard plein de tendresse au cercueil puis, se laissant tomber sur lui, il le serre comme dans une étreinte. Long silence.*

Mon cher ami, mon pauvre ami ! Comment te sens-tu ? Comment vont les choses par ici ? Pour toi, cela n'a aucune importance ? Eh bien ! par contre, je ne sais plus où j'en suis. Ma vie va lentement, je ne sais où ! Je n'ai pas d'autre pensée en tête depuis que je suis né ! Voilà. *(Il se redresse en levant les bras)* Mon Dieu, j'ai faim ! C'est toujours comme ça ! *(Pause)* Je parie que tu ne connais pas ce genre de besoin, hein ? *(Silence)* Moi, être singulier et irremplaçable, je ne cesserai jamais d'avoir faim. C'est un bien mauvais service que la vie m'a rendu là ! Enfin ! *(Il recule et se laisse tomber sur une chaise)* Tout se répète ici avec une invariable régularité : les après-midi d'automne, l'insistance de la poussière, la lenteur du soleil sur les toits, l'averse encore lointaine et le rémouleur qui passe en criant : haches, ciseaux, couteaux, vite, le rémouleur s'en va ! *(Frappant du poing sur le cercueil)* Hé ! Que ressens-tu ? Crois-tu vraiment qu'il y a une exigence de désordre et de brusquerie dans ce pays dont les hommes sont



constamment en lutte contre la fatalité ? (*Silence*) au nom du ciel, dis quelque chose ! (*Pause*) c'est tout ? Je n'aime pas tes manières, cesse donc de m'agacer ! (*Il bougonne*) S'il continue à se taire, je deviendrai fou. Quelle folie ! (*Il se lève, hésite, et se rassied*) Dans ce pays, rien ne presse lorsqu'il fait beau. La criée des vendeurs ambulants, par exemple, a un goût de monotonie venu de je ne sais quel jour de l'enfance. J'ai l'impression parfois que la tendresse se vend un bon prix sur les marchés :

— Ma p'tite Madame, achetez-moi ces pêches caressées par les étés de jolie province.

— Hé ! Ma bonne Dame, prenez un petit peu de poisson ! Regardez-les, ils ont tout frais ! Ils se sont échappés de la mer rien que pour vous !

— Pain, pain ! Les petits pains tout chauds pour avoir la paix au ventre.

— Cacahouèèèèèèètes ! Bien grillées les cacahuètes ! Cent sous seulement, parce que c'est vous ! Goûtez-y ! C'est du nanan !

Ah ! C'est bon, tout ça ! J'aime l'air salubre des humbles ! Avec eux, tout me va ! Ça me va le conteur qui m'embrasse de loin avec son : Il était une fois. Ça me va, le vieux boiteux qui chante quand il veut, les tangos que seul Gardel savait si bien chanter. Ça me va, la belle mulâtresse habillée de percaline amidonnée qui froufroute lorsqu'elle passe en balançant ses hanches prometteuses. (*Silence*) Cela signifie-t-il que j'ai le mal du passé ? (*Pause*) C'est, peut-être, un regret d'on ne sait quoi ! (*Un temps puis, agacé*) Où désires-tu aller, Ruperto ? Dans quels recoins du souvenir t'arrêteras-tu ? (*Le visage en alerte, Ruperto joint les mains derrière son dos*) Je voudrais être ailleurs. J'aimerais être avec Abel pour lui servir de Caïn ou avec le Christ pour lui servir de Judas. Il faut toujours qu'il y ait un bon salopard afin que les Écritures s'accomplissent, non ? (*Sur un ton geignard*) Mon cher mort ! J'ai de la joie mais je dois me contredire, comme d'habitude. Oui ! Au fond, la contradiction nous permet d'exprimer les idées qui nous préoccupent sans leur donner trop d'importance. C'est bête, mais passer pour un idiot est l'une des vertus de notre époque et je manifeste là, l'opinion d'un spécialiste. (*Un temps de réflexion*) J'ai tout oublié ! Parfois, j'essaie de me rappeler mon futur mais je ne sais plus dans quel but. (*Pause*) Je dois penser plutôt à l'éternité du néant car rien n'y manque. (*Au mort*) Mon cher, je m'ennuie ! Qu'allons-nous faire ? Nous étonner mutuellement ? (*Silence*) Ma foi, puisque ma vie est ainsi faite, tu devrais au moins me consoler avec un peu de distraction d'outre-tombe. Qu'en penses-tu ? (*Il rit sans conviction*) Mon cher défunt, euh... c'était une blague ce que je viens de dire... tu sais, un vivant ne vaut pas la peine et, si quelquefois, je suis désagréable avec mes mauvaises plaisanteries, il faudrait tout de même que tu comprennes parce que, euh... bien sûr, m'avoir supporté comme tu l'as fait sans une plainte, c'est vraiment chic de ta part mais, qu'est-ce que tu veux ? Je ne peux me défaire de toi : tu m'occupes, tu m'inventes quand je n'existe plus. (*Lui tendant la main*) Crois-moi ! Le besoin que j'ai de toi est vital et c'est pour cela que ta mort me désole, me rend au silence que seule ma solitude connaît. (*Tristement*). As-tu écouté dans les nuits, la persistance de mes cris ? C'est une confusion de paroles non-dites, n'est-ce pas ? Tu comprends maintenant ? Eh oui ! Nous les vivants, nous vivons sans vivre.

*Ruperto remet de l'ordre dans ses traits et regarde le cercueil avec bonhomie. Un temps.*

Ce qui importe à présent, c'est que je sois là pour te veiller, t'accompagner, te donner un peu de chaleur humaine. Tu n'iras pas de l'autre côté sans veillée, sans musique ni absoute. Ça non ! Si tu as vécu seul toute ta vie, tu vivras ton éternité de mort avec moi. Fais-toi donc à cette idée. (*Regard mi-souriant*) J'ai foi dans notre avenir et le hasard n'a plus le droit de faire quoi que ce soit sans notre avis ? C'est vrai : L'avenir nous doit le bonheur ! (*Sur un ton de confiance*) Cher disparu, profitant de cette accalmie inespérée, parlons un peu, veux-tu ? (*Silence*) Si tu veux, c'est moi qui... Oh ! Zut ! Bien sûr que j'y pense ! (*Il sourit*) Tiens ! Voici ma voix. Je te la prête. (*Pause*) Alors, qui commence ? Moi ? Eh bien ! Allons-y !

— Moi : Euh ! Je ne sais que dire. J'en suis navré.

— Toi : Ah bon ? Dans ce cas, je voudrais partir dès ce soir. Je ne veux pas qu'on puisse dire que je t'ai encombré avec ma carcasse.

— Moi : Mais j'ai des projets extraordinaires pour toi !

— Toi : De toute façon, je pars dès que j'aurai fait mes bagages.

— Moi : Où vas-tu t'installer ?

— Toi : De l'autre côté, bien entendu !

- Moi : Ne dégringole pas dans l'enfer, hein ?
- Toi : Hors de toi, point d'enfer !
- Moi : Si tu continues à te conduire comme un pioupiou je te retire ma voix !
- Toi : Prends garde ! La solitude est sourde et le silence est muet.
- Moi : Quoi ? Je n'ai jamais rien entendu de si profond. Tu es vraiment un sage de l'Antiquité. À propos, tu te rappelles quand tu t'es laissé pousser la barbe afin d'entretenir la légende de philosophe que tu t'étais faite dans le quartier ?
- Toi : Qu'y a-t-il d'étrange à ça ? En ce temps-là, le fait d'être vivant me permettait d'exiger le droit d'oser.
- Moi : Tu as dit, exiger ? Ici ? Dans ce pays ? Tu es fou !
- Toi : Voyons Ruperto ! Notre vie est moulée à notre image et ressemblance, en conséquence, chacun a la vie qu'il mérite.
- Moi : Comme c'est facile de parler quand on est mort, hein ?
- Toi : Justement ! Les morts ont toujours raison. Pourquoi ne pas profiter de ce privilège ? Galilée vivant, était un charlatan insupportable ; mort, il est devenu un moment indispensable de la sagesse humaine. Alors ?
- Moi : Alors, vive la mort !
- Toi : Pff ! La mort n'existe pas ! Ce sont les morts qui lui confèrent son identité.
- Moi : Dans ce cas, vive les défunts et toi avec !
- Toi : Sale flatteur ! Heureusement, bientôt je trouverai le repos dans ma tombe.
- Moi : Tu crois ?
- Toi : Espèce de paranoïaque, j'en ai assez de tes paradoxes !
- Moi : Mais, je suis sincère !
- Toi : menteur ! Le contresens est une fourberie.
- Moi : C'est vrai, mais dans l'absurde.
- Toi : Quand vas-tu cesser de faire de la voltige avec tes phrases illogiques et désordonnées, hein ?
- Moi : Le jour où je dirai la chose omise.
- Toi : Quelle chose omise ?
- Moi : Non mais, dis donc !
- Toi : Bah ! En t'écoutant, j'ai honte d'être bien dans ma peau.
- Moi : Oh ! Ça va ! J'en ai assez entendu. Je reprends ma voix ! À présent, tu es muet comme une tombe, sans aucune allusion personnelle, bien sûr.

*Ruperto s'en va vers le placard sur la pointe des pieds.*

Si je ne gêne personne, je voudrais faire valoir mon absence. (*Il rit*) J'ai passé l'âge de la crédulité.

*Rêveur, sifflant un air connu, Ruperto commence à s'habiller avec soin et minutie : smoking usagé, sûrement emprunté, faux col, cravate à rayures, guêtres, gants blancs.*

*Une rose à la boutonnière complète sa tenue quelque peu démodée.*

*Un temps.*

*Il se regarde avec coquetterie dans la glace, époussette ses revers, bâille sans retenue et, en grand appareil, se dirige vers la porte qu'il fait semblant d'ouvrir.*

*Chaque fois qu'arrivera un nouvel « invité », il fera le même geste.*

— Bonté divine ! (*Charmeur il tend la main*) Quel plaisir de vous voir ! Je vous demande humblement d'entrer. (*Il approche une chaise*) Asseyez-vous, je vous en prie. (*Pause*) Le mort ? Il va bien, très bien même ! (*Pause*) Bien entendu ! (*Les yeux au ciel*) Il va descendre d'un moment à l'autre. (*Il rit*) Bon ! Nous nous retrouverons, n'est-ce pas ? (*À voix basse*) Alors, tâchez de faire bonne figure.

*Jeu de scène muet. Un temps.*

— Ohhhh ! Madame la Prêfète ! (*Cérémonieux*) Votre beauté m'illumine et votre distinction me captive. (*Il lui baise la main*) Prenez place auprès de Madame la Duchesse de Bérengère. (*En aparté*) Réjouissez-vous ! Aujourd'hui, nous avons une porquinade aux flageolets, à s'en lécher les doigts. Vous verrez !

*Nouveau jeu de scène muet.*

— Monseigneur ! (*Il fait des courbettes*) Bénie soit votre honorable présence parmi nous. (*Il met un genou à terre pour baiser l'anneau*) Votre Excellence, (on dit Excellence ?), permettez-moi, avec le plus profond respect, de solliciter votre bénédiction. (*Pause*) Merci ! Votre haute bienveillance me comble l'âme. (*Il cligne de l'œil*) Si vous saviez quel vin de messe vous attend ! (*Il se frotte les mains*) On va se régaler, je vous le jure ! Oh ! Pardon ! (*Il se lève*) Si cela vous contrarie, vous pourrez toujours vous plaindre à Dieu. Il va venir d'un moment à l'autre, jeter un coup d'œil par ici.

*Même jeu.*

— Oh ! Quel événement glorieux ! (*Il fait un salut militaire en claquant les talons*) J'ai bien l'honneur de vous accueillir mon Général-généralissime. Je suis, comme vous le savez, votre obéissant serviteur. (*Pause*) Et votre charmante épouse, que devient-elle ? Hummmm ! Ça va mal, quoi ! (*Pause*) Hum, hum ! Quelle coquine ! (*Silence*) Mais certainement Monsieur le Général ! (*Un temps*) Ha, ha ! Alors, mes compliments les plus empressés ! (*Pause*) Mais oui ! Je comprends mon Général ! Oui, oui ! Bien sûr, cela aurait mieux valu. Enfin, c'est comme ça la discipline. De toute façon, la prochaine fois, toute la troupe pourra venir, ne vous en faites pas. (*Il rit*) D'accord ! Maintenant, si j'ai droit à votre indulgence, je vous quitte, mais provisoirement. (*Il claque des talons*) Je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectionnés. (*À voix basse*) Ouf ! Jamais nous n'avons eu de guerre, cependant celui-là, il est couvert de médailles jusqu'aux genoux. Peut-être bien qu'il travaille au noir comme médailleux. Avec eux, tout est possible.

*Jeu de scène muet. Un temps.*

— Oh ! Que c'est beau ! Je suis trop ravi du bonheur que vous me prodiguez avec votre présence romantique. (*Courbé jusqu'au sol*) Oui, Monsieur l'Inspecteur Général de la magnanime Sûreté Nationale, je vous prie de croire en ma plus haute dévotion. (*Humble, il recule en faisant des révérences*) Ordonnez-moi tout ce que vous voudrez et je le ferai avec une extrême sollicitude. (*Il tremble*) Tout ce qui vient de vous attire toujours mon attention la plus serviable. (*Dressé, avec un sourire indulgent il dit doucement*) Espèce de grand flic. Ce qui est étonnant, c'est que tu accordes trop d'importance à tes poulets et pas assez aux renards. Méfie-toi. Ton poulailler est troué de partout. Pouah !

*Idem. Un temps. Son sourire s'anime et il se tourne vers l'une de ses « invitées ».*

Madame la patronnesse, voulez-vous danser cette marche militaire ? (*Il amorce quelques pas de danse*) Un peu plus bas, Madame. Mes durillons sont sensibles.

*Après un temps, tout en trépignant d'impatience, Ruperto se consacre à charmer ses hôtes avec des gestes pleins d'amabilité. Un instant. Il monte sur une table, ouvre les bras, salue de la tête, regarde en l'air et éclate de rire. Silence d'attente. Soudain, avec fierté et colère, il lève le poing, menaçant.*

Chut ! La ferme ! Silence tout le monde ! Il le faut ! Je vous aiderai si c'est nécessaire ! (*Avec mépris*) Moi, je ne sais plus si je vous aime, car aujourd'hui j'aime mon amour-propre. (*Court silence puis, long regard sur les « visiteurs »*) Voyez-vous ce que je crains surtout c'est votre fraternité et à vrai dire, rien ne pourrait m'être plus indésirable à présent. (*Pause*) Vous n'êtes pas convaincus, n'est-ce pas ? Vous avez raison, je vous en félicite ! Vive l'indifférence ! (*Un temps*) Je déteste les idées toutes faites, mais à cause de vous, je vais citer Nietzsche à contrepied : « Tous les hommes sont morts. Nous voulons maintenant que les dieux vivent ». (*Il rit*) Vous n'avez jamais songé à ça, hein ? Que voulez-vous ? Vous n'êtes pas des dieux ! Pour y remédier, je vous promets l'Eden et l'Olympe dans son ensemble. D'accord ?

*Silence, puis il s'assied, l'air stupide, frappant du poing sur la table.*

Hé ! Réveillez-vous ! (*Sifflement d'appel*) Je suppose que vous êtes vaccinés contre la charité. Vous n'êtes pas assez chrétiens pour cela ? (*Il produit des Tss... tss ! de désapprobation*) Mais vous avez bien des amis, non ? Aucun ? Même pas un ? Pff ! Si c'est pas malheureux ! En tout cas, pour l'opprimé que je suis que signifie : «Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent» ? (*Pause*) Eh bien ! Vous répondez ? (*Silence*) Supposez que vous soyez à ma place, hein ? Est-ce que vous accepteriez volontiers d'avalier ceci : «Je te dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre». Alors ? Vous vous êtes mis à ma place ? (*Pause*) Non, hein ? On voit bien que votre Christ n'a pas vécu dans ce pays d'hypocrites. (*Après avoir réfléchi*) Vous savez ? Le désespoir aussi est une occasion d'espérer et je n'y manquerai pas. Votre Christ l'a su dès le début. (*Court silence*) C'est étrange ! Soudain, je me sens libre, je me sens rajeunir de trente ans et cependant, je suis triste, je ne me sens pas à mon aise. (*Il crie à tue-tête*) Mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Je me tue à te répéter tout le temps : Pourquoi ? Pourquoi ? (*Il se maîtrise*) Si je suis un être improductif, ignoré et sans aucune fréquentation, qu'est-ce qu'il me reste ? M'associer aux marchands ambulants de la bonne conscience ? Zut ! J'ai besoin d'être protégé. (*Avec un regard circulaire*) Amnistie Internationale ! Au secours ! (*Silence*) Non, non ! J'ai entendu le Général-Dictateur faire son éloge et, d'après mes informations cette Institution n'a pas de sens pour le méconnu que je suis. (*Ruperto s'aperçoit qu'il avait oublié ses invités*) Hé, vous ! (*Il descend de la table*) Hors d'ici ! (*Il lance des coups de poing et de pieds en l'air*) Dehors tous ! Que le diable vous emporte ! Allez ouste ! (*Au mort*) Toi aussi Lazare, lève-toi et marche !

*Soulagé, il se laisse tomber par terre en s'esclaffant. Un temps. Il se remet debout tout en essuyant son fond de culotte.*

Ruperto ! Tu es grotesque ! Tu me dégoûtes ! Il faut absolument t'éloigner d'ici avec interdiction d'y rentrer. (*Il éprouve une sensation d'inconfort*) Après tout, il ne s'est rien passé ! Au fond, je ne sais plus si c'est vrai ou faux. Sans doute est-ce l'obsession d'avoir trop de solitude. (*Pause*) Ah ! Si seulement je pouvais continuer cette farce. (*Il soupire*) Il suffirait d'un rien ! Oh ! Réalité, je t'en veux ! (*Il regarde partout*) Et maintenant, que va-t-il se passer ? Le moment tant espéré est-il venu ? (*Troublé*) Eh bien ! Pour la première fois de ma vie, je vais réussir quelque chose. Je connaîtrai enfin ce qu'on appelle avoir du succès.

*Ruperto va vers la table, s'assied, prend une feuille de papier et se met à écrire. Un temps.*

*Après avoir terminé, il plie la feuille, l'introduit dans une enveloppe sur laquelle il écrit : Monsieur le Commissaire.*

*Maintenant, il regarde avec tristesse tout autour de la pièce. Ensuite, allant vers une commode, il en sort un petit flacon dont il verse le contenu dans un verre, y ajoute de l'eau, remue le tout et le boit lentement.*

*Sans s'émouvoir, Ruperto prend une chaise, l'approche du cercueil et monte dessus. De là, il jette un regard circulaire. Un temps.*

*Peu à peu, Ruperto ouvre le couvercle du cercueil, s'introduit dedans et s'installe confortablement. Au bout d'un moment, il referme celui-ci de l'intérieur. Très long silence. Tout d'un coup, Ruperto lève le couvercle doucement, sort la tête avec une prudence soucieuse et s'enferme de nouveau. Un temps.*

*Il rouvre le cercueil, s'assied et, se prenant le menton, réfléchit. Silence. Des deux mains, il se palpe avec anxiété l'estomac puis le front. Épouvanté, il s'exclame.*

Oh ! Je ne sens rien ! (*Il crie, furieux*) Ordure ! C'est un beau salaud ce pharmacien ! Il m'a encore pigeonné avec son poison inoffensif ! (*Il rentre la tête dans les épaules*) Sorcier de pacotille, il me fallait un venin de scorpion, mélangé d'arsenic et non cette saloperie de breuvage qui ne peut même pas tuer un moustique ! Ohhhh ! Tout est interdit dans ce pays, même de s'empoisonner tranquillement ! Quelle vie ! Je ne peux même pas réussir ma mort !

*Indigné, hochant la tête, Ruperto se lève en hâte et quitte le cercueil d'un saut. Impatient, les tempes entre les mains, il va et vient tout*

*au long de la scène tandis qu'au loin, un chien aboie. Un temps.*

Non ! non ! Tout cela ne peut pas rester comme ça ! Je dois faire quelque chose ! Vite ! Vite ! je ne supporterai pas de vivre ici une minute de plus ! Ça jamais ! Jamais ! *(Il ne pense qu'à disparaître de ce monde)* Ça suffit comme ça ! *(Il se tire les cheveux)* Ce n'est pas pour rien que j'ai préparé tout ce bordel de veillée, si je l'ai fait, c'est simplement pour me tenir compagnie avant de crever pour de bon ! *(Désespéré)* Non ! Vraiment non ! je ne pourrai vivre au milieu de cette meute de troupiers usurpateurs... *(Foudroyé par ces derniers mots, il saute les bras ouverts)* QUOI ! Des troupiers ? *(Ses yeux brillent)* Oh ! Mon Dieu ! Mais oui ! Ça y est ! *(Il se frappe le front de la main)* Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! *(Il se ressaisit)* Après tout, j'ai de la chance ! Quelle occasion inespérée !

*Un train siffle avec persistance pendant que, d'un pas décidé, Ruperto va vers la porte, l'ouvre et sort sans aucune hésitation. Une fois dans la rue, il hurle à plein poumons.*

- À bas le National-Militarisme !!
- Tout le monde dans la rue !!
- Vive l'insurrection !!
- Mort à la tyrannie !!

*Au loin, on entend un crépitement de fusillade intense, mais Ruperto a encore le temps de hurler.*

- MORT AU DICTATEUR !!!

*Maintenant, tout près de la porte, on entend une décharge de plusieurs fusils. Long silence puis, lentement le*

## RIDEAU

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Samuel-BREJAR->

# Françoise Huppertz

## Impact poétique

Les lettres forment les mots  
Les mots forment les phrases  
Les phrases imprègnent notre être  
d'images incroyables de notre enfance,  
de nos expériences, de notre vécu...  
Et se forment alors tous les nuages  
qui nous font réagir,  
nous préoccuper,  
nous donner des ailes !!!

La poésie n'est pas un remède,  
une recette de grand-mère pour se sentir bien.  
La poésie c'est l'essence de notre être,  
c'est découvrir le pourquoi de notre perte de mémoire.  
Renaître une autre fois dans le même corps,  
même si ce corps est perturbé, trahi, violé...  
La poésie c'est reconnaître que nous sommes plus qu'un « corps matériel »  
que nos ailes blessées méritent de voler encore plus haut.  
Et ce travail il incombe à chacun de nous.  
Sûr on peut s'aider mais le vrai travail il se fait en silence.  
Dans le silence de notre cœur individuel  
afin que la lumière trace le chemin tant recherché...

*Mexique, 26-07-09*

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Francoise-HUPPERTZ->







# Arnaud Delcorte

## 1. HOMME

Las  
De jauger la distance des regards  
De vivifier la sève des revirements  
Pour existence  
Je plaide  
L'infidèle absence aux contentieux du monde  
Je deviens infidèle  
Incident  
Devant moi se dresse  
La perfection rare de l'oiseau  
De l'aile  
La résilience de la page  
Des mots  
Et ces paroles qu'on croyait frêles  
Révèlent  
Au-delà de l'insoumission  
Au-delà de  
L'action  
La sérénité évidente d'un autre moi  
Ce moi imaginé  
Moi androgyne  
Césure d'étoile sur les continents vagabonds  
Je ne veux plus connaître des aubes bruissantes que cette infime tranche  
de ciel  
Entre rose et pourpre  
Vibrances  
Qui de lendemain  
Me font renaître  
Homme

## 2. LA DUPLICATION DE L'ÉNIGME

L'abrasion du tumulte  
Le merveilleux  
Qui était à volonté homme ou saumon  
Célébrant la renaissance alchimique

Cette botanique où on l'imagine

## Génie

Pourvu qu'il tende  
Un astre à l'escale des voyageurs  
Dont les couchers de connivence ancestrale  
Poignent les vagues du jour

### 3. FÊLURE

Et puis il y a toi  
Énigme  
À côté de moi  
Je ne peux résister à l'appel de tes sens car tu es là  
Tellement las et fruit des espoirs comme on peut être fruit de l'érosion

des lourdeurs du sang  
Je te crois  
Je te crois  
OK  
Tu es lumière  
Et je veux te voir tel  
OK  
Voguons sur les ailes sur les émoluments de l'aube  
OK  
Je te suis car je suis curieux du réel de la finalité au seuil je suis  
rosée humidité  
Comme sous ta paupière  
L'enveloppe fluide  
Je voudrais être  
Eau

Toi  
Assis  
À côté de moi  
Enfant du soir  
Enfant des lombes de la nuit  
Comment te décrire  
Charme  
Laissons sourdre la lueur des anfractuosités  
Laissons poindre  
Non  
Putain  
Je ne saurais vivre sans cette lente

Ondulation  
Ces miasmes  
Ces effusions  
Ces oriflammes

Tu as bu  
Tu es beau  
Et pourtant tu me sembles roc  
Infranchissable  
Roc  
Infranchissable

Et tu fuis  
Mon avenir  
Tu fuis

#### 4. DRISS

Sous la courroie serrée des possibles  
Je rêve  
Des empâtements d'haleine des écoles de saumons vouées  
À l'extinction  
Des liquides qui nous dévalent l'œsophage pour noyer le souvenir des  
alcools oubliés  
Qui défroissent  
Les ailerons irisés des sirènes de la nuit  
Bues sans rémission  
Sans rage  
Sans raison

Un bouquet de jambes brunes me sourit  
Un bouquet de jambes  
Un puits de douceur  
Une épitaphe de rayons

Toi  
Driss  
Ta bouche et tes yeux  
Driss  
Ces évitements d'adolescence indigérés  
L'accident de tes lèvres  
Ces molécules qui nous traversent  
Incessamment  
Tes petits cafés serrés  
Driss de Meknès

Tes accents d'humilité  
Qui laissent  
Séquelles  
Ciel  
Qui crissent  
Ciel  
Sous les vents  
Comme grains de sable  
À jamais fichés  
Entre mes dents

Grains de sable dans  
Ta lumière

## 5. ÉCRIRE

Il y a écrire et écrire  
Aujourd'hui j'écris du bout des tempes  
Comme un plaidoyer morose pour l'avenir ou la fonte des glaciers  
Ce futur de nos pairs qui nous anime à peine  
J'intervertis les sens dans ma petite retraite d'argent et refuse

J'écris ces champs bourrés d'insectes qui nous frôlent les cuisses qui  
nous caressent  
J'écris les ébats langoureux que connaissent nos filles et nos mères  
J'écris la résilience de l'homme avec une certaine sensualité  
Connaissance et conscience  
J'ouvre  
Une nouvelle partie de jeu au monde impromptu

Un semblant de révélation à la saveur trop rare et écœurante de papaye

mûre

Comme toi  
J'écris pour défier le temps  
Mais qu'est-il vraiment que je puisse défier  
Ni mon ombre  
Ni l'ombre de mon chien  
On connaît la chanson

J'écris pour en finir avec la vie qui m'épuise  
Avec ses litanies de civilités hebdomadaires  
Qui me font rire ou sourire ou franchement chier  
J'écris pour me libérer ou pour mieux me lier



Car j'aime ça  
Autant que l'alcool  
Autant même que les hommes

La peau a ça de bien qu'elle ne parle pas  
Même sous la pression  
Même sous la torture

La peau ne dit mot et ne saurait sérieusement s'écrire  
Elle goûte et elle sent  
Elle perle de plaisir  
Elle brille ou s'éteint comme un astre noir baigné de lune

J'aime écrire et ça défie  
Ça dépasse  
Les commentaires  
Comment commenter l'obsessionnel en nous les mots seraient caducs  
J'aime écrire comme j'aime adouber certains corps offerts  
Qui nous décuplent les tissus  
J'aime les honorer  
Puis les maltraiter  
Avec politesse et sophistication  
Et parfois pas  
(La sophistication est un luxe qui se paie comptant au royaume des sens)

J'aime écrire lorsque le désir point en moi et que je le sens là prêt  
à  
éclore entre mes doigts  
Ou lorsqu'il se perd  
En colliers de solitude

J'aime ce goût du verbe tendu  
À l'hypoténuse

Et de toi  
Cette chair diaphane  
Que je m'évertue à dévêtir

## 6. TON NOM

Dans la chevelure du soleil je veux me laisser entraîner  
À la remorque des caravanes sur les miroirs saumâtres  
Être poussière dans leur sillage  
Fossile au cœur de roc je veux  
Écarteler les fontanelles de schiste pour m'y enfouir  
À jamais disparaître sous les glaces  
Et avec ma chair y sceller ton nom

## 7. LE RÊVE

Et  
Ce gouffre où s'éveillent les sirènes l'atteindrons-nous  
Glisserons-nous  
Jamais sur les pentes amaryllis clôtures liserées de pourpre  
Nous les descendants du peuple de l'eau  
Des nations de l'or noir  
Embrasserons-nous encore l'écorce  
De vos racines  
Les marbrures  
De vos pelages

Stries verticales  
Moire à la surface  
De l'œil

Dans nos bouches  
Scansion sans savoir  
Chairs tuméfiées  
Nerfs  
Carbonisés  
Nous avarions les cardinaux  
Message tari dans la gorge des femmes  
Failles désormais stériles paupières suturées  
Ventres gangrénés  
Poussière

Pierre

Pour réfléchir l'azur  
Ni yeux ni larmes

Rien

Non  
Aucune langue ne franchira plus l'erg  
Qui désaccouple nos lèvres atones

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Arnaud-DELCORTE->

Arnaud Delcorte publie chez *Le chasseur abstrait éditeur* un recueil de poésie

*Le goût de l'azur cru*





# Gabriel Impaglione

Argentina

*Al niño de Tegucigalpa*

Hecho de tres tallitos  
de jazmín y tres costillas,  
nudito de sol en mitad de calle,  
puñadito de ojos  
hondos de Honduras que padece  
que lucha y se renace  
ese niño  
resplandece.

Alrededor armados  
de niebla los verdugos  
y su negra  
tiniebla alrededor y adentro,  
no saben si matar  
o disolverse en luz  
hasta morir sin gloria.

*al niño que vi en una fotografía, sacando pecho, desnudo, frente a varios militares.  
de: Parte de guerra.*

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Gabriel-IMPAGLIONE->

# Jean-Michel Guyot

## À une actualité brûlante

*Les manies d'un docteur Fretet guettent les « spécialistes » de toutes professions ; réciproquement, l'activité spécialisée ne lie pas toujours et rien n'empêche « un homme entier » d'avoir à ses heures une occupation bornée. Georges Bataille, Marcel Proust et la mère profanée, Critique, 1946*

L'activité littéraire – le champ immense de la pratique littéraire avec ses auteurs, ses histoires, ses prix et ses crises, ses débats et ses enjeux – vue par le petit bout de la lorgnette psychiatrique...

Prendre quelques « cas », on n'ose dire quelques « spécimens » littéraires, en l'occurrence Rimbaud, Mallarmé et Proust ; les traiter comme des cas cliniques et plaquer sur eux un savoir psychiatrique fragile mais cohérent ( obtenu par l'observation d'un très grand nombre de cas cliniques, observation qui donne à un moment donné – 1946 – une nomenclature susceptible d'être révisée, affinée, c'est-à-dire contredite dans l'intérêt de la « science psychiatrique », mais qui est pour l'heure – 1946 – utilisée à des fins étonnantes : montrer, peut-être en tout auteur de renom, la névrose à l'œuvre, voire, particulièrement dans le cas de Proust, la perversion sadique.

Méfiance de principe de beaucoup de psychiatres dubitatifs quant à la validité de la méthode employée à ces fins louches : impossible d'observer des morts dont il ne reste que l'œuvre et les biographies telles qu'elles ont pu être reconstituées par des spécialistes de la chose littéraire plus ou moins bien disposés à l'égard de tel ou tel auteur.

Un auteur parmi d'autres – qui s'inscrit donc dans un champ littéraire concurrentiel : il faut publier, faire entendre sa voix singulière, parfois au détriment des autres que l'on attaque indirectement par la mise en pratique d'une esthétique discordante par rapport aux discours dominants représentés par tels ou tels auteurs en vue et directement aussi, quelquefois, par la publication collective de manifestes comme le firent les surréalistes – un

auteur parmi d'autres donc, singulier, mais à la singularité piégée, dès qu'il publie, dans le champ littéraire, fait l'objet d'une étude clinique improbable qui se présente comme valable pour l'ensemble du champ littéraire : les auteurs sont de dangereux névrosés...

Faut-il les faire soigner pour les empêcher de nuire, c'est-à-dire très précisément de publier des œuvres scandaleuses ? N'y a-t-il pas là, à tout le moins, une tendance qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de fasciste ? Cet adjectif est malheureux, comme « la chose même » qu'il désigne d'ailleurs : une grande misère conceptuelle qui peine à faire la théorie du fascisme et qui semble le suivre comme son ombre, à ceci près que le fascisme ne jette aucune lumière sur les phénomènes humains complexes ; il tend plutôt à les occulter et même à les nier en les passant sous silence à sa manière, c'est-à-dire en les annihilant... Il est plus aisé, plus sûr aussi, de parler d'anti-intellectualisme, attitude d'esprit commune aux fascistes et aux nazis de tous poils, mais attitude d'esprit aussi qui est d'ordinaire partagée par tous ceux et toutes celles qui se piquent, par profession ou par passion – la passion politique – de s'inquiéter du bien-être de l'humanité et pour se faire s'appuient sur des normes et des morales établies.

Avec Fretet et quelques autres, on voit à l'œuvre une pratique professionnelle parfaitement légitime pervertie par la pensée normative qui transparaît dans le corps du discours à chaque ligne et qui constitue pour ainsi dire la fin avouée de la démarche : fixer des normes de vie valables pour tous et toutes, y compris ces malades que sont les gens de lettre. Fretet ignorait Virginia Woolf à qui il aurait sans doute aussi réservé un sort peu enviable... Que nous propose-t-il si ce n'est une galerie de monstres chez qui la bonne et saine littérature – celle qui dit le vrai, l'intangiblement vrai dans l'homme – s'est perdue au profit exclusif et scandaleux d'une vérité personnelle à caractère névrotique ? La névrose étant le lieu de l'erreur, il ne semble pas possible de fonder des vérités humaines sur des pensées inspirées par elle. C'est là tout l'argument de Fretet et de ses acolytes.

On peut assurément étudier un auteur du point de vue de sa fantasmagorie et décider ce qui lui est propre et ce qui, en lui, relève de l'universel, de « l'humain, trop humain », comme le disait Nietzsche, avec, à tous égards, plus de mansuétude. Ce point de vue, très limité, borné par la science psychiatrique ou le « savoir » psychanalytique, n'aboutit qu'à une prise de position pauvre quant au



fait littéraire : l'auteur serait prisonnier d'un discours névrotique qui lui échappe et qui serait la matrice exclusive de sa production littéraire. Ce que Fretet n'a cure d'expliquer – il en serait bien incapable – c'est pourquoi telle personne ne fait rien de sa névrose, se contente de la vivre au jour le jour en souffrant servilement alors que d'autres personnes s'ingénient à la détourner de la voie commune, cette voie commune étant ce que Freud décrivait sous le terme de « compulsions de répétition », détournement qui aboutit, bon an mal an, à ce que le sens commun appelle une œuvre, celle-ci pouvant être achevée (C'est le cas chez Proust) brusquement interrompue (Rimbaud) ou alors lentement interrompue par la « folie » comme ce fut le cas pour Hölderlin ou Nietzsche. (On peut aussi envisager « le cas » de Kafka qui laissa nombre d'œuvres inachevées, bouts de récits presque aussitôt abandonnés sous la pression, peut-être, d'un trop à dire irrépressible que Maurice Blanchot a si bien mis en lumière...)

À l'origine de toute pratique artistique, Fretet laisse entendre qu'il y a une souffrance psychologique. Son point de départ, très général, presque vide, n'est cependant pas dénué de fondement : on ne connaît pas de créateur heureux, mais que faut-il entendre par bonheur ? La question du bonheur, c'est la question de l'adéquation des moyens aux fins ; un sujet sera toujours invité par la société dans laquelle il vit à mettre en adéquation ses fins et les moyens dont il dispose. Si les fins sont démesurées par rapport aux moyens mis en œuvre, c'est-à-dire aux moyens dont dispose le sujet, alors celui-ci court à l'échec, et s'il s'entête, s'enferme dans sa démarche inadéquate à ses moyens, il y a névrose de destin, névrose obsessionnelle...

Qui ne voit que les moyens préexistent aux fins – pour les maintenir ou les contenir dans les limites du « raisonnable » – dans cette manière de voir, alors que, concrètement, c'est très exactement l'inverse qui se passe : les fins que se propose un sujet se donnent les moyens – adéquats ou inadéquats – de les atteindre. C'est un premier point. D'une certaine manière, les moyens qu'on se donne découlent des fins que l'on se propose ; moyens et fins sont solidaires en ce qu'ils « germent » dans la même matrice fantasmatique, matrice qui, elle-même, « baigne » dans une ambiance de civilisation, un « ici et maintenant » plus ou moins coercitif. (Les possibles qui s'offrent à tout être humain sont toujours en nombre limité, même s'il semble acquis que de nos jours les possibilités d'action en général et d'activité littéraire en particulier, sont

plus nombreuses qu'il y a quelques siècles quand, dans l'Occident chrétien, l'Église catholique tendait à tout contrôler par le biais d'une censure implacable, d'ailleurs relayée, secondée plutôt, par la censure royale en France, par exemple. Notre société libérale, avec sa liberté de la presse, sa liberté d'opinion si chèrement acquise et si fragile aussi, n'octroie pas une liberté illimitée d'expression pour au moins deux raisons : le primat de la rentabilité condamne nombre d'œuvres potentielles à l'inexistence ou à la discrétion, d'autre part, cette société, comme toute société, archaïque ou très « avancée » techniquement, tend à se préserver de ce qu'il est convenu d'appeler la subversion : il n'est que de songer à l'attitude de Malraux dans les années soixante dont les services censuraient les œuvres de Georges Bataille...)

La « sagesse » exige donc de se donner des fins aisément atteignables. On voit pointer là un conformisme redoutable qui a pour corollaire l'anti-intellectualisme déjà pointé du doigt : mieux vaut se donner des fins « raisonnables » à la mesure de nos pauvres moyens. C'est exactement le point de vue psychiatrique de Fretet. Les auteurs qu'il dissèque par biographe interposé se sont proposé des fins démesurées et les moyens de les atteindre sont hors de proportion avec les fins proposés ; ils sont misérables : des mots, des phrases qui prennent forme de poèmes et de romans, d'articles et de lettres. La névrose ou la perversion, pour « sublimées » qu'elles soient, n'en paraissent pas moins et constituent pour la société un danger inacceptable ; c'est une saleté, une malpropreté ridicule et malsaine. Pour Fretet et ses acolytes, l'artiste est un malade qui s'ignore en grande partie ; sa place est à l'asile, il faut l'enfermer... On se souvient du sort que le régime de Vichy réserva à Antonin Artaud ! Plus loin de nous, mais peut-être plus significatif encore, il y a « le cas Sade » : Sade passa les trois quarts de sa vie enfermé et mourut à Charenton. Que cet enfermement fût plus ou moins consenti par Sade lui-même n'ôte rien au fait, odieux à tous égards, qu'on enferma un homme de lettres qui, par ses écrits scandaleux à tout le moins, dérangeait, c'est le moins que l'on puisse dire, le bel ordonnancement de nos Lettres françaises.

Un auteur se propose toujours les moyens adéquats à ses fins : c'est en ce sens que son œuvre peut être dite réussie. Qui nierait la perfection formelle de « La recherche » chez Proust ? La perfection de certains poèmes de Mallarmé ou de Rimbaud ? Fretet confond la vie d'un auteur et son œuvre, ne pouvant admettre qu'une vie « ratée » puisse

donner des œuvres d'importance. Que Rimbaud se soit détourné de l'activité littéraire en préférant des activités plus lucratives ne prouve rien quant à la validité de son œuvre interrompue. Rimbaud s'est donné, à un moment donné de sa vie, des fins autres que littéraires et il était parfaitement en droit de le faire. Que la littérature l'ait déçu ne regarde que lui, au moins n'aura-t-il pas fait de cette déception une œuvre lucrative dans laquelle il aurait en quelque sorte raconté son adieu à la littérature en faisant encore de la littérature. «Une saison en enfer» est peut-être le testament littéraire de Rimbaud, dans lequel il a mis toute sa force poétique : au moment où il l'écrivit, il faisait encore œuvre, son adieu aux lettres n'en était pas encore un et ne lui rapporta pas un sou vaillant.

Rimbaud et «tous les autres» visés par Fretet, en quelque sorte, auraient mieux fait de se faire soigner : c'étaient des malades qui ont été tentés par la littérature, cette mauvaise médecine qui ne propose à celui qui s'y adonne que de ressasser ses obsessions, ce qui a pour effet de les aggraver, et pis encore, d'en faire des lieux communs dont sont appelés à se délecter quelques malheureux lecteurs qui peuvent être tentés à leur tour de tomber dans le piège de la pratique littéraire.

L'espèce de meurtre intellectuel que Bataille pratique sur Fretet en 1946 a encore de nos jours quelque chose de réjouissant ; je ne peux encore maintenant que m'en réjouir sans mesure et en rire. Le pauvre Fretet ressort mort de cet éreintage savant mené avec toute la lucidité et la hargne requises en pareille matière, encore faut-il ajouter que les écrits de Fretet, au moment où il les publia, étaient déjà lettres mortes. La sottise savante de ce psychiatre, ceci dit, si elle resta sans effet, participait d'une manière de voir largement répandue dans la société française de l'immédiate après-guerre, et faut-il le dire, encore répandue de nos jours dans toutes les strates de cette «même» société.

Bataille profite de l'élan de liberté de l'immédiate après-guerre pour sortir ses griffes et détruire intellectuellement Fretet. Il y avait urgence et l'urgence, malheureusement demeure.

Peut-être aurait-il –comme Deleuze le fit– participé de tout cœur à la mise en place du parlement international des écrivains destiné, comme on le sait, à la protection physique d'auteurs de toutes nationalités menacés dans

leurs existences, morale et physique, par des régimes dictatoriaux et corrompus, cela va sans dire, à moins qu'il n'eût été tenté de rester à l'écart d'une telle initiative... Vue la somme impressionnante d'initiatives dont il fut l'initiateur –la revue *Critique* étant de loin sa plus grande réussite– on peut parier en tous cas qu'il ne serait pas resté insensible à cette idée de Parlement qui a pour souci premier, en partenariat avec des villes du monde entier, d'ouvrir des maisons d'accueil pour ces écrivains en fuite.

L'écrivain est peut-être d'abord une menace pour lui-même, mais c'est, tant que dure la capacité d'œuvrer au moins, une menace différée, suspendue, en quelque sorte, à son activité créatrice. Les «autorités» ne l'entendent pas de cette oreille ! L'écrivain, par sa liberté de parole, est une menace pour les pouvoirs en place, qu'ils se disent démocratiques ou qu'ils soient, dans les faits et les constitutions, des oligarchies ou des théocraties.

En cela, en cela seulement, il est un danger pour lui-même ; il s'expose au pire dans certaines parties du monde par le simple fait qu'il publie des œuvres, des articles de presse, participe à des colloques ou des manifestations publiques et signe des pétitions... La psychiatrie normative dont Fretet en son temps donnait le triste exemple demeure, en arrière-garde, à l'ombre de ces pouvoirs oligarchiques ou théocratiques qui sévissent de par le monde. Il est vrai que l'assassinat politique ou la prison, par leur radicalité, font mieux l'affaire ; la psychiatrie propose un enfermement plus subtil, susceptible de toucher tout le monde, même le plus doux des rêveurs pour peu que celui-ci, par ses rêveries, menace l'ordre public. Investir l'espace mental de tout un chacun, supprimer les divagations de l'individu, contrôler sa «pensée», c'est au fond le rêve de tout dictateur et de ses sbires. Rêve, cauchemar plutôt, qui fait couler beaucoup de sang !

Même notre société française assagie où les conflits politiques semblent amortis par le jeu démocratique n'est pas exempte d'une telle tentation eugéniste qu'il faut dire endémique, c'est-à-dire consubstantielle à une partie des forces vives de notre société. Cette remarque me semble valoir, en fait, pour tous les pays européens et pour les États-Unis d'Amérique, bien entendu ! La pensée normative d'essence religieuse a de beaux jours devant elle, il n'est pas permis d'en douter.

Moralisme d'un côté, avec bien entendu toujours des relents religieux, ou bien franchises professions de foi où l'autre, le non croyant, est voué à la mort, au sacrifice expiatoire : ce sont les deux faces d'une même monnaie de singe où l'échange symbolique ne se fait pas.

Nous en sommes là, à l'heure actuelle : ce qu'il est convenu d'appeler la liberté d'expression au sens le plus large qui soit, le moins restrictif, est menacée de partout, c'est-à-dire de l'intérieur par les forces réactionnaires habillées de nouveaux oripeaux et de l'extérieur où des fanatiques qui osent se réclamer de l'Islam prônent la mort pour tous les infidèles... Les forces réactionnaires, il est vrai, tel le serpent, font régulièrement peau neuve : hier strictement royalistes en France (De Maistre, Bonald et consorts...), elles deviennent, à travers mille variantes nationales et internationales, les tenants, essentiellement, d'une morale de la force et du sang pour laquelle il importe avant tout de préserver la pureté raciale, le mode de vie indigène, en refusant avec la dernière énergie tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une mutation par métissage culturel et « racial »...

La réaction se dote des outils de la modernité pour mieux faire valoir ses vues comme le font les fanatiques d'un certain Islam qui se servent de l'Internet pour communiquer leurs messages de haine et des techniques les plus sophistiquées pour commettre leurs attentats.

De ce rapide survol, il ressort que les écrivains en particulier et les intellectuels en général sont menacés « de l'intérieur » et « de l'extérieur », encore faut-il se rendre compte que la distinction de l'intérieur et de l'extérieur est en passe de devenir obsolète, les appels au meurtre pouvant être diffusés extra muros partout dans le monde grâce aux techniques de communications modernes et entendues intra muros par des groupes ou des individus animés par le fanatisme, c'est-à-dire par la peur devant la liberté en eux et hors d'eux.

Quel est le plus grand ennemi de la littérature en particulier et de l'art en général ? La servilité.

En 1944, dans *Combat*, Bataille écrivait : « Chaque homme doit être utile à ses semblables, mais il en est l'ennemi s'il n'est rien en lui au-dessus de l'utilité. La chute dans l'utilité, par honte de soi-même, quand la divine liberté, l'inutile, apporte la mauvaise conscience, est le début d'une désertion. Le champ est laissé libre aux

arlequins de propagande... » et plus loin : « Parfois un écrivain déroge, laissant, las de solitude, sa voix se mêler à la foule. Qu'il crie avec les siens s'il veut – tant qu'il peut – s'il le fait par fatigue, par dégoût de lui-même, il n'est en lui que du poison, mais il communique aux autres ce poison : peur de la liberté, besoin de servitude ! Sa vraie tâche est à l'opposé : s'il révèle à la solitude de tous une part intangible que personne jamais n'asservira. Un seul but politique répond à son essence : l'écrivain ne peut qu'engager dans la lutte pour la liberté, annonçant cette part libre de nous-mêmes que ne peuvent définir des formules, mais seulement l'émotion et la poésie des œuvres déchirantes. Davantage encore que lutter pour elle, il lui faut user de liberté, incarner tout au moins la liberté dans ce qu'il dit. »

Arrivé à la fin de ce petit texte, comme au seuil du silence, que me reste-t-il à ajouter à ses phrases avec lesquelles je suis en parfait accord ? Ceci, peut-être, en attendant la preuve par les œuvres que j'écris dans la solitude :

Ces phrases, mais tant d'autres aussi, à tel point qu'il faut inciter tous les hommes et les femmes qui se veulent libres à lire Georges Bataille et ses amis sans relâche, sont d'une actualité brûlante. Nous en sommes toujours au même point : la liberté est menacée de l'intérieur et de l'extérieur plus que jamais où que se trouve l'homme, quels que soient sa situation, ses croyances, ses buts politiques pour peu que celui-ci (ou celle-ci !) prenne peur devant sa liberté... Honte de soi, servilité, appel trouble à la communauté qui ne doit jamais faire œuvre, car, quand elle n'est pas désœuvrée, elle fait œuvre de mort, peur de la liberté, toutes ces tares qui encombrant toutes les époques et tous les lieux, il nous faut, en faisant œuvre, les chasser loin de nous et en préserver tous ceux et toutes celles que nous aimons, tout en agissant vigoureusement contre les anti-intellectuels de tout poil qui rêvent de nous anéantir ou de nous asservir en nous interdisant l'accès aux œuvres de tous les temps et de tous les lieux. Vaste programme !

Le Parlement des écrivains s'inscrit dans cette démarche ; il faut le soutenir et encourager toutes les initiatives qui œuvrent en faveur de la liberté des hommes et des femmes dans le monde, pour que les Fretet et consorts, les religieux de toute confession, « les docteurs du but de l'existence » (Nietzsche), les politiciens à courte vue, les industriels et les canailles serviles à la solde des pouvoirs qui asservissent les hommes ne soient jamais tranquilles ;

les hommes de petits formats – les Sha-ho-yen de la tradition chinoise – doivent céder le pas aux She-un-ta, les hommes de grand format. Il faut inquiéter la petitesse par la grandeur, et celle-ci est présente en tout homme, pour peu qu'il n'ait pas peur de sa liberté, et fasse au moins entendre sa voix, à défaut de faire œuvre.

## Anecdotes et récits

### Première approche

L'anecdote se présente à moi comme *un horizon indéfini* ; c'est le point de départ d'un récit circonstancié qui se veut amusant, mais aussi à même d'éclairer une réalité plus difficile à saisir. L'anecdote est en tout état de cause un propos illustratif, à moins qu'elle ne soit d'abord pour celui qui la raconte un moyen de se rendre intéressant «aux yeux» de ceux qui l'écoutent.

Je suis extérieur à toute anecdote, je veux en ignorer la valeur heuristique. Elle ne m'intéresse qu'en tant que récit.

Elle est d'abord une occasion pour quelqu'un de «se faire mousser», de se mettre en valeur. L'anecdote donne à voir et à comprendre par les mots, supports d'une histoire à valeur exemplaire. Pas d'anecdote valable sans un minimum de maîtrise narrative... *L'exemplum* qui doit s'en dégager éclaire un problème, mais jette aussi une douce clarté sur la personne qui raconte, celle-ci donnant l'impression à ces auditeurs d'avoir à la fois beaucoup vécu et beaucoup réfléchi sur la vie en général à travers les particularités de sa vie personnelle. Cette personne peut avoir eu une vie pas si exemplaire que cela, mais elle est au moins intéressante en ce qu'elle est porteuse d'une «infinité» d'anecdotes qui servent occasionnellement à illustrer un propos plus général, quasi abstrait, sur «les choses de la vie». L'anecdote illustre un propos plus difficile en le dramatisant par la référence à un passé riche de sens qui doit aider à mieux cerner une difficulté présente...

Dans le meilleur des cas, l'anecdote prête à rire ou à sourire ; elle est une détente bienvenue qui apporte un peu de légèreté à une conversation qui menace de devenir pesante. Elle est toujours narrée sur le ton léger de la conversation déliée. Peu importe alors qu'elle mette en valeur celui qui la relate ; on sait gré à celui ou celle qui raconte de façon plaisante de la détente qu'il nous procure.

*Comme horizon indéfini*, l'anecdote a une valeur biographique indéniable : elle ouvre une fenêtre sur une vie qui se raconte avec générosité. Quand le parleur a de la faconde, on entend à l'œuvre le plaisir de raconter qui anime tout narrateur. Dans ce type de récit, car l'anecdote est bien un récit, *le narrateur et l'auteur se confondent parfaitement*. Pas de cuistrerie, aucune pédanterie dans ce plaisir innocent de raconter pour le plaisir de dire la vie telle qu'elle s'offre à nous. Pas encore de «prodesse et delectare», pas d'utilitarisme, le plaisir pur de raconter, qui peut faire de tout un chacun un conteur, une espèce d'écrivain avant la lettre.

Les détours innombrables du *désir sans objet précis* qui se cachent dans un texte littéraire qui met en forme, en quelque sorte, *un désir inavoué, inavouable*, s'étalent sans mesure dans l'art de tout conteur d'anecdotes plaisantes. On retrouve le ton plaisant de l'anecdote savoureuse et allègre chez l'inventeur de la nouvelle italienne qu'est Boccace. Chez lui, on sent constamment qu'il écrit avec sa bouche avec un art consommé de la mise en forme écrite d'un matériau vivant et préexistant à sa mise en forme littéraire. Avec lui, on est au plus près du plaisir de raconter des choses plaisantes qui montrent l'homme et la femme dans tout ce qu'ils font. (Ils sont ce qu'ils font et ce que les événements déclenchés et/ou subis par eux font deux.)

Dans la nouvelle ou dans l'anecdote, les hommes sont ce qu'ils font, et tout l'art du narrateur-auteur consiste à rendre son exposition des faits attrayante, aisée à lire. Boccace peut être lu à haute voix devant un parterre d'amis attentifs et souriants. Ces anecdotes n'ont «pas pris une ride», elles sont toujours aussi fraîches et joyeuses. Au fond, l'anecdote, même si elle se propose de mettre en évidence les travers des hommes, repérables à travers leurs actions et les conséquences qui en découlent, l'anecdote n'est jamais tragique ou simplement triste. Un doux fatalisme s'insinue dans son propos écrit ou parlé. Avec elle, on est au plus près d'une parole vive tentée par *la littérature, entendue ici comme le plaisir de fabuler*



qui anime le narrateur. La fabulation ou le témoignage, la fiction ou le compte-rendu d'un événement vécu ne se constituent pas encore en antinomies. On pardonne à toute personne racontant une anecdote savoureuse ou croustillante de probables écarts par rapport aux faits relatés ; on n'en veut rien savoir, tant le plaisir d'écouter une histoire amusante est fort. À la limite, peu importe que les faits aient vraiment eu lieu ou qu'ils ne soient qu'un tissu de mensonge, l'important, c'est *l'histoire, l'horizon indéfini qu'elle dégage devant nous.*

L'anecdote libère d'un poids, le poids du sérieux de l'existence, qui se trouve transporté sur des terres imaginaires où *le vécu et son élaboration fictionnelle* fusionnent pour donner un récit plaisant à écouter, parfois riche de sens, plein de bon sens et de gaîté. *Le désir inavoué, inavouable*, qui innerve toute anecdote, incline celle-ci vers la littérature ; l'anecdote est en quelque sorte une proto littérature...

Parler d'un événement, même vécu, implique une distance prise par rapport à l'événement : le narrateur ne fait pas un avec son récit même s'il en est l'auteur. Le conteur d'anecdote se voile, laisse parler l'événement tout en faisant passer constamment son désir inavoué, inavouable dans ce qu'il raconte. L'idéal, pour entendre une anecdote, est de *l'écouter de manière distraite. L'attention flottante* du psychanalyste est l'attitude requise pour en savourer tous les tours et détours qui sont autant de moments *d'un désir qui se voile au moment même où il s'expose* en mettant en rapport des faits et des personnes. La mise en rapport est cruciale dans l'anecdote comme dans tout récit : raconter de façon convaincante, c'est mettre en rapport des faits et des acteurs. C'est cette mise en rapport qui révèle le désir qui sous-tend toute narration anecdotique. Toute mise en rapport implique un vide préalable que la parole se fait fort de combler. *On met du signifiant sur de l'apparemment insignifiant.*

La signification d'une anecdote, sa saveur propre, provient de cette mise en rapport, et *c'est dans la mise en rapport que se joue pour le narrateur l'affirmation de son désir.* Le plaisir de raconter est à son comble quand tous les auditeurs sont partie prenante de l'anecdote : chacun a l'impression que l'on parle de lui de manière détournée ; cela a lieu grâce au conteur d'anecdote qui en quelque sorte « sacrifie » sa personne sur l'autel du sens. Il fait don de sa personne à l'histoire qu'il raconte, affirmant par là *la présence discrète mais ininterrompue*

*d'un désir inavoué, inavouable qui organise toute la narration, c'est-à-dire tous les tenants et aboutissants de la mise en rapport des faits et des personnes impliquées voire incriminées dans une anecdote...*

Il y a là à l'œuvre une manière honorable et inoffensive d'étaler des « horreurs », des turpitudes, des « pêchés », des vices *qui ne doivent pas rester sans nom* sous peine de revenir en force hanter celui qui les narre et ceux qui écoutent l'anecdote mettant en scène tous les vices et les travers dont est capable l'être humain. Avec l'anecdote, nous voyons aussi à l'œuvre *une communauté du sens* qui entrave, au moins pour un temps, *l'affirmation sans fard d'un désir dangereux pour la communauté.* Se retrouver tous ensemble, c'est-à-dire séparés par un vide et réunis grâce à ce vide, pour partager un désir inavoué, inavouable est la meilleure chose qui puisse arriver à *la communauté d'absence qui refuse la communion par la fusion.*

On ne transfère sur un aucun bouc émissaire ni aucune victime expiatoire l'inavouable ; celui-ci s'affirme plutôt dans *la mise à distance commune à travers l'anecdote ou le récit de l'inavouable dont tout récit réussi constitue pour ainsi dire l'aveu qui le désavoue.* Que l'on songe à « Madame Edwarda » ou à « La maladie de la mort » ! L'on tient là des récits si proches d'une parole vive qu'on les dirait pour ainsi dire « écrits d'hier », tant leur fraîcheur et l'alacrité qui s'en dégage est grande, en dépit de l'extrême gravité de ton et de sens qu'ils charrient. C'est là une illusion heureuse : ces récits sont écrits avec un art consommé, parfaitement maîtrisé, qui en font des récits d'une extrême beauté en ce sens que les horreurs évoquées s'y trouvent en quelque sorte sublimées par l'intervention du signifiant qui a pour vertu de détourner l'auteur et ses lecteurs de toute tentation ou de toute tentative de « passage à l'acte ».

Un récit insignifiant est un récit qui échoue à mettre en rapport des faits et des personnes selon une logique souveraine du désir, soit que le désir affleure maladroitement dans le corps du texte soit qu'il échappe au contraire à toute vraisemblance. La vérité est au prix de la vraisemblance... Un récit n'est vraisemblable que s'il dit les choses, les faits et les êtres selon un ordonnancement inconscient sous-tendu par *la logique du désir* mise en jeu dans le texte. *La vraisemblance est un effet de langage ;* elle dépend entièrement d'un travail sur les signifiants, le « tout » étant de mettre un nom, coûte que coûte, sur

ce qui n'a pas de nom, ne peut en avoir tout en appelant tous les noms.

«Traiter quelqu'un de tous les noms», c'est la marque d'une colère impuissante à se dire une fois pour toutes; le récit réussi, et l'anecdote plaisante qui emporte l'adhésion, savent trouver les mots pour *le* dire, et le tour de force consiste à *constamment cacher ce qui est à dire au profit d'une parole à côté, toujours à côté, non allusive mais bel et bien référencée, à ceci près que le référent est récusé. Le signifiant expulse le référent violemment...* C'est cette violence qui fait tout le prix d'un récit.

La pornographie s'installe dans la répétition d'un mécanisme lubrique tandis que le récit érotique nomme incessamment des choses, des horreurs, sans les montrer pour ce qu'elles sont: *des actes sans signification propre, soit des actes qui ne se suffisent pas à eux-mêmes, des actes qui requièrent la médiation du langage.* Une anecdote au contenu sexuel manifeste ne donnera rien à voir non plus: elle mettra en rapport des faits, des propos, qui prêteront à rire, à sourire au moins; la «cause» étant entendue, point n'est besoin «d'appuyer», de grossir le trait pour que tout le monde comprenne de quoi il retourne sans jamais pouvoir le dire explicitement, c'est-à-dire sans détours.

*C'est une sorte d'interdiction qui se formule là, en toute innocence.* Un propos innocent, qu'il prenne la forme improvisée ou semi improvisée d'une anecdote ou bien qu'il s'exprime par le biais d'un récit élaboré dans ses moindres détails, formule toujours une interdiction: *le référent est répudié au bénéfice du signifiant: on refuse la fascination de l'acte brut, la pornographie du fait accompli.*

## Cheminer

C'est comme au bord d'un sentier fleuri où l'humidité féconde abonde, marcher alors prend un sens autre que cette stase déplacée qui relance sans cesse le corps vers

lui-même, là, dans l'affirmation vitale d'un but à atteindre, dans les muscles, l'exercice musculaire et radiant d'une force qui va, dans un élan jalonné de regards qui se posent sur un lieu aimé qui serpente le long des lignes de fuite d'une pensée nomade: exister alors, c'est marcher seul à tout jamais sans but aucun, dans une sorte d'extase, toute composée des odeurs âcres des fleurs et des plantes écloses dans la vigueur de l'instant renouvelé, des bêtes volantes qui bourdonnent ou qui pépient, des arbres qui penchent avec nonchalance leur ramure, quand l'eau de la plus récente pluie dégoutte des feuilles luisantes sous le soleil retrouvé...

La compagnie des arbres et des fleurs, des bruits et des odeurs ne laisse pas d'exacerber la solitude profonde qui étale sa misère inaperçue. Vaincre la misère, dans la détresse d'une destinée assumée, dans le refus des compagnies auxiliaires et vaines, des amitiés fourbues, loin de tout spectacle du bonheur qui déchire le cœur assourdi, voilà ce qui s'offre à qui est pris par le chemin, des heures durant, dans cette impression déchirante que revenir au point de départ ne sera tout à l'heure que le recommencement d'un nouveau départ qui n'en est pas un, car enfin il est impossible de se départir de la solitude qui s'impose à vous dans la compagnie de la nature riante ou dans celle, pesante, d'êtres qui ne peuvent se mettre à votre place, auxquels, par ailleurs, vous ne pourriez au grand jamais infliger une demande aussi exorbitante.

Une marche à trois temps commence. Elle a peut-être commencé depuis toujours, mais vous ne l'aviez pas perçue, tout occupé que vous étiez à marcher droit en rang serrés.

Temps mort et temps faible préparent l'écart natal du temps fort qui se cherche à travers temps. Ça a lieu tous les jours dans les muscles des jambes et du torse, dans les reins et dans le cou. Pas encore sereine, la marche qui fait plier les genoux de la flexible présence à soi qui se décline ironiquement en stances tantôt lourdes, tantôt légères, pesantes ou aériennes, là, dans la lumière des yeux, dans le sang qui ne se fige pas, dans le cœur battant, dans une haleine puissante, par la grâce d'une marche forcée vers une danse qui se cherche dans un corps habité par une pensée avide de sourires et de regards, de mains serrées et de tendres baisers.



## Dérive des jours

Sa musique ouvrait sur un monde où il n'avait pas le temps d'habiter...

Sa peinture ouvrait sur un monde où rien ne se passait que son regard sur des images qui passaient en elle...

Notre oreille, butant depuis maintenant près d'un siècle sur le mur du son tonal... La modernité musicale, au pied du mur tonal, invente en la personne d'Arnold Schönberg une échelle de douze sons organisée en séries. La musique sérielle, tant décriée, est née... Force est de constater qu'à près d'un siècle de distance, le geste, construit, mûrement réfléchi, fruit d'une longue et patiente élaboration, donnant lieu à des méandres ou des trajectoires esthétiques nombreuses, ce geste, dis-je, reste pour ainsi dire lettre morte pour la majorité de nos contemporains en ce vingt et unième siècle commençant. L'oreille reste fermée à l'atonalité, s'ouvre au bruit certes ou plus exactement à son faux-semblant électronique, mais sans jamais lâcher le primat de la mélodie mélodieuse...

Expérience paradoxale que nourrit la fuite du temps: à l'écoute, dans le jardin de son enfance qui s'agrandit toujours, il cherche l'au-delà de l'image première dans la pâte des mots tels quels, matière sonore d'avant le sens; une bêche à la main souvent, étant enfant, il remuait la terre lourde dans ses mains calleuses pour, le repos venu et reprenant son souffle, plonger son regard dans le bleu du ciel ou plus rarement dans sa grisaille.

Sur le chemin de son regard, il rencontre constamment l'abîme ou la faille par où le son l'invite à faire fi de lui, lui laissant entrevoir comme l'au-delà du son musical... Cette constante invite à s'abîmer dans un au-delà du son, sans cesse mourante et renaissante, refluit sur elle-même, le ramenait et le ramène toujours à la sensation première, à la perception pure et simple du flux sonore. Le son, ainsi, se présente à lui sous la forme d'une image indéterminée qui reflue sans cesse vers le son initialement perçu et perdu. C'est cette perte qui fait pour lui tout le

charme des musiques qu'il aime... Les images en lui renaissent mourantes. C'est le son qui, toujours, a le dernier mot dans ce « dialogue de l'ombre double ». L'image n'est que l'ombre d'une ombre qui la redouble. À la fin, le son regagne sa demeure de lumière; tout s'éteint, dans une étreinte: son corps vibre aux rythmes béants. Cette béance du rythme ouvre sur un monde de lignes et de signes que seul son corps est en mesure de vivre...

La musique atonale est par excellence imprévisible dans son déroulement; elle ménage toujours des imprévus qui laissent perplexes bon nombre d'auditeurs. Son imprévisibilité, c'est elle qui ménage à l'imagination le temps nécessaire à sa respiration. La musique, cet art du temps, donne à ressentir, au-delà de l'horizontalité du temps qui passe, du temps vécu, une verticalité que l'oreille perd au moment où elle la perçoit, expérience paradoxale d'une présence absence qui est l'essence même du temps organisé en sons continus. Même le legato le plus épais laisse transparaitre une faille où cette verticalité se dissout dès l'instant où elle est perçue. C'est qu'elle est perçue pour se dissoudre, ne peut être perçue que se dissolvant, toujours déjà dissoute...

Densité oppressante du vide qui la détourne un temps de sa peinture... Sa peinture revient en réponse à l'angoisse qu'elle ressent. Elle ne se détourne pas de l'angoisse; sa peinture en vit dans une large mesure. À l'envi, elle repasse par les mêmes chemins qui, d'entrelacs en entrelacs, couche après couche, composent un monde viable.

S'oublier dans la contemplation d'un paysage, faire de ce paysage, après l'oubli, un objet de souvenir sous la forme d'une image, d'un souvenir ou d'un tableau... Impossible de retenir la présence qui n'est telle qu'en elle-même qu'en s'absentant. Sa peinture donnait une densité d'abîme à ce paradoxe. Aussi, sa peinture allait-elle constamment aux confins d'une abstraction aux contours mal définis. Elle aimait cette indéfinition qui lui permettait de toujours remettre à plus tard un achèvement improbable. Elle se sentait en cela fidèle au temps qui ne passe que ne passant pas. Le cadre de sa peinture, c'était sa vie dont elle rêvait de faire un tableau sans bord ni bordure, comme au fil de l'eau la rivière grossit, jusqu'à se perdre dans la mer. C'est quand, après quelques traits, une figure se dessinait qu'elle était heureuse; cette figure, elle allait

s'employer à la définir sans jamais la laisser envahir le trait, car c'est le trait, un jet, qui était décisif, la décision même.

De l'impossible portrait, elle gardait dans la bouche le goût du temps qui, de cercle en cercle, déroulait indéfiniment le mensonge délicieux de l'instant. Sur la toile, elle aurait voulu composer un visage sans âge, un visage enfin où tous les âges se seraient superposés, pour n'y faire qu'une seule image. Vérité de cet instant toujours en instance !

C'est en poursuivant sa route qu'il trouverait son chemin... Cette affirmation ne souffrait aucune restriction, et voilà qu'il était déjà pris dans une de ces contradictions performatives qu'il affectionnait. «La destinée de toute affirmation» pensait-il en souriant. Cette force creusante, au cœur de toute affirmation, le conduisait par des méandres sans fin qu'il ne désespérait pas de suivre tous. C'était là une sage illusion, celle qui le menait là où il allait. À l'horizontalité agrégative de son propos s'opposait une verticalité vertigineuse ; il se tenait devant un gouffre, n'y tenant plus. Il lui fallait, d'un bond, franchir tous les obstacles de la profondeur, retrouver la joie sinueuse. En cela, son propos gagnait en teneur ce qu'il perdait en densité. Toujours, il lui fallait tenir l'équilibre entre ces deux pôles de son écriture. «Aller, soit, mais à la profondeur» se répétait-il, conscient d'être pris dans une contradiction indépassable qui était comme le moteur de ses textes.

De l'impossibilité d'être musicien, il avait gardé le goût de l'impossible. Il était ce musicien de l'impossible qui entend une musique dans une porte qui grince, un jeu de clefs qui tinte. Tout tentait de chanter, tentait sa chance dans les tintements de l'espace mémoriel. Cela survenait toujours après l'audition d'une musique infiniment riche qui l'avait laissé pantois. On ne revenait pas d'une telle musique, on la portait avec soi ; l'oreille la prolongeait indéfiniment, en accord avec les choses les plus simples.

Il noyait souvent son ennui dans des volutes de fumée ; sa pipe fumait comme une chaumière, il faisait froid dans son cœur. Il allait d'une pensée à l'autre, en quête d'un lien, d'une idée d'où jaillir. Absorbé qu'il était par son travail de rumination, il laissait là sa pipe qui achevait de se consumer dans la solitude. C'était décidément un bien mauvais compagnon. Il ne fallait plus compter sur lui quand la plume le prenait. La fumée n'a pas d'ailes, tant pis pour elle, se disait-il. Néanmoins, il veillait jalousement sur cette pipe des mauvais jours. Parviendrait-il un jour à s'en débarrasser ? Pour l'heure, peu lui importait, absorbé qu'il était dans le creux des heures par cette montée en puissance de l'abîme qu'il appelait sa tendre compagne lointaine. Elle était bien loin, il est vrai, assez loin pour lui laisser une marge de manœuvre suffisante, propice aux rêveries de toutes sortes. Son sexe dressé dans la nuit, il ne l'avait jamais vu ; c'est une femme qui en parlait dans un de ses admirables récits. Il n'était pas fait pour ce jeu d'ombres-là. Il aimait trop la lumière. Des paroles blessantes, il en avait prononcées comme tout le monde. Cela le peinait néanmoins d'être ne serait-ce qu'à la source du moindre malentendu. Aussi, passait-il beaucoup de temps avec sa tendre compagne lointaine, loin des apostrophes hargneuses et du babil anodin de ses proches. Il lui fallait pourtant revenir à la vie commune, qu'il aimait aussi. C'est là que sa main revenait vers sa pipe chérie, tout à l'heure encore délaissée. Un nouveau cycle commençait. L'ennui ? Ce n'était jamais un réel problème, une gêne tout au plus, rien qui valût qu'on s'y arrêtât. La fumée chassait dans sa lenteur même cet ennui d'emprunt, et chassée à son tour, remise dans un tiroir, la fumée de sa pipe – la pipe et sa fumée, c'était tout un – faisait place à la douce chaleur de ces mots qui l'emportaient loin, au plus profond d'un lui-même qu'il voulait ignorer au profit d'une parole souveraine. Non lieu de cette parole qui l'abandonnait là, face à rien.

«Loin des miens, éloignée de cette terre qui fut mienne oh combien, proche de la fin...» Quand bien même cela serait vrai, il lui resterait à se demander peut-être sans fin, pourquoi elle en était arrivée là.

Elle avait fini par partir ; elle s'était promise de ne jamais revenir. On l'avait retrouvée nue, mais le corps couvert de peinture à l'orée d'un bois non loin de chez elle... La peinture lui faisait des croûtes affreuses sur le visage et les bras surtout. Il avait fallu frotter avec précaution pour ne pas la blesser. Elle, l'écorchée vive, avait apprécié,

dans un éclair de lucidité, cette délicate attention... Et puis, elle était tombée de sommeil, épuisée. Au matin, la grisaille du ciel l'avait saluée à travers la vitre de sa chambre d'hôpital. Elle n'avait pas bronché ; tout au plus avait-elle d'abord refusé de manger, avant de se raviser. Elle avait fini par parler pour demander des nouvelles de sa peinture ! La vie revenait, pas sa raison. Il lui faudrait du temps pour détacher son corps de la couleur qui courait d'elle au monde en passant par la toile qui hantait ses rêves...

Il avait du mal à dire je sans sourire tant son moi lui faisait l'effet d'un questionnaire à choix multiples... Ainsi, de questions en questions, il se trouvait placé devant des choix à l'élaboration desquels il n'avait jamais été associé. C'est cette impréparation imposée d'on ne sait quel en haut qui, paradoxalement, lui rendait sa fierté. Il ne se sentait pas si pauvre que cela ; le fond était riche, luxuriant même, mais il lui était impossible d'y puiser quelque substance que ce soit. C'était le prix exorbitant de la liberté.

«Liberté, couleur d'homme...» La couleur, c'était aussi un problème pour bon nombre de ses contemporains. C'était sans doute la métonymie qu'il détestait le plus ; quant à parler de races... Il imaginait toujours à ce mot un élevage de chevaux au fin fond de l'Angleterre. Races de chevaux, races de chiens, dûment sélectionnées, répertoriées, classées, avec chacune leur spécificité, leurs qualités. Un monde de gentlemen-farmer qui avait gagné toute la planète. Des hommes, partout sur la terre, il ne restait que l'ombre, car enfin tous partageaient le même soleil, la même lumière, partage difficile ; des hommes, il ne restait que le nom. Le partage, c'était le grand mot qui devait jeter un pont entre les deux rives d'un même fleuve. Aussi, les hommes partageaient-ils la terre. Cela n'allait pas sans conflit de territoire et d'influence. Tout imbus de leur race qu'ils étaient, c'était d'abord leur peau qu'ils entendaient sauver et celle de leurs proches. Plus enfouis en eux que la couleur de leur peau, il y avait ce qu'on appelait en Europe leur culture. Ce mot aussi avait subi une telle dégradation de son sens initial qu'il en était devenu méconnaissable. Récemment, ce mot, de métaphore agricole qu'il était à ses débuts, avait pris le sens vulgaire d'habitude : on parlait désormais sans sourire de culture d'entreprise, et même, dans le petit monde immense du sport, de culture du dopage... Ceci avait

au moins un avantage aux yeux de nos démagogues : on pouvait maintenant parler de culture chez tout un chacun ; même le plus arriéré, le plus inculte des hommes pouvait passer pour avoir une culture. Et la liberté, dans tout ça ? Envolée depuis belle lurette ! Les hommes n'aiment pas leur liberté. Sartre nous l'avait magistralement appris il y a déjà fort longtemps... Vous souvenez-vous du garçon de café qui joue au garçon de café ? Sans doute. Les chemins de la liberté sont tortueux, mais, même dans l'impasse, la liberté est au détour du chemin. L'aporie, elle-même, est une liberté épuisée, sans ressource, du moins dans l'immédiat. Et quand cet immédiat dure tant et tant qu'il s'installe dans la longue durée, on parle de problème insoluble, d'énigme vivante. Condamné à être libre, ne pas être enfermé dans une essence, un vaste programme biologico-social aux contours mal définis. La liberté est d'abord, avant tout caprice et toute licence, la nécessité de se choisir tel ou tel, tout en sachant bien que s'enfermer dans un rôle relève de la mauvaise foi pure et simple. Nous sommes tous tentés d'être de ces acteurs qui en font trop, qui débordent sur leur rôle pour mieux convaincre. Les autres, d'ailleurs, n'en attendent pas moins de nous ; ça les rassure de savoir qu'un épicier n'est qu'un épicier autant que l'épicier est rassuré de voir dans le regard des autres qu'il est bien un épicier et rien d'autre. Ça repose... Alors la couleur, la race dans toute cette aventure ? Une imposture de plus, rien qu'une imposture dans la comédie de l'existence.

Quand il écrivait à la première personne, il avait, dès les premiers mots, la désagréable impression, de se fermer à de multiples possibilités qui couraient à deux pas de lui. Sous couvert de dire les choses crûment, il s'enfonçait dans la pure mauvaise foi. Aucun crédit à apporter à cette inflation du moi qui telle une rivière, grossissait, enflait, prenait des proportions ridicules jusqu'à s'étaler, à former une sorte de delta méandreuse, bourbeux dans lequel aucun séjour n'était possible. Les autres – quel vilain mot – n'étaient pas non plus les bienvenus quand ils se plantaient devant lui, placidement, avec toute la tranquillité de leur moi aux aguets, prêts à lui asséner leur personnalité comme un coup de massue, bref et précis. Ni grenouille ni bœuf, en cela parfaitement libre de dire non ou de s'esquiver, il voulait bien qu'on dise je ceci, je cela, mais comme par distraction, à la manière d'un rêve auquel on ne croit guère, dont il était aisé de s'extraire quand les images devenaient trop insistantes.

Au matin, parfaitement dégrisé, il pouvait se lever, dire adieu à tout un fatras de suggestions endormies. Le rêve lui allait mal. Il n'aspirait qu'à la claire conscience de ses faits et gestes, en cela nullement porté à la rêverie mélancolique de celui qui, ne parvenant pas à endormir sa conscience en la coulant dans une pâte assez épaisse, celle des jours où il lui aurait fallu tenir son rôle comme d'autres tiennent leur rang, allait de décision en décision pour faire diversion. Sa mélancolie à lui était d'une espèce si particulière qu'il songeait souvent, en pensant à elle, ne la vivant déjà plus tout à fait, comme à une rivière au lit à sec, et qui laissait voir à ses rives déchirées quelle furie avait pris ses eaux quand la crue l'avait porté là où il ne saurait jamais être, je veux dire, là où d'une rive à l'autre un salut amical avait été possible en dépit du grondement des eaux mais n'avait pas eu lieu, faute de partenaire. Dans les bras de la rivière qui va et vient, il se voyait confronté aux sables mourants d'un fleuve desséché; la pleine lumière rendait le spectacle encore plus désagréable que s'il avait cheminé le long des berges en pleine nuit, à la poursuite d'un rêve. De tout cela, il retenait le goût pour la clarté. Il n'était pas à la terre ni au ciel, sauf à se faire musique céleste, musique d'une sphère qui n'existe pas. L'amitié, voilà le mot qui le tenait éveillé. Il ne le lâcherait plus, sûr qu'il était d'aller à la rencontre de l'ami encore inconnu qui lui ferait signe de l'autre rive. Fini le bavardage intarissable des mécontents, les grandes dissertations sur l'avenir, les lamentations sur les malheurs du temps et autres balivernes... L'amitié pure et simple, même absente, lui tenait lieu de conscience. Il voulait tout voir à travers elle. Sa transparence convenait bien à cette sorte d'oubli heureux qui le saisissait quand il marchait seul par les rues noires de monde. Il n'en voulait à personne, laissant chacun aller son chemin. Bien sûr, beaucoup ne se faisaient pas prier, passaient leur chemin sans un regard, parfois même sans égard quand ils le bousculaient. La ville était ainsi, pleine de vitesse, peu propice à la moindre des politesses. Presque invisible pour lui-même, comment en aurait-il voulu à qui que ce soit de le laisser à son sort ? À ses côtés, son partenaire invisible, ivre de mots, mais presque toujours silencieux. Une ivresse très spéciale les faisait tenir l'un à l'autre, celle de jours sombres où tout déclinait, ne leur inspirant que mépris pour ceux qui ne saisissaient pas la chance qu'ils avaient de vivre. Bien sûr, les temps étaient durs; pensant cela, il ne visait pas les pauvres hères dont il aurait tout aussi bien partagé le sort si la chance avait tourné. La chance qui fait et défait les fortunes, ce n'est pas ça qui était en jeu. Par chance,

il entendait ce qui, quoiqu'il advienne, le fait vivant, désirant l'impossible. Ce malheur, car c'était un malheur en quelque sorte, était un extraordinaire pourvoyeur de santé. Ni tout à fait heureux, ni parfaitement malheureux, en cela critiquable aux yeux de beaucoup de ses concitoyens qui ne connaissaient que l'opposition du jour et de la nuit, petits Zoroastres à la métaphysique étriquée, il ne se targuait de rien, ne se prétendant le souverain de rien ni de personne. Il était parfaitement maître de lui, cela lui suffisait, le remplissait même de contentement. De là, à consentir à se faire le directeur de conscience d'autre que lui, il n'y avait qu'un pas qu'il ne franchirait jamais. Il aimait trop sa liberté dans celle des autres. Et celle des autres aux abords de la sienne lui était comme sacrée. Il ne fallait pas toucher à ce serpent de mer qu'on appelait communément le libre arbitre. Il ne l'avait jamais cherché pour l'avoir toujours déjà trouvé en lui, hors de lui sans que le mot fût d'une quelconque utilité. Un mot, rien qu'un mot, et pas des meilleurs. La journée, il vaquait à ses occupations nombreuses et variées... Comme il aimait cette expression qui laissait libre cours à toutes les conjectures ! Le soir venu, nullement mélancolique à la façon de ces affairistes contraints de remettre à demain ce qu'ils eussent aimé faire ce jour, il rentrait content, mécontent, fatigué, harassé parfois, mais sûr que le temps lui avait été d'un grand secours. Il revenait avec sa moisson d'hommes et de femmes dans la tête. Les femmes, surtout, allaient hanter ses rêves jusqu'au petit matin. Il en ferait de ces personnages de tragi-comédie, auxquels il insufflerait beaucoup de soi-même, mais un soi-même délesté de tout le poids d'un moi massif, personnel, sur lequel on aurait pu lire : « Attention ! Propriété privée. » Des femmes, il en avait connues de bien des sortes, mais toutes ne lui avaient laissé que deux options : être choisi ou être délaissé... Ceci était une autre histoire, qui le faisait bien rire, d'ailleurs. Il y songeait parfois, mais distraitement, sans y accorder beaucoup d'importance.

La journée avait été riche même quand il ne s'était adonné qu'aux tâches usuelles; son travail, en effet, absorbait peut-être les trois quarts de son temps. Il n'en savait trop rien tant s'estompait vite en lui cet épisode de sa vie. Un épisode en chassait un autre, certes, mais c'était un jeu qu'il connaissait bien. L'amitié était toujours la plus forte. Ses amis le savaient bien qui le voyaient sourire quand ils lui demandaient de ses nouvelles, et comment il allait. Il y avait peu de nouvelles; l'essentiel se situait ailleurs, entre eux, dans l'entre-deux de leurs conversations où il



mettait toujours le meilleur de lui-même. Il ne parlait jamais par distraction, comme s'il avait été loin, distrait par quelque pensée qui eût été infiniment plus intéressante que la conversation qu'il était en train de mener. Cet entre-deux rives où il lui était loisible de s'oublier, c'était là un vrai don du ciel, le don par excellence. Il était bien doué pour ce don qu'on lui faisait. Il serait toujours à la hauteur de ce don que lui faisaient ses amis. L'infini, il ne le tolérait que dans la fréquentation de quelques uns. Ceux-là seraient pour toujours ses proches lointains comme il aimait les surnommer.

Il n'en voulait à personne, mais tout de même, il était sur ses gardes. Étonnante, la capacité critique des autres. Lui-même n'était peut-être pas un modèle à suivre. Il se reprochait souvent son ironie mauvaise, et son humeur maussade qui faisaient de lui un homme à l'abord difficile. Il lui fallait le reconnaître : il tenait les autres à distance. On l'avait blessé, on le blessait encore. Combien de fois son enthousiasme n'avait-il pas été refroidi par l'indifférence de ses proches ou leur humeur acariâtre ! Sa femme était particulièrement critique à son égard, à tel point parfois qu'il se demandait à haute voix ce qui pouvait bien le retenir dans ses parages. La charge critique était si forte, si insistante qu'il en était blasé. Ça ne l'atteignait plus, tant la vérité de quelques remarques acerbes se mêlait à des affirmations sans fondement. Il mettait au-dessus de tout la probité intellectuelle ; celle-ci avait au moins un désavantage, elle le menait à des réflexions parfois pénibles à suivre que ses adversaires prenaient pour autant de faux-fuyants, alors que, lui, s'efforçait réellement de cerner la vérité. Difficile d'y voir clair, surtout dans le feu d'une discussion désordonnée où tous les reproches y passaient, les petits et les grands... Mettre de l'ordre dans ses pensées n'était possible qu'à froid. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il passait pour froid et même cassant, tant la convocation abrupte de réflexions mûres pour la discussion laissait ses contradicteurs perplexes, désarmés, ce qui ne laissait pas de renforcer en eux leur méfiance à son égard. La méfiance, c'était le maître mot, celui qui, inmanquablement lui venait à l'esprit quand il voulait évoquer ces moments pénibles à tête reposée. Une froideur l'envahissait dans ses moments-là, très pénible, à mille lieues de ce qu'il aimait être, lui, si épris de calme et de sérénité. Il eût aimé, dans une autre vie, se faire moine ou ermite, pour s'éloigner des autres. Mais ce n'était qu'une rêverie mauvaise, vite chassée dans les limbes d'un arrière monde auquel il n'accordait pas le moindre crédit. C'est qu'il n'avait pas la foi, ne l'aurait

jamais, lui vivant. Peu lui importait un quelconque après ; probable ou improbable, c'était tout un, rien qu'un calcul, un pari qui ne le séduisait pas. Il se contentait de l'ici et du maintenant. Il avait toujours tenu la main du hasard qu'il appelait sa chance. Il ne reculerait devant aucun sacrifice pour maintenir ouverte cette possibilité infime qui faisait sa force. Les autres pouvaient bien essayer de le tailler en pièces ! Au nom de quoi se permettaient-ils de le critiquer, de l'attaquer, de faire de lui un être aux abois qui aurait dû se justifier de tout ? Il riait à cette insolence. Il n'avait pas peur. Pour l'heure, il aimait à deviser avec des petits riens qui occupaient sa vie. La chaleur était tout ce qu'il recherchait, mais pas à n'importe quel prix. Maintenant que sa mère était morte, d'une certaine façon, il n'avait plus personne à qui parler. Elle seule pouvait lui tenir tête de façon acceptable par lui. Il y avait aussi ses amis qui jamais n'avaient tenté de l'éperonner, des gens simples au tempérament fort comme le sien. Il n'en demandait pas plus.

Il avait fait de ce cadavre sa demeure ; il n'était tout au plus qu'une carcasse en sursis. Il en riait comme d'un bon mot lancé à la gueule de celle qu'il ne rencontrerait jamais, cette mort inopportune, qui l'attendait dans les replis de sa chair. La vie valait bien cette explication avec ce je ne sais quoi qui se dérobaient. Il n'y songeait guère plus que monsieur tout le monde, d'ailleurs. Ça ne le travaillait pas plus que ça. C'est dans cette circularité neutre qu'il avait fait son nid. Ça en face de moi ou bien ça dans moi, moi qui ne suis moi qu'à chaque seconde me ressaisissant moi pour finir par n'être que « ça » aux yeux des survivants. Aventure dérisoire, peut-être, mais on n'avait pas le choix, il fallait suivre sa route jusqu'au bout. S'arrêter en chemin, rêver d'au-delà, pourquoi pas. Cette option l'avait retenu un temps, il y a bien longtemps. Il n'excluait pas dans sa vie la présence de l'infini, mais il ne s'agissait en aucun cas d'une présence stable, tangible ; elle n'avait pas la solidité d'une tasse de café ou d'un arbre. Présence lointaine ? Non plus. Le mot présence ne convenait pas. Trop chargé d'a priori visuel ou tactile. Tout au plus, pouvait-il en attester le souffle dans les mots qu'il prononçait, surtout quand il était seul, aux prises avec ce qu'il appelait, après d'autres, son écriture. Hölderlin l'avait laissé seul sur cette pente escarpée dont il ne savait trop s'il lui fallait la remonter ou bien la descendre. La remonter eût impliqué un effort déjà entrepris par d'autres, ce qu'il trouvait grotesque. Il ne savait trop. Tracer des signes sur la plage blanche, face à la mer, cela

lui était un bonheur suffisant. Ce faisant, il se faisait fort de glisser « au malheur de l'infini » comme l'avait écrit un de ses maîtres. Ce malheur était tout autant un bonheur, un de ces je ne sais quoi qui ignore la différence. Alors, mort, vivant, cela ne faisait pas de différence. Il savait qu'un jour tout retomberait dans l'indifférence. Cette pensée le soutenait dans les pires heures. La solitude, décidément, n'était pas un problème. Pensée de bien nourri, diront d'aucuns, et ils n'auront pas tort. Cette vie-là, celle qu'il partageait avec les autres hommes et les autres femmes, c'était un autre « problème », plus redoutable. Vivre ensemble ? Le problème politique le taraudait comme nul autre. Cependant, il ne pouvait y consacrer toutes ses forces. À mi-distance de lui, l'infini et sa griserie, et toujours sur le point de s'éloigner, la préoccupation politique. Le gouvernement des hommes était assurément chose passionnante, mais tout à la tâche de gouverner, les hommes de pouvoir s'adonnaient au plaisir du pouvoir, recherchait l'estime de leurs concitoyens, en quête d'une probable gloire. Il n'était pas fait pour ce jeu-là. Non qu'il eut plaisir à le laisser à d'autres ; cela lui était tout bonnement étranger. Non par fierté, ou par désir de ne pas se salir les mains. Il connaissait trop bien les hommes ; il savait combien certains d'entre eux aimaient la merde et y plonger les mains. Changer quoi que ce soit à cet état de fait, plaider pour une politique propre, il n'avait pas cette naïveté ni cette prétention. Il laissait le problème à d'autres, convaincu qu'il avait mieux à faire qu'à faire le jeu du pouvoir. Les pantins tirent les ficelles, se disait-il, mais les pantins ont la panse pleine, et c'est là que le bas blesse. Alors, leur faire la peau ? Il avait été tenté par cette idée. La révolution n'était pas son fort. 89, 17, des chiffres fatidiques, des dates sanglantes qui avaient marqué leur temps pour longtemps, des dates qui avaient fait date dans les annales de l'histoire, ouvert sur une autre donne. Et pourtant, que de chemin encore à parcourir pour que les hommes, tous les hommes mènent une vie d'homme, sans connaître la faim, la misère, le malheur d'être né ! Il mourrait, c'était sûr. Il ne verrait jamais la mort en face. Mais entre temps, que de contre-temps, d'espoirs déçus ! Il ne se résignait pas à mourir. C'était autre chose. Il devait un jour laisser la place à d'autres, leur laisser la place pour qu'à leur tour ils vivent hors de cet infini qui les rejette, face à tant et tant de problèmes liés à l'existence commune.

Quand le soir le prenait, il était placé devant plusieurs choix. Il se demandait quoi faire du temps précieux qui s'avavançait. Lire, écrire, écouter de la musique ? Toutes ces choses lui donnaient de la joie. Dans son esprit, il lui fallait d'abord chasser les mauvaises pensées du lendemain, et faire halte, laisser là les projets nécessaires à sa survie. Alors pouvait commencer un vrai travail de recherche patiente voué tout entier à la définition d'un centre imaginaire qu'il imaginait proche, extraordinairement proche, mais tellement proche qu'il était contraint de le poursuivre dans les mille et un détours d'un cheminement itératif. Sa parole, toute inchoative et hâtive qu'elle était, était vouée au malheur de l'itération ; il se répétait beaucoup. Mais chaque halte lui révélait une perspective nouvelle, qu'il abandonnerait au bout de quelques lignes pour en considérer une nouvelle encore. C'était là sa prose, vibrante de soleil face à la mer. Parole solaire, débitée à l'ombre des grands arbres dans son jardin imaginaire, dans le jardin de son enfance où la sollicitude de sa mère avait veillé sur lui dans les premiers temps... À présent, il veillait seul, sûr de la chance qu'il courait. Le moi abrupt des autres, proches ou lointains, il le voyait tantôt ombrageux, tantôt éclipsé, parfois même lumineux. Ce jeu d'ombres et de lumières, il le prenait de bon cœur, sans arrière-pensée. Il rayonnait souvent lui-même comme un astre froid quand il lui prenait l'envie de réfléchir sérieusement. Mais toujours le soleil, et pour les autres d'abord. Cette préséance était une donnée de bon sens. Malheur à ceux qui prenaient ombrage du peu de cas qu'il faisait de lui-même ! Mieux valait le laisser à ses obscures réflexions, ç'eût été sinon courir le risque de le voir rire et ironiser. Il avait l'ironie facile, le verbe haut. Il le savait, ne s'en cachait pas, n'en faisait pas mystère. Tous ceux qui le connaissaient savaient combien il pouvait être cassant, grinçant même surtout quand le découragement le saisissait. Sa hargne, elle aussi, était saisissante. Il en avait fait l'expérience dans le regard des autres qu'il apercevait pleins de détresse. Comme ils étaient loin alors ! Il revenait, s'excusait, redevenait abordable, pour un temps. Tout cela se déroulait sur la page blanche sans qu'il eût besoin de convoquer des ombres. Il marchait, c'était tout, d'un pas serein, jusqu'à ce que les mots, et d'autres, lui viennent. Ce soir, ce serait un peu de musique. Chez lui, un peu rimait avec feu. De la musique, il en écouterait jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. L'essentiel pour lui était de toujours faire de son temps une préoccupation heureuse, un sage déroulement propre à contrevenir aux contraintes de la vie quotidienne...



Naître que cela, et puis devenir quelqu'un... N'être ensuite que cela. Il y avait bien ce jeu d'écriture propre à le contenter, et qui disait bien où il en était, un jeu de mots pour les yeux, qui ne disait rien : n'être que cela. Il avait devant les yeux, sur le bout de lèvres, ce « n » accompagné de toute sa charge négative. Il n'aimait guère cette labiodentale qui passait par le nez, faisait vibrer sa cloison nasale tout en produisant un infime rictus qui lui semblait résumer tout le mal-être dont il se voulait accabler. La naissance... Il lui fallait bien faire abstraction de toute la chaleur maternelle possible qui s'était employée, des années durant, à occulter ce qu'il ne tiendrait jamais pour une vérité, juste une pensée mauvaise et mal venue. Sa mère avait fait tout son possible pour qu'il aimât la vie ; elle y était parvenue pleinement sans qu'il pût jamais savoir s'il lui avait donné entière satisfaction. Elle avait été, de toute façon, l'indulgence même, ce qui n'excluait pas de sa part une ferme exigence. Il y avait des choses à faire, et elles ne souffraient aucun retard ; il en était encore ainsi, même après des années d'indépendance. La sollicitude active de sa mère lui avait épargné bien des déboires qu'il serait lassant d'énumérer. Grâce plutôt lui soit rendue d'avoir été là, dans les moments pénibles ou difficiles dont elle ne pouvait pas toujours saisir tous les tenants et aboutissants, car il était devenu secret, au fil du temps. Il avait tenté ce faisant de la ménager, de ne pas l'ennuyer avec ses soucis qu'il s'ingéniait à réduire à peu de chose. Il n'y était pas toujours parvenu, peu s'en faut... Ainsi avait-il balancé durant des années entre des confidences sans complaisance et des silences lourds de sous-entendus. Il se mêlait dans tout cela des réflexions faites à haute voix, des propos désabusés et malsonnants et des critiques virulentes envers ses contemporains qui l'avaient blessé. Cela était passé, avec le temps ; il s'était rasséréiné, assagi ; il avait gagné en sérénité ce qu'il avait perdu en mordant. La chaleur humaine, voilà maintenant ce qui lui restait. Tu ne souris jamais, lui disait-elle, parfois. Elle avait raison. Au fil du temps, il avait retrouvé le sourire qu'il avait étant enfant. Le sourire de sa mère, et tout le courage qui en rayonnait, c'était une leçon ultime qu'il n'oublierait jamais. Il voulait sourire comme elle, garder le moral, comme on dit, même dans les moments difficiles. Le sourire de sa mère, il n'y avait pas assez de mots pour le décrire maintenant qu'elle n'était plus de ce monde. Un monde s'ouvrait devant lui, le même que celui que sa mère avait connu, auquel elle avait dû, jour après jour, faire face dans la simplicité des tâches quotidiennes. Oui, garder le sourire, faire un petit plaisir aux gens de passage, aux inconnus d'une heure, d'un jour à

qui il devait d'être ce qu'il était. Le sourire, la respiration de la lumière dans une bouche qui s'ouvre et ne souffle mot ; et la part d'ombre qui l'accompagne, le visage qui s'illumine dans la brièveté d'un signe amical. Les sujets d'étonnement, à cet égard, étaient inépuisables. Et la surprise qu'il suscitait par son sourire un objet de ravissement pour lui. Tel était le don que sa mère lui avait fait avant de partir. L'été était loin déjà qui l'avait vu s'approcher de la fin. Pourtant, il rayonnerait sur lui jusqu'à son dernier souffle. Une présence tutélaire, une complicité de tous les instants inscrite dans sa chair. L'été n'était rien sans ce sourire où perçait parfois un rien d'amertume, vite éclipsé, vite repris, non dans le souci de faire bonne mesure, mais pour l'amour de celui qui se tenait en face, en face de celui qu'il était. Alors n'être que cela n'était rien, n'était pas un malheur qui l'accablait ; c'était, au contraire, un bien-être fou qui vivrait en lui jusqu'à son dernier souffle...

Sa vie trop courte, il n'en mesurerait jamais l'étendue. Il savait seulement que l'art est long et que le temps est court. Et de cette *vita breva*, il ne songeait pas à faire un sujet de polémique permanent, un lieu ouvert à tous les conflits que sa maladresse pouvait susciter avec son entourage. D'abord, il fallait vivre, s'y appliquer avec toute la patience et le recul nécessaire. C'était vital. Être quelqu'un lui était d'un grand secours et d'un grand poids. Il était toujours pour ainsi dire précédé par soi-même. Où qu'il allât et quoi qu'il fit, il était de la partie, un spectacle à lui tout seul qu'il se devait de contrer au plus vite afin de laisser l'événement se déployer... Il n'était pas de ceux qui se coulent dans un rôle à vie ; il essayait des masques, des postures comme on essaye un manteau ou une veste qu'on ne porterait pas toute sa vie, mais qui, là, maintenant, faisaient l'affaire. Aussi entreprendrait-il longuement, peut-être toute sa vie, de dépasser cette clôture sur soi qui le faisait n'être que ce qu'il était et désirer autre chose, un autre personnage, une autre peau, une autre image de soi, dans un corps qui, de toutes façons, était son seul bien, avec sa pensée aussi, qui, sourdement, mais également avec toute la légèreté d'un chant d'oiseau, accompagnait son corps à travers les vicissitudes du temps. Il allait vieillir, se racornir. Il ne voulait pas faire « vieux cuir », comme il disait en plaisantant. Accepter de n'être que cela, ce soi, qui, d'heure en heure, se déroule devant soi, se développe ou se roule en boule, accepter de n'être que ce qu'il était... Fêter cette naissance qui l'avait vu naître dans la chair et puis les yeux

de sa mère, avec son père, tout près. Remercier, toujours penser à remercier ce don de l'existence qui lui avait été fait, comme la grâce d'un amour à la portée incalculable. Il se savait revivre, après être passé et repassé par tous les errements d'une démarche instinctive qu'il avait compliquée à dessein en se faisant le commentateur scrupuleux d'un fait inaccompli, d'une suite d'événements imaginaires dont il souhaitait se défaire en oubliant ce qu'il avait été à certaines heures, une boule de nerf froide et agressive, sur ses gardes et prête à mordre. Il se détendait, allait de l'avant à la rencontre de demain en croisant les mains. Maintenant était tout ce qui importait, avec toi, avec eux, avec tout le silence possible dans le murmure des autres et le ramage du monde. Un chant s'élèverait qui viendrait de lui, pour l'amour des autres, de ces quelques uns qui, un jour, lui avaient fait signe, lui feraient signe tous les jours de sa vie...

## La caresse unique

De l'impossibilité de mener à bien une fiction, et même d'en élaborer ne serait-ce que le schéma embryonnaire, Michel Leiris conclut à sa « *tendance avare à rester rivé à sa personne sentie quasi viscéralement comme centre et mesure de tout.* »

Quelques pages plus haut, il parlait « *d'infuser à l'ensemble du texte ainsi jalonné de points chauds une réalité capable par sa vertu propre de passer la rampe* », preuve s'il en est que le roman l'a tenté toute sa vie, sans qu'il parvînt jamais à se décider, accumulant les scrupules divers et variés qui se résument tous à cette impossibilité qu'il estime constitutive de sa personne de s'abstraire de lui-même, de faire pour ainsi dire le saut hors de soi qui l'aurait conduit à inventer des personnages qui ne doivent rien à la dépouille de sa personne et de son caractère, mais tout – absolument tout – à la rencontre de son imagination et de la réalité.

Ainsi Michel Leiris donne à entendre, bien que le mot n'apparaisse jamais sous sa plume que sous l'espèce de son exact contraire – l'avarice – qu'il manque de

générosité pour accomplir une œuvre de fiction digne de ce nom. Avarice ou manque de générosité qui l'auront empêché également de désirer avoir des enfants pour ne pas faire mourir en faisant naître, comme il le dit lui-même. Je laisse à Michel Leiris la paternité du mot avarice, pour lui préférer pour ma part le mot plus neutre de *retenue*. En effet, Leiris a tous les éléments pour bâtir *le roman de sa vie*, mais il s'y est obstinément refusé, refus qu'il expose avec brio dans ce long texte publié dans *Le ruban d'Olympia* page 49 à 51.

La phrase sinueuse de Leiris, sa syntaxe impeccable, la pertinence de ses remarques, digressions et parenthèses, tout cela montre quel styliste hors pair il est à nos yeux de lecteurs tristement habitués aux phrases sèches, à bout de souffle, exténuées en un mot, qui caractérisent la prose de nos modernes romanciers. Je me garderai de donner des noms. Chacun peut puiser dans son panthéon négatif tous les noms qu'il voudra...

Faire court et tranchant pour ne pas lasser le lecteur fatigué après une longue journée de travail ou bien ramolli par la chaleur somnifère d'une plage d'été ? Sans doute un peu de cela, mais surtout une incapacité congénitale à considérer que la littérature est un art majeur sans concession autre que celle faite à l'humble majesté du sujet emporté sur les ailes de la pensée en quête de vérité tremblée, infiniment nuancée, telle la prose de Michel Leiris, qui, pour ne partir et ne parler jamais que de sa propre expérience du monde n'en est pas moins non pas lyrique, mais allègre, primesautière et profonde tout à la fois.

Michel Leiris a l'art du détail, de l'observation juste qui n'en reste pas là, mais qui féconde la pensée en l'acheminant non par vers un ailleurs de sens puisé dans on ne sait quel savoir théorique, mais vers un petit monde significatif qui tient de l'anecdote révélatrice tant d'un état d'esprit au moment où l'expérience vécue est retravaillée par la mémoire de l'écriture vive que d'une vérité plurielle, éparpillée plus exactement, la vérité éclatée, mais pas éclatante, odorante plutôt, et sensuelle à tous égards, des vies rencontrées, saluées ou même manquées, ratages ou réussites qui l'amènent patiemment à dresser des sortes d'autel à l'éphémère transfiguré en signes durables, en figures de style impeccables destinées à contrecarrer le sourd travail de sappe de la mort en marche, mort à la rencontre de laquelle il n'avance qu'à contre-cœur, comme nous tous.

C'est ce point commun de la mort, par-delà les différences d'idiosyncrasie, de situations sociales, de culture, d'âge et de lieux qui rendent ses textes si émouvants, non pas de prime abord, mais au fil des pages, quand l'homme Leiris s'impose doucement à notre attention par la grâce de son art qui pour ainsi dire nous fait perdre le fil de la mort pour ne bientôt plus voir que la vie qui s'éveille ou s'éteint, mais qui toujours tremble sans vaciller.

En somme, coucher des signes sur le papier pour rester debout... Voilà ce à quoi Michel Leiris aura invité pour faire face à la Grande Faucheuse. Ses proses frappent par leur allégresse, en dépit de la gravité des sujets abordés, tous fournis pas les hasards de la vie et de la rue, évalués, rehaussés par la puissance d'un regard extrêmement informé, instruit, cultivé en un mot.

Faire barrage à la mort en dressant un mur de mots –murmure délicat infiniment réitéré dans la patience des jours– peut paraître dérisoire, mais quelle tactique face à la mort inéluctable ne l'est pas ?

Ce qui compte en définitive et d'emblée quand on plonge dans l'art de la phrase de Michel Leiris, c'est l'affirmation vitale toujours empreinte de tendresse, de celle-là qui lui fit un jour, dans un moment de compassion vraie, poser la paume de sa main droite sur le front de Laure : «caresse unique, dont ma paume droite –sur laquelle pesait cette tête qui s'abandonnait autant par l'effet de l'alcool que par celui des antinomies implacables dont elle était éternellement la proie– n'a pas perdu le souvenir.»

## La figure

*«C'est quand la figure s'éloigne qu'elle devient envoûtante...»*

On me permettra de ne pas partager cette vue. Ce n'est qu'une vue de l'esprit, une vaine commodité, une assez piètre consolation, et je n'ai pas le cœur à être consolé. Non pas que je sois inconsolable, mais à force de solitude, je me suis fait une raison, un point, ce n'est pas tout.

Loin de tout et de tous, je ne suis pas de ceux qui peuvent se targuer de posséder.

La figure, je ne l'approche que de loin, dans les mots qui la réalisent. La réalisation –le texte qui naît du sentiment si vif que la figure s'est éloignée, sans pour autant s'être approchée, faute de temps, faute d'envie, faute d'allant de sa part ou de la mienne– est tout ce qui reste quand la figure réelle s'est évanouie.

L'éloignement de la figure est un drame de faible ampleur. C'est une petite mort qui passe inaperçue, mais qui revêt pour qui la vit l'importance d'un séisme dont il est l'épicentre consterné.

Je sais de source vive qu'on peut ne jamais revoir une personne aimée, après l'avoir quittée quelques minutes auparavant. De la possibilité d'un tel drame, on peut faire fi, et c'est bien l'attitude qui prédomine dans un monde repu où ceux qui disposent de la figure réelle n'imaginent pas une seule seconde qu'ils peuvent la perdre irrémédiablement.

«À portée de main, à disposition», la figure ne peut pas être tenue pour imaginaire et être cultivée comme telle. Le tarissement du désir de toucher et la progressive extinction du désir fou de faire l'amour est la résultante d'un tel esprit de possession trop assuré de son bien pour pouvoir songer un seul instant à s'en approcher par le détour du fantasme...

Il existe une sorte de voie moyenne qui, capable d'envisager le pire (éloignement, disparition, absence définitive) refuse avec énergie l'indifférence à son égard, qui se refuse tout autant à céder à la mélancolie engendrée par la figure réelle qui, délibérément ou faute de pouvoir faire autrement, se maintient éloignée.

La prudence qui anime la figure, en lui commandant le refus de se perdre dans l'approche, est comme redoublée par une prudence plus grande encore de la part de qui désire approcher la figure : cette prudence-là neutralise le charme qu'exerce la figure obstinément distante, mimétisme qui plonge assurément dans les limbes la figure plus tout à fait réelle ni plus vraiment «grosse d'images à venir».

Celle-ci n'existe à nouveau pleinement que si elle accepte de se livrer sur le mode imaginaire au moins.

Cette voie moyenne, appelons-la littérature.

Elle n'est pas satisfaisante, elle n'apaise en aucune façon, elle montre, béante, la clôture qui enferme la figure réelle dans son éloignement.

On ne se parle jamais assez.

Rares sont les rencontres d'importance où le clair éclat d'une voix singulière brise l'indifférence, rompt la monotonie des jours, instaure un rapport renouvelé au temps et précieux ces moments incisifs où deux êtres vont d'un commun accord à l'inconnu pour donner de la voix dans ses parages qui s'ouvrent à eux dans l'entre-deux de leur dialogue d'égal à égal, dialogue qui n'égalise rien, dialogue qui, au contraire, et avec jubilation, creuse la distance-différence irréductible qui sépare deux êtres, tout en leur donnant à sentir dans le corps de leur parole qu'ils sont au diapason et «qu'ils ont l'un sur l'autre un effet d'intime résonance» (Michel Leiris).

Posséder la figure, en la personne d'une femme, il ne saurait en être question. Elle s'y refuse pour s'être donnée en vain à l'autre homme qui la tient à distance au moment même où il prétend l'approcher.

Dans ces conditions, seul compte, dans le temps premier de l'approche patiente, le dialogue avec elle, pour doucement l'amener à affirmer sa liberté, celle-ci dût-elle finalement se traduire dans les faits par une émancipation qui ne l'incite pas à se lier à vous, désireuse qu'elle est, à l'avenir, de préserver une indépendance chèrement conquise.

Quand ce dialogue est impossible, faute de temps, d'envie ou d'allant, la littérature prend le relais, et c'est alors un soliloque qui commence, auquel le texte en cours d'élaboration invite la figure à mettre fin pour retrouver avec elle l'âpre fécondité du dialogue...

À la lecture, tout s'anime quand le texte vibre de vie et d'émotion. Le face à face du dialogue avec la figure réelle n'a pas lieu, il fait place à l'intimité d'un dialogue entre l'auteur et le lecteur dans l'espace doux-amer de la conscience de ce dernier qui n'a jamais le dernier mot, mais à qui il revient de fermer le livre, après l'avoir animé.

Écrire faute de présence, ainsi écrire pour donner envie de se parler, en refusant de considérer l'éloignement

comme irrémédiable, en tablant même sur une complicité tacite avec la figure qui donne à entendre à qui veut l'approcher qu'elle n'est que momentanément lointaine, en sautant par-dessus la fausse plénitude de la présence nue qui ne se suffit jamais à elle-même, mais qui tend à saturer qui décide paresseusement de s'en contenter, oui, résolument, à cette nuance près que l'aisance propre à l'écrit, ressentie aussi bien dans le frisson d'écrire que dans les frémissements de la lecture, devient ce délicieux défi relevé à plaisir par les amants, quand ceux-ci se parlent dans la nuit caressante.

Seul le dialogue est à même de rendre deux êtres contemporains. Il ne survient que dans le face à face qui fait la part belle au passé évoqué et à l'avenir invoqué au sein de *la pure présence*, tout en donnant à éviter le plus possible l'écueil majeur du silence qui brûle entre un être avide de parole et un être repu qui se tait du silence de l'idiot et l'écueil mineur de la parole différée, toujours en retard sur l'événement, léger différé dont la vertu propre est qu'il contraint à raconter, et qui, si le cœur nous en dit, incite à basculer dans l'écriture qui cède bientôt avec plus ou moins de bonheur au vertige de la fiction...

*La pure présence* n'est pas un leurre, elle est savoureuse. Sa succulence est avérée, son charme puissant, ses déclinaisons délicieuses dans le bouche à bouche et le corps à corps de deux amants présents l'un à l'autre, mais la pureté est toujours insuffisante, elle ne cadre pas avec la vie, toute la vie, aussi, l'écrit de l'écriture est comme l'eau trouble du fleuve existence: le fleuve charrie sans cesse des eaux nouvelles qui le font être fleuve, et c'est dans cette indécision – sont-ce les eaux qui font le fleuve ou bien est-ce le lit du fleuve qui, accueillant les eaux, en fait un fleuve? – que du sens s'élabore et donne de la joie.

Cette épure que sont les amants – «*ce crible infini que je suis*», comme le dit René Char, crible-cible criblé par tes mots, mon amour – aboutit à cette bifurcation indéfiniment renouvelée qui fait tout le charme du vivre ensemble: pure intimité dans laquelle les amants baignent l'un par l'autre, restaurée après chaque «sortie dans le monde», mais aussi, a contrario, affrontement calme, résolu, ironique, mais loyal avec l'adversité du monde du dehors sous toutes les formes qu'il lui plaît de prendre selon l'humeur du temps, les hasards de l'actualité et la reviviscence de nos souvenirs.

## Le silence est impossible

«L'écriture ne saurait retenir un visage, comme le font les mains. Et nous voudrions nous en consoler avec des mots !»

**Richard Millet, *Le sentiment de la langue.***

Écrire, dans la plus grande insouciance d'écrire, avec au cœur le seul souci d'écrire...

Mouvement pas si étrange que cela, quand on y songe : penser part de là : rien à dire, le mutisme du monde qui appelle, corrobore, suscite tous les mimétismes, tous les renoncements...

Écrire alors, écrire pour dire non au monde tel qu'il est, tout en disant oui à la vie, un oui qui résonne au fond de chaque phrase qui creuse les raisons de dire non au monde tel qu'il est.

Puissance de l'affirmation : l'affirmation, le risque majeur, la tentation de la chance tentée, voulue, jouée. L'affirmation de la chance dans l'espace de laquelle la chance jouée ne se joue jamais de nous : souveraineté du jeu dans l'acceptation effrénée de la chance comme mise en jeu de l'existence à travers l'écriture propriétatoire.

L'écriture prépare le terrain de la chance de vivre, étant chance elle-même, espace ouvert sur le possible qui advient par l'écriture d'abord, possible qui n'advient pleinement que lorsque l'on a surmonté le dégoût de vivre que nous inspire le monde dans lequel nous vivons jour après jour.

Écrire alors, toujours écrire avec une seule idée en tête : vivre l'écriture qui fait vivre.

Ce n'est pas trop demander à l'existence que de réaliser la chance qu'elle nous offre : la pleine réalisation d'un talent qui se connaît et se fait connaître dans l'acte fort d'écrire : laisser une trace de son passage dans le monde des hommes en disant non à l'indifférence –aux autres, à soi, à la vie qui nous lie les uns aux autres– pour dire

oui, toujours, à la différence, à l'affirmation heureuse de la singularité des êtres aimés.

L'écriture est inséparable de l'amour d'écrire qui donne à vivre que c'est l'amour qui cherche à se réaliser ici et maintenant à travers l'écriture qui se cherche dans l'amour.

Les mots de l'amour, l'amour des mots, c'est même chose, deux fois...

À la fin, mais c'est sans fin, c'est l'amour qui a le dernier mot dans l'acte d'écrire : impossibilité du mutisme, appel des profondeurs qui dit : seule la vie importe dans l'amour réalisé.

Alors oui : tenir ton visage dans mes mains est tout ce qui m'importe, mon amour, et écrire a cette vertu qui le dit sans fard, lourd fardeau pour moi qui suis privé de ton visage.

Ce fardeau allège, me donne des ailes pour venir à toi à travers l'écriture et nos causeries : entre nous, des mots toujours, dits ou écrits, pour te dire : un jour verra la présence de ton visage, un jour tu verras mon visage s'illuminer du bonheur de te serrer dans mes bras.

Il y a plus : l'écriture s'effacera –pour revenir en force, car elle est amour de l'amour– devant ton visage qui ne me dévisagera pas, devant mon visage offert à tes baisers tendres ou fougueux.

La bouche, ce lieu de tous les sens fondus en un seul : sensation et signification mêlées, signification qui n'existe que dans la sensation d'aimer : bouche à bouche qui réalise l'indicible, donne à vivre l'au-delà des mots dans l'intimité heureuse de nos deux corps portés l'un vers l'autre par l'amour des mots.

## Partage de l'énigme

Il lui arrivait de ne pas être d'accord avec sa Muse. Elle lui inspirait alors des histoires pour la contredire, lui fouetter



le sang, la faire réagir. Il se demandait toujours, écrivant en pensant intensément à elle, ce qu'elle penserait de son audace, mais il ne s'arrêtait jamais à penser qu'elle pourrait le désapprouver au point de l'abandonner pour un autre poète, aussi, c'est fort de ses désaccords avec elle qu'il écrivait non pas contre elle ni exactement pour elle, mais comme au-devant d'elle, dans l'espoir qu'elle aussi s'approcherait suffisamment de lui, pour voir que tous ses efforts d'écriture tendaient vers ce but ultime : la mieux comprendre pour ainsi se mieux comprendre lui-même dans ce désir qui l'animait de l'écouter lui révéler ce qui l'animait elle, quand elle fouillait le verbe être à la recherche d'une mesure qui leur fût commune.

Il lui semblait en effet que lui seul détenait un secret qui ne pouvait se révéler qu'à elle dans l'énigme vivante qu'elle lui opposait fermement la nuit venue, énigme de l'étreinte, étreinte de l'énigme, qui ne pouvaient exister que dans le partage des vues, leur exposition solaire, leur flamboyance calme d'astres jumeaux, à cette nuance près, qu'alors elle et lui participaient pour quelques heures d'un secret impossible à saisir, mais qu'ils détenaient bel et bien, parce qu'il les tenait ensemble sous sa fascination.

De cet ensemble composé d'elle et de lui sortirait-il jamais quelque brûlante vérité lancée tel un brûlot sur la foule hagarde ? C'était l'improbable même, voués qu'ils étaient tous les deux au secret le plus absolu.

Ainsi, elle n'était pas l'astre du soir, cette lune sereine qui rayonnait dans la nuit, mémoire et reflet du soleil qu'il n'était pas pour elle.

Dans un dernier élan qui se répétait chaque soir, il invitait sa Muse à prendre la plume à son tour, afin qu'elle écoutât elle aussi le grand murmure auquel il fallait bien qu'elle aussi participât de quelque façon.

Cette muse de chair et de sang n'était pas son double d'ombre ou de lumière, l'image perfectionnée de lui-même, mais cet autre que lui-même qui, lui faisant face, l'amenait doucement, fermement vers l'accueil plein et entier d'une vérité chercheuse et errante aux multiples visages souriants ou grimaçants, peu lui importait.

C'est dans le tain des eaux noires de leurs textes que se reflétait le mieux cette vérité qui prêtait à l'un le visage de l'autre devenu masque interchangeable, au point que

ni lui ni elle ne savait à la tombée de la nuit qui il était. Singulier miroir qui n'acceptait de les refléter que dans la parfaite innocence de l'obscurité qu'ils devenaient l'un pour l'autre au moment de basculer dans le partage de l'énigme qui partage.

Les tâches quotidiennes appelaient des décisions qui, ne concernant que l'un, ne pouvaient que toucher l'autre en plein cœur, quand elles venaient contrarier la naissance de ce cœur unique qu'ils appelaient de leurs vœux, mais dont chacun rêvait de son côté sans qu'ils parvinssent ensemble, d'un commun accord, à unir les déclinaisons de leurs efforts autrement qu'en cédant à ce branle qu'était la passion de l'écriture qui répare et qui sépare.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Jean-Michel-GUYOT->

**Jean-Michel Guyot publie chez**

***Le chasseur abstrait éditeur :***

***À voix presque nue***

*précédé de*

***Un cri dans la nuit***







# Jean-Pierre Lesieur

Extraits de *Le fric*.

## Laissez votre adresse

### LAISSEZ VOTRE ADRESSE

C'est la vingtième fille bien moulée dans son pull de laine rose  
qui laisse deviner les seins c'est la vingtième fille à répondre  
ça : un disque.

Pas de la poésie... Pas de la poésie... Pas de la poésie...

Depuis HOMÈRE elle dure, perdue, passe de siècle en siècle évitant de ci de là une épave éponge alcool qui  
lui donne ses lettres de noblesse maudite.

### LAISSEZ VOTRE ADRESSE

C'est qu'ils n'ont pas besoin de casser la croûte les poètes pas besoin ils bouffent de l'image, d'immenses  
sandwichs de métaphores, des petits fours de césure parfumés de rhubarbe.

Pas de la poésie... Pas de la poésie... Pas de la poésie...

Le courage d'écrire encore sur le dernier ticket de l'aube, c'est de l'image à poèmes ça, courage, écrire, pour  
changer à la prochaine, seulement. Avant de faire le coup de poing sur la gueule, oui, coups et blessures sans  
délire et se faire emballer par les flics dans la bagnole à poèmes.

### LAISSEZ VOTRE ADRESSE

Vous ne les écrivez pas vos poèmes, vous les rotez, vous les pondez sur votre panse de poètes payés par  
l'éducation nationale qui donnent des conférences devant sept auditeurs tous de l'éducation nationale  
convoqués par le canal de la voie hiérarchique où jamais rien ne déraile, mais non, l'abdomen bien étalé dans  
la luzerne d'un bureau de sauvetage  
qui ne sauvera rien.

### LAISSEZ VOTRE ADRESSE

Pas de la poésie... Pas de la poésie... Pas de la poésie.

## Faire surface

C'est pas le bonheur le FRIC

au vent du dit-on au vent portant force six  
force est de constater à mille lieues des grandes surfaces  
sur un atoll sans atomes  
ou plus près  
à deux milles des côtes  
seul avec sur les reins trois tonnes d'or  
pas facile de flotter.

Tout mettre au fond, sans balise, sans amers,  
plus rien à perdre se débrouiller avec les moyens du par dessus bord.

FAIRE SURFACE

Il faudra bien un jour parler,  
 pas moi peut être,  
 pas seul,  
 pas divaguer aux lanternes des fantômes,  
 laisser remonter du noir des éclairs de honte  
 prendre appui sur les digues les moins hautes.  
 FAIRE SURFACE  
 Tête au dessus des îlets, des récifs, des vagues,  
 parler clair  
 loin des théories approximatives  
 des universités fumeuses  
 où des piqués à l'hallucinogène en solde  
 narines dilatées,  
 gorge à la relève  
 se laissent piéger par les mines flottantes.  
 Repartir à zéro  
 tout donner aux barbiers de l'apocalypse  
 pour qu'ils éclatent nos cervelles  
 au grand air des galions coulés.  
 FAIRE SURFACE  
 enfin.

## Or

OR la belle conjonction des extrêmes de même doute pour les menottes lascives des menaces  
 OR le pont à faire passer aux esseulés de la réussite sociale pour qu'ils meurent de l'autre côté.  
 OR noir comme il se doit maquillé d'enduit gras à la périphérie pépinières des bourses.  
 OR nièrent en bloc s'être embourbés dans les tourbières conduisant les armes au gué des fondrières.  
 OR dur à jeter selon le mode d'inemploi dans le cycle obligatoire de la surconsommation forcée.  
 OR fin d'une époque finie à finir en toute finitude pour magnifier le fin du fin.  
 OR bel amusement – avec une s – des époques de fier baroque où on ne savait pas arrêter d'enrichir.  
 OR gane piège à faire frémir la main de ma tante sous les yeux du grand-père.  
 OR sait – tout et rien – comme une gare musée sur un rail en fesse de sac, à Paris.  
 OR vingt deux carats avec le poids exact sans tare à effacer une fois l'alliance mise pour deux éternités.  
 OR gasme à manier comme une petite main avec toutes les précautions d'usage et de déception pure.  
 OR meau, coquillage de roc, indécollable à n'utiliser que sur papier hygiénique pour vers de longue durée.  
 OR tie, à conserver soigneusement pour y jeter le froc de ceux qui veulent cesser de béatifier.  
 OR gueil, commensurable dans tous les cas sauf chez ATTILA qui repoussa tout sauf l'herbe.  
 OR ni soit qui mal y pense la fière devise d'une salamandre percluse de rhumatismes.  
 OR bite qui tourne longtemps autour de la vieille terre avant de faire la bonne affaire  
 OR gelet, galette qu'on tient à l'œil dans une banque suisse pour les flux de déflation.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Jean-Pierre-LESIEUR->

# Joachim Zemmour

*Traduction de Alfred Tennyson*

## Le Vöyage de Maëldune

Moi, j'étais le chef du clan – mon père, lui l'avait tué –  
Mais j'ai rassemblé mes hommes ; et j'ai juré d'avoir sa tête.  
Chacun d'entre eux avait l'allure d'un roi ; chacun était noble de sang  
Et de rang ; tous s'enorgueillissaient d'être du meilleur lignage.

Chacun d'entre eux était d'une grande bravoure au combat,  
Et digne des plus valeureux héros de la légende ;  
Chacun d'entre ces hommes eût préféré mourir,  
Plutôt que de nuire à l'un de ses compagnons.  
Il vivait sur une île au milieu de l'océan – on a embarqué, un matin –  
Lui qui avait tué mon père le jour avant  
Ma naissance.

### II

Alors on est arrivé en vue de cette île au milieu de l'océan ; et là, sur la grève,  
Il siégeait.  
Quand soudain un coup de vent,  
Nous a poussés au large, loin de l'île...

### III

Alors on est arrivé sur l'Île Silencieuse, où jamais l'on n'avait mouillé encore,  
Et où l'océan, silencieusement, vient se briser sur une rive d'or ;  
Où les ruisseaux scintillent à la lueur du jour, sans un bruit ;  
Et les cascades gigantesques,  
Se fracassent contre les flancs de la montagne –  
Sans un écho ;  
Et les peupliers, et les cyprès, qu'onques la tempête n'a ébranlés,  
S'épanouissent jusqu'en haut de l'île, à perte de vue ;  
Et les pins, à partir des rochers, s'élancent vers les nues à des hauteurs fantastiques ;  
Et le ciel, au-dessus, est habité par l'alouette –  
battant de l'aile sans jamais un chant.  
Et le coq n'y crie pas, et le taureau n'y meugle pas, et le chien n'y aboie pas.

Alors on a fait le tour de cette île, on l'a explorée tout entière, mais jamais le moindre murmure, le moindre souffle –  
Tout y était beau comme la vie, tout y était calme comme la mort.

Alors on s'est mis à haïr cette île de beauté, pour ce qu'à chaque fois qu'on s'efforçait à parler,  
Nos voix, hors de nos lèvres, s'échappaient grêles et fluettes comme des cris de chauve-souris ;  
Et ces hommes à la gorge puissante, d'où s'élevait un tel cri de guerre  
Qu'un millier d'hommes, rien qu'à l'entendre,  
Se jetaient à la mort tête la première –  
Oh, ces hommes-là, muets comme des carpes ! – ainsi, bouillaient-ils de colère :  
Et il s'en fut de peu qu'ils ne s'entre-tuassent ; mais, juste après ça,  
On a pris le large.

#### IV

Alors on est arrivé sur l'Île des Cris, on a débarqué, une poignée d'oiseaux sauvages  
Glapissaient là-haut sur l'un des sommets, avec des voix humaines, et des mots d'humains ;  
Ils glapissaient d'une heure à l'autre, et dès que leurs voix éclataient  
Le bœuf renversait sa charrue, le grain mourait sur l'épi,  
Et mes hommes s'effondraient, morts, au milieu des vaux,  
Et le bétail pour moitié se prenait à boiter,  
Et le toit des chaumines s'effondrait sur l'âtre, mettant feu au logis ;  
Alors les cris de ces oiseaux sauvages pourrirent le cœur de mes hommes,  
Jusqu'à ce qu'ils se missent à crier plus fort que les cris :  
Et de s'étreindre les uns les autres,  
Et de s'entre-tuer ;  
Mais je les ai séparés ; j'ai vu qu'on ne pouvait rester,  
Alors on a laissé les morts à la merci des oiseaux ; et, emportant nos blessés,  
On a pris le large.

#### V

Alors on est arrivé sur l'Île des Fleurs : leur haleine parfumée nous rencontra sur la mer,  
Quand le Printemps, et son demi-frère l'Été, vinrent à nous sur le dos des Alizés ;  
Et l'écarlate fleur de passion ; et l'empourprée clématite, aux rochers,  
S'accrochaient,  
Où, étoilé d'une myriade de fleurs, flottait le volubilis ;  
Où la plus haute cime du mont, là-haut, était blanchie de lys, en lieu de neige :  
Et ces lys, pareils à des glaciers, serpentaient le long de ses flancs,  
Jusqu'en contrebas,  
Où ces premiers s'étaient dans un brasier incandescent de tulipes, de coquelicots,  
Et d'ajoncs efflorescents,  
Et de roses vermeilles qui s'épanchaient, sans feuille ni épine, des buissons alentour ;  
Où, s'écoulant comme un torrent de gemmes, tout ce versant de l'île  
Étincelait de mont-à-mer : sans oncques un arbre.



Alors on a vogué sur des lacs de safran, en louant notre sang et notre rang,  
Et puis on s'est prélassé dans des lits de lys, en composant des chants à la gloire de Finn,  
Jusqu'au moment où chaque homme, tel une icône dorée, fût tout entier recouvert de pollen,  
Alors qu'on mourait de soif, dans la chaleur de l'après-midi.  
Des fleurs et des fleurs, et toujours des fleurs,  
Mais jamais le moindre fruit !  
Alors on s'est mis à haïr cette Île Efflorescente, autant qu'on avait haï l'autre Île,  
la Muette,  
Et puis on a arraché les fleurs par milliers, on les a balancées par monts et par vaux,  
Et l'Île des Fleurs, ce n'était plus qu'un rocher nu,  
Quand on a pris le large !

## VI

Alors on est arrivé sur l'Île des Fruits : tout à l'entour,  
Sur les collines, et les caps,  
Se balançaient, à l'infini, les perles ambrées et pourprées de la vigne ;  
Et les blonds melons dormaient, pareils à de jeunes Soleils,  
Sur le sable doré de la rive,  
Où le figuier, y prenant racine, s'étendait sur toute l'île ;  
Là,  
s'élevait le mont : pareil à quelque trône serti de bijoux,  
Qui scintillaient dans l'atmosphère parfumée  
De l'île ; et qu'illuminaient des cascades de prunes, et des rivières de poires  
mordorées ;  
Ainsi que des baies d'un pur vermeil qui s'enflammaient  
Sur les tiges de houblon, et de vigne ;  
Mais dans chacune de ces baies, et chacun de ces fruits,  
Se cachait le plaisir enivrant du vin.  
Au sommet  
De la montagne, il y avait des pommes à profusion : les plus grosses  
Qu'on n'eût jamais pu voir,  
À tel point celles-ci poussaient, et se serraient, les unes contre les autres,  
Sans la moindre foliole qui les séparât ;  
Toutes étaient plus pourpres que la santé même – ou que la honte la plus vive,  
Et toutes, à l'heure vespérale, embrasaient de leurs feux le Couchant ;  
Alors on est resté trois jours, on s'est gavé de ces fruits capiteux,  
On est tous devenus fous,  
Et de sortir nos épées, et d'en menacer son voisin,  
Et de se jeter les uns sur les autres et de s'entre-tuer ;  
Mais moi, je n'avais mangé qu'avec parcimonie, et j'ai combattu jusqu'à les séparer,  
Alors je leur ai remémoré la mort de mon père, et après ça,  
On a pris le large.

## VII

Alors on est arrivé sur l'Île du Feu : nous fûmes attirés par sa lumière, depuis la mer ;  
Comme son sommet, vers l'étoile du Nord, vomissait un véritable torrent de feu ;  
Oui, nous fûmes charmés par la lueur et la clameur, mais à peine  
tenions-nous sur nos jambes.  
Toute l'île, en effet, était secouée de tremblements – par à-coups,  
Ainsi qu'un homme en proie aux affres de la mort.  
D'ailleurs, les fruits qu'on avait ingurgités nous étaient montés à la tête, et nous avaient à ce point  
rendus fous qu'à la fin  
Certains d'entre nous ont sauté dans les flammes ; alors on a pris le large, et on est passé  
Au-dessus de cette île engloutie, où l'eau est aussi pure que l'air :  
On a regardé en bas : oh, quel Eden ! Ô Dieux, quel monde de splendeurs !  
Il y avait des tours nées d'un empyrée perdu, au fond d'un océan arc-en-ciel ;  
Il y avait des palais tranquilles et silencieux, ainsi que des champs sous-marins,  
endormis pour l'éternité ;  
C'est alors que trois de mes meilleurs hommes, quoi que j'en dise,  
Ont plongé dans l'eau tête la première,  
Mais ce Walhalla, aussitôt,  
A disparu.

## VIII

Alors on est arrivé sur l'Île Généreuse, où les cieux flottent bas au-dessus  
des terres ;  
Où chaque matin, à l'aube, une main ensoleillée descendait des nuages,  
S'ouvrait lors, puis déposait à côté de chaque homme – dès son lever,  
Autant de pain qu'il lui était nécessaire pour une journée sans labeur,  
Jusqu'à que le soleil sombrât sous le Ponant ;  
Alors on a erré autour de cette île, jusqu'à la connaître tout entière. Ah,  
eût-on jamais cette Vie-là ?  
Et de composer des chants à la gloire de Finn, et de faire des louanges  
à notre sang millénaire !  
Ainsi contemptions-nous les vagues languissantes, assis près du gargouillis  
des ruisseaux ;  
Ainsi chantions-nous les chants des Bardes, et les exploits des Rois-Elfes ;  
Mais à la fin on a commencé à s'ennuyer, à pousser des soupirs,  
à s'étirer et à bailler d'ennui ;  
Jusqu'à ce qu'on se mît à haïr l'Île Généreuse, de même que  
la main ensoleillée de l'aube :  
Il n'y avait, en effet, nul ennemi en ces lieux ; pourtant, toute l'île –  
dans sa luxuriance – n'appartenait qu'à nous ;  
Aussi, on s'est mis à jouer à la balle, puis au lancer de pierre,  
Et puis on s'est mis à jouer à la guerre – mais c'était là un jeu dangereux,  
Car la passion du combat bouillait en nos cœurs :  
On s'est mis à s'entre-tuer ; mais aussitôt,  
On a pris le large.

## IX

Alors on s'est retrouvé sur l'Île des Sorceresses : nous entendîmes leur cri éthéré –  
« Venez à nous, Ô Marins, venez »... qu'elles modulaient sous un ciel pourpre d'orage  
Qui jetait le feu et le sang de l'aurore,  
Sur leurs corps de déesses ; en effet, sur chacun des caps les plus élevés,  
Siégeait une Sorceresse nue comme les blés,  
Et cent autres de ces dernières s'étaient alignées sur le rocher, ô blancs oiseaux de mer,  
Tandis qu'une autre centaine d'entre elles gambadaient et caracolaient sur les épaves qui  
gisaient sur le sable en contrebas ;  
Et les cent qui restaient, s'arrachant aux récifs, offraient toutes leurs seins aux embruns –  
devant nous ;  
Mais j'ai compris qu'on allait s'entre-tuer – aussi, sans attendre,  
On a pris le large.

## X

C'est alors que des vents mauvais  
Nous ont poussés vers l'Île aux Deux Tours.  
L'une était faite de pierre polie, l'autre sculptée de fleurs sur toute sa surface,  
Mais un séisme couvait dans les crevasses en dessous des vallons,  
Aussi se heurtaient-elles l'une à l'autre, tête contre tête, dans un  
vacarme de cloches ;  
Lors des centaines de corneilles, à chaque fois, s'envolaient de ces Tours :  
Et de crier, et de se quereller de plus belle ;  
Tandis que l'Enfer des cloches résonne en cœur et cervelle,  
Jusqu'à ce que l'amour du fer nous assaille : on s'est tous rangés pour l'une ou  
l'autre Tour,  
Certains étaient pour celle à pierre polie, d'autres encore pour celle aux fleurs sculptées,  
Alors le courroux des Dieux gronda en nous tout le jour,  
Puisque l'une moitié occit l'autre ; mais après ça,  
On a pris le large.

## XI

Alors on est arrivé sur l'Île d'un Saint ayant navigué avec Saint Brendaine du  
temps jadis ;  
Il vivait, depuis lors, sur cette île-là : trois siècles s'étaient ainsi écoulés.  
Et sa voix avait des échos d'autres mondes, et son regard était doux,  
Et ses blancs cheveux, à ses pieds, tombaient à l'image de sa barbe.  
Alors il m'a dit : « Ô Maëldune, je t'en conjure, renonce à ce combat !  
Souviens-toi des mots de notre Seigneur  
Quand Il a dit 'La Vengeance est à moi !'  
Ses ancêtres ont tué tes ancêtres en guerre ou en simple conflit,  
Tes ancêtres ont tué ses ancêtres, chacun pris une vie pour une vie,  
Ton père avait tué son père, combien de temps encore cette tuerie  
Va-t-elle durer ?

Retourne-t'en à l'Île de Finn, et laisse le Passé

Au Passé.»

Alors on a baisé l'extrémité de sa barbe et on a prié en le voyant, lui,

Qui priait...

Ensuite il nous a absous, le Saint Homme ; et puis, tristement,

On a pris le large.

## XII

Alors on est revenu sur l'Île d'où notre navire avait été emporté,

Et là, sur la grève, il siégeait :

Cet homme qui avait tué mon père. Je l'ai vu et l'ai laissé.

Oh, que j'étais fatigué de ce voyage, des soucis, des conflits et de tous nos péchés ;

Quand j'ai débarqué ce soir-là, avec une poignée de mes hommes,

Sur l'Île de Finn !

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Joachim-ZEMMOUR->







# Claudio Willer

## Sobre poesía y crítica desde Brasil

*Traducción al castellano Leo Lobos*

¿ La crítica literaria alguna vez “reflexionó”, dio cuenta adecuadamente, de la producción poética de su tiempo ? Recordemos : crítica literaria, tal como la conocemos hoy, comienza con Sainte-Beuve y sus “Nouveux Lundis”. A pesar de que Baudelaire se relacionó con Sainte-Beuve y hasta le dedicó un poema, el crítico jamás le dio atención. Lo máximo que dijo de “Las Flores del Mal”, y eso en 1862, fue que se trataba de un “Kamtchatka romántico” y un “quiosco singular”. Los que dijeron algo que valiera la pena sobre Baudelaire fueron poetas : en 1865, Verlaine y Mallarmé, seis años después, Rimbaud. Los críticos-poetas, los Ezra Pound, T. S. Eliot, Breton, esos sí, pudieron observar lo que, literariamente, pasaba a su alrededor. Un libro de calidad El Castillo de Axel (1931), de Edmund Wilson, lleva a concluir que sí, que los críticos consiguen entender poesía –pero a posteriori, retrospectivamente, y caminando sobre las huellas de los poetas (la lectura de Wilson del simbolismo le debe, de modo evidente, aquella cuestión a Eliot). Simbolismo brasileño : ¿ Cuándo fue que la crítica se dio cuenta ? Jamás, hasta hoy, salvo excepciones. Sí, las observaciones precisas de Augusto de Campos sobre Kilkerry –pero no se trata de un crítico en el sentido estricto, pero sí de un poeta-crítico– ahora, imaginemos si Kilkerry fuese francés, o si André Breton fuese brasileño : en cualquiera de esos casos, habría sido puesto por Breton en el mismo patamar en que el surrealista situó a Saint-Pol-Roux y Charles Cros, o aún encima (desconfío que Kilkerry es mejor que Saint-Pol-Roux y Charles Cros). ¿ Excepciones ? Sí, claro que sí –Antonio Cândido sobre João Cabral de Melo Neto, con certeza–Leo Gilson Ribeiro sobre Hilda Hilst– pero, si vamos a reexaminar el conjunto de la producción de crítica sobre poesía, cuanta irrelevancia y cuanta omisión no va a aparecer. Eso, recordando más una vez que Paranoia de Roberto Piva, publicado en 1963, comenzó a tener una fortuna crítica decente a partir de 2000. Es evidente que eso justifica toda y cualquier manifestación de desconfianza con relación a la crítica y su lectura de la creación poética contemporánea.

*Cláudio Willer (São Paulo, Brasil, 1940). Poeta, ensayista y traductor. Ha publicado : **Anotações para um Apocalipse**, Massao Ohno Editor, 1964, poesía ; **Dias Circulares**, Massao Ohno Editor, 1976, poesía ; **Os Cantos de Maldoror de Lautréamont**, 1ª edición Editora Vertente, 1970, 2ª edição Max Limonad, 1986, traducción y prefacio ; **Jardins da Provocação**, Massao Ohno/Roswitha Kempf Editores, 1981, poesía ; **Escritos de Antonin Artaud**, L&PM Editores, 1983 y sucesivas reediciones, selección, traducción, prefacio y notas ; **Uivo, Kaddish e outros poemas de Allen Ginsberg**, L&PM Editores, 1984 y sucesivas reediciones, selección, traducción, prefacio y notas ; nueva edición, corregida y aumentada, en 1999 ; edición de bolsillo, reducida, en el año 2.000 ; **Crônicas da Comuna, colectiva sobre la Comuna de París, textos de Victor Hugo, Flaubert, Jules Vallés, Verlaine, Zola y otros**, Editora Ensaio, 1992, traducción ; **Volta**, narrativa en prosa, Iluminuras, 1996, segunda edición, 2002 ; **Lautréamont - Obra Completa - Os Cantos de Maldoror, Poesias e Cartas**, edición, prefacio y comentarios, Iluminuras, 1997 ; segunda edición en 2003.*

*Leo Lobos (Santiago de Chile, 1966) es poeta, ensayista, traductor y artista visual.*

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Leo-LOBOS->

# Margo Ohayon

## Autour de J.A. VALENTE

J.A.Valente, penseur poétique, est aussi un homme parmi les autres, le semblable qui nous tend sa vie, passage pour monter vers lui. Sa poésie jaillit de son expérience, comme chacun de nous traverse la sienne propre.

Dans les épreuves naissent les interrogations essentielles qui fournissent la clé de la force écrite, leurs réponses la font tourner dans la serrure poétique. Quand l'homme éprouvé, fatigué de tenir sa garde la baisse, l'esprit s'insinue en lui par tous les orifices des sens, et du noir obscur, par un tour de magie, l'esprit renverse l'absence en une présence qui brûle, arrive et, en ce court instant de relâche, flambe le poète d'une baptismale lumière, flamme de la présence alimentée par le néant. Pour créer la présence l'homme anticipe sur l'abîme, devine en lui une illumination incandescente d'avant la lettre, laquelle éclaire ce renversement qui deviendra une présence.

Tout est donné mais il faut le regarder, se tourner vers pour le voir. Dans la ligne écrite, sous nos yeux, les mots serrent leur monture de feu. Le poète a tant connu la nuit qu'il a appris gravé en elle le filament de cuivre de l'écriture. Ainsi le poète dans l'ombre exerce-t-il sur le vivant un pouvoir d'étincellement rétrospectif pour le futur. Si de l'or brille dans la boue, pour le reconnaître la boue est aussi vécue.

Le lieu de naissance de sa fièvre poétique J.A. Valente ne l'atteint pas. Jeté à l'eau il se déplace en avant de lui-même, s'engendre en permanence entre l'informe et la forme pour rester vivant. Entre l'anéantissement et la présentation telle est l'épreuve à surmonter par le poète : traversera-t-il ou fera-t-il naufrage ? Quel intercesseur arrivera juste à temps pour remettre d'aplomb sa planche à voile ? Entre l'ici et l'au-delà le poète chamanique peut aller venir de l'un à l'autre sinon dans sa vie propre du moins dans le flux migratoire des traces humaines C'est au poète dans la solitude de l'expérience, limite de l'ici

et de l'ailleurs, de refaire chemin vers l'homme, chemin toujours recommencé. Tout peut brûler, au dessus restera la passerelle tendue de l'écriture. Il l'empruntera en funambule pour ces aller-retour. Le poète suit le verbe partout, il est son jalon dans le jour et dans la nuit, signal d'une autre lumière. Il est le pont entre le monde et l'envers du monde, entre le passé et le présent d'une mémoire qui dit le futur. Par la porte du verbe J.A. Valente va et vient d'une rive à l'autre de la vie et de la mort. Revenu de l'au-delà il se présente sur le seuil, porteur de sa matière verbale, pierre sculptée de la représentation qu'il offre.

Sur un courant d'air arrivent les mots : oiseaux ils passent entre les mains. Si elles ne les saisissent pas en les écrivant le vent les remporte. Les mots sont lâchés par le poète, colombes de magicien hors du chapeau d'un prestidigitateur, oiseaux-mots toujours en mouvement, ce mouvement de l'amour qui porte aussi le poète vers la femme pour y trouver la lumière. Oiseau qui doit toujours voler s'il veut rester sensible, sentir en lui les tumultes de l'amour bouleverser l'écriture. Il sauve par son chant la mémoire d'un « sombre abîme » de l'origine, et plus tard quand s'éloigne peu à peu le corps derrière le voile de la parole, l'oiseau se confond avec l'œil du poète où naît désormais l'essentiel de son mouvement poétique amoureux, plus tard encore il devient en son cœur cet ultime qui palpète entre l'œil et la main avant que le corps ne se donne à l'âme pour devenir cet oiseau qui s'envole au dernier souffle et se réincarne sous la forme des mots, né à nouveau de ses cendres. Ainsi l'oiseau réussit ce que la raison ne peut réaliser, par une adhésion biologique au vivant, échappant à l'immobilité grâce à une mouvance faite de myriades d'infimes déplacements. Avant que le vent ne reprenne les mots le poète en les exprimant accomplit son devoir de mémoire humaine qui se confond avec un devoir envers le soi-même devenu énigmatique au fond du miroir. La putréfaction du mort est la contrepartie de la présence de celui qui, l'anticipant, se représente vivant par les mots. Au delà du cadavre, par un évitement de ce dernier, une transparence se manifeste loin de la pourriture, poussière d'étoile, esprit que l'écriture fait resurgir du temps où il était incarné. Sur la balance en face de l'absence il pose un contrepoids d'air dans le noyau lourd du mot. Sublimation où le non sublime aussi demeure présent dans le sublime, le verbe se fait chair et de la chair une décomposition est pressentie. J.A. Valente saisit les choses avant qu'elles ne pourrissent, juste avant. L'enfance passe dans le « concave » que l'homme

va remplir de sa vie d'adulte. La coupe est pleine il faut la boire. C'est l'état «solaire» où le soleil ne se couchera pas tant que l'homme ne l'aura pas bue. L'envers est le vide pour que la vie le remplisse. Si nous refusons d'occuper le moule nous nous anéantissons nous-mêmes. Pour connaître les abysses le poète en apnée emprunte un état de mort apparente. Plongeur des hauts fonds il descend aussi dans le corps de la femme. L'amour humain, expérience poétique naturelle, que devient-elle quand de surcroît un poète la vit ? Une puissance puissance plus. L'oiseau-poète brûle ses ailes à l'amour. Il rencontre le corps féminin, par la caresse lui donne la forme certifiée, éprouvée charnellement et spirituellement, «aspiration du plein par le vide». L'amour est la matière première comme l'abîme est l'origine. Il ouvre une porte sur les deux en même temps, oscille irrégulièrement entre les deux. L'amour ramène l'homme à l'état brut du réel, sa violence, son hypernaturalisme, un excès de la forme jusqu'à un écœurement lumineux de matière ingérée et photographiée par la chambre du regard «solaire», «torride» qui brûle, «corrode» la chair. En tombant dans l'amour le poète remonte au fond des choses. Là il reste debout sur le fond de soi, il sombre. L'éveil né de cet échange entre les corps donne au mot son «impossible éclat» par une traversée charnelle qui laisse sur le mot la trace de son battement artériel.

Quand les intuitions du poète se confrontent à la mort, alors l'expérience vécue fléchit devant le poétique. Puis, par une grâce, la parole se greffe sur le corps, et vient en tant que manifestation d'une expérience spirituelle. Le lecteur assiste à la progression temporelle de ce cheminement qui passe d'abord par un travail de deuil du corps malade. Comme par un miracle, une fois le deuil accompli, le verbe se met devant le corps et le transcende, réalisant une véritable révolution spirituelle. Le retournement n'est pas seulement mental mais bien vécu comme les mystères sont vécus par certains mystiques qui nous en donnent les signes.

La parole s'offre à l'homme, élixir de la transmutation de son corps qui peut alors disparaître dans la quiétude. Il a atteint à une autre forme de vie. Il se réduit petit à petit à ce qui en reste, porteur de l'amour et des mots : la main, l'œil, le cœur. La parole est éprouvée par ce corps qui se défait comme l'extrême trace d'un corps évanescent.

Le poète apparaît dévêtu de son savoir, nu face à l'origine d'une illumination encore sans mot à l'issue de sa première rencontre avec ce qui est. Le poète qui interroge son corps n'en interroge que plus sa parole. Toujours un peu de la chair rouge, éclatée par le «torride solaire» subsiste en toile de fond dans le cuivre du verbe, les ors du regard, la grenade du cœur. Alors les mots du poète communient avec l'esprit qui leur donne un sens. L'esprit patient attend que l'homme soit éveillé pour lui parler. Il ne peut descendre vers lui que quand son corps est préparé comme une terre qui est prête à recevoir la semence. Par cette grâce la parole sublime embaume le corps concave du poète, grâce que confirme une splendeur mordorée de son verbe qui escorte cette communion.

## Conclusion

La pierre du poète est le poème sans cesse repris pour accomplir l'ascension, la «montée vers le fond» qui change le plomb en or. Chaque poème, pierre à nouveau hissée dans l'effort du bas vers la cime, engendre, par un incessant retour au pied de la montagne, la transformation de la chair en une transparence transcendante. Si le monde alentour clame que dieu est mort, le poète affirme dieu dans la cellule du mot, car sans lui la poésie meurt.

Après la lecture de J.A. Valente le lecteur, privé soudain de la «surnaturalité» et de l'étincellement jetés par lui sur l'ordinaire du cours de la vie et sur la poésie elle-même, subit une dépression réactionnelle. Mais quand pointe la flaque sombre de la mélancolie il la recouvre avec le souvenir des orfèvreries poétiques de J.A. Valente, qui font de sa pensée une nuit étoilée.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Margo-OHAYON->

## Sétif

Le nymphéa céleste perce la nuit  
Edelweiss chenu des dômes de l'empyrée  
Il berce le monde de sa clarté sans bruit  
Albâtre créateur de ses Ève enivré  
Sculpte aux truands assoupis une ombre de suie

Rebelle trop longtemps ignoré des humains  
Toi tu fredonnes dans une étroite venelle  
L'hymne à la guerre tel un languissant appel  
Brandissant l'étendard vert et blanc de demain

Un homme au cœur de fer ourlé de flanélite  
Un homme vil d'une alcôve surgit  
Un homme des tireurs d'élite

Son fusil fanal de la fin s'enflamme  
Te cousant des fleurs grenat capitaine

Sacrifiant à l'astre froid ton cœur de mitaine

## Souvenir

Des parfums glanés je garde de ton image  
Des ébats frémissants tu semas dans mon cœur  
Des oiseaux de Léda je perçois la rumeur  
Ô Muse ! Des cendres me restent d'amours sauvages.

## Maxime Rodary

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Maxime-RODARY->

# Christophe Mousset

## Le château

*Extrait de « Le pamphlet mystique »*

La machine qui vendange planquée sous son toit, mourant. Le toit du hangar mourant. La terre battue sous le toit, bosses et creux, le puits. Vestiges d'une villa gallo-romaine au milieu du champ qui borde la cour. L'histoire: « On a fait venir le sourcier et ses baguettes ont deviné le tracé exact des murs de la villa mais tu comprends qu'on n'a pas entrepris de véritables fouilles archéologiques parce que des villas comme celle-ci il y en a beaucoup dans le coin y a qu'à voir le camp de César. » Effectivement. Tout crève les vieux sa vieille, les gens habitués, les cordons emmêlés qui tirent leurs morts jusqu'ici. La cour elle l'a vu crever dans les bras de sa fille d'une crise cardiaque. Dieu sait qu'ils ont pleuré. Dans son cadavre il avait l'air froid tassé entre ses 4 bords et les gens habitués dans la partie 17ème du château. Au-dessus les chambres d'hôtes. Mon premier mort. Heureusement, mes gens habitués étouffent leur vie avec leurs morts. J'ÉTAIS DONC MORT. (Les moyens se superposent parfois jusqu'à troubler l'absence d'être.)

Les chambres elles servent surtout quand l'été vient avec les autres, les mêmes. Qui partagent pendant deux semaines au mois d'août la mort des gens habitués. Le petit-déjeuner est offert monté par la dame qui travaille. Du grenier on peut mater la baignoire de la salle de bain, Paris-Match et Point de vue. Les planchers troués la crainte rare de passer au travers, d'autres planches placées en travers du vieux parquet pour marcher dessus, l'idée du solitaire. [ Fonctionnel ] pour se branler ! Le vitrail étonne encore parce qu'il donne la lumière. Je n'ai pas regardé les motifs, sans doute des fleurs. J'étais donc mort. Face au mort. Deux cadavres qui s'aiment et il faut ça pour rejoindre l'autre. Mes gens habitués crèvent d'empathie. Le pallier des chambres d'hôte accueille l'espace en bois ciré et la balustrade prévient l'accident. Petit j'étais dessous. La sœur du mort portait en procession son deuil entretenu jusqu'à l'autel. Un deuil qui résistait depuis longtemps à la mort révélée donne de l'estime et naissent les jalousies. Le prêtre catholique suspect de complicité ajoute sa fin sans prévenir.

Il partait dans sa Talbot rouge l'odeur d'un bidon d'essence de 5L et d'huile 4 temps. On quittait ciel et terre pour les ruines d'une cité ancienne. J'aimais la confusion le paysage côtier le moulin. La ravissante guide. J'étais amoureux. Loin d'une habitude que déjà je décelais. Sous les chambres d'hôte le corps réfrigéré prêt à la découpe. Le traiteur est venu il a installé le corps dans sa cantine la tête à l'Est les gens habitués au Nord et au Sud, ils fixaient la viande et déjà ils se partageaient les morceaux bien sûr tout le monde voulait la cuisson. C'était l'hiver. Premier souvenir dans la salle de jeu (ma chambre) celle qui se trouve pile entre la salle à manger et la chambre des parents, à genou elle était grande comme moi jaune j'aimais être à sa hauteur. Pourtant c'était le printemps, mon anniversaire. Naissance l'année de la mort de Sile-sius qui lui-même naît l'année de la mort de Jakob Böhme. Le privilège d'apprendre à crever quand on naît, au destin familial. Le mort dans sa cantine pâlit (de honte): des générations exercées par ses aïeux et lui-même misel à la main, tel le missionnaire en terres hostiles tel un coach de football d'un mauvais bourg chrétien. Tentative avortée du frère du vieux qui échoue en quittant Sigma-ringen. La littérature n'a pas sauvé. Ni les gracquises de Christophe.

La mère du mort succomba le jour de son mariage son purgatoire, le château en attendant la survie. Elle s'enlaidit en grandissant, prenant la taille de son fléau dévorant d'autres gens habitués plus faibles autour. S'éloignait d'une naïveté bretonne. Elle grossit la conne. Invitation à la crêperie du port du mauvais bourg mes gens attablés mangeaient une complète œuf-jambon-fromage. La fille prenait toujours sa scandinave à cause des crevettes, elle savait tenir tête aux coutumes. Christophe, névrosé absent, mangeait sa complète. La vieille tante, à table, qu'on dit qu'elle est insupportable pour pas dire qu'elle est folle jusqu'en bas. Pas une portion de raison. Elle supporte. Ces regards de gens au mépris habitué pour s'enfoncer sous la terre là où celles et ceux qui l'écoutaient chrétiennement taisent qu'elle existe. Les paroles prononcées sont des lames de boucher qui lacèrent à vif sa crainte et les parleurs des merdeux qu'il faut accroupir les paupières entamées au sécateur devant la grande boucle. Elle crie comme la truie qu'on égorge mais on n'entend que les soupirs. Pause.

Au séminaire j'ai goûté la verge supérieure, christique, mi divine mi humaine l'orgasme cosmique. Saturne à portée de main la giclée traversa la rue des frères pour

se loger dans la pinte d'un allemand occupé au comptoir d'une winstub. La gorge profonde du bavarois sa déglutition allemande déclencha le second tir. Atterrissage sur les seins léchés d'une ravissante étudiante. Christophe éjaculateur féru de mystique rhénane hésitait; face au vieux, mort. Mélange de plainte et merci. Constamment tourmenté il interroge le corps pulsionnel, «je veux être moi et mon corps (les organes et le manque et la volonté et le rire sous la peau) simultanément». Il lui faut saisir avant d'exister, c'est urgent, l'oubli de l'animalité en lui, identifier la nature, l'animal rationnel est mort. La nécessité d'inventer l'après du religieux mort, l'après de l'animal lumineux, une eschatologie vulgaire touchant la chair originelle sous le corps. Son mutisme artificiel le coince entre 4 bords solitaires il pense vieillir et grisonne. Il psychanalyse. L'acte d'adoration.

Devant Tarkovski il frétille et Ezra Pound qu'il n'a pas lu. Il traînait dans sa bibliothèque accueillant le génialissime Dictionnaire de Théologie Catholique un trésor jalousement conservé. Non découpé vierge par idolâtrie. Dans son cercueil en bois noir il avait l'air triste. Mais rigole ! il n'a pas su. Sur les premiers bancs évidemment les gens étaient assis. Ils pleuraient comme des tombes. Au cimetière j'ai pleuré je me vidais si j'avais pu vomir. Le caveau dégueulasse sentait la bourgeoisie. Autour, les imprudents, je leur aurais marché sur la gueule. Et puis on a tourné dans le cimetière autour des tombes on est rentré dans sa voiture. Devant l'autel, on se tenait en rang d'oignons dans l'allée centrale pour éloigner le diable.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Christophe-MOUSSET->



# Patrick Aspe

trois numéros épuisés  
le jour tire ma ligne de conduite  
une pluie fine  
le frison trouble de la rentrée  
et Saint Germain des près dans nos pensées  
l'ouvreuse entre-ouvre l'écran  
et déjà le vent sur les marais  
l'arbre mort au coin du boulevard  
un principe que nous croyons tous avoir oublié  
est-ce ainsi que ce fait l'acrobatie du verbe  
une image de Provence  
sur la peau dorée des roseaux  
dans l'air qui s'agite  
les yeux vibrants  
ouverts  
comme un soleil  
sur le désert d'un été de grande soif

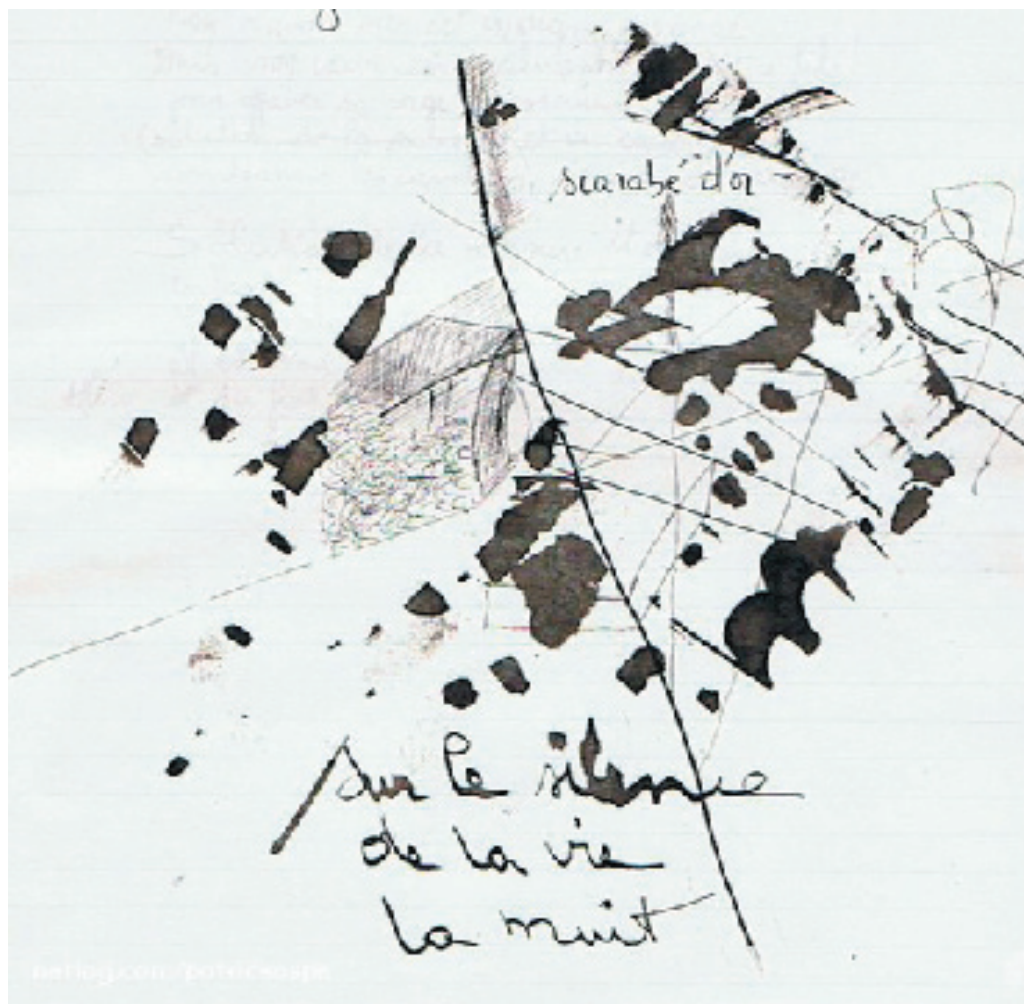


ma nuit dans tes désirs  
perdue comme un coquelicot de miel  
dans l'océan des champs de blé

poussière lente  
glissante  
naissance  
tu n'es pas silence

l'espace liquide  
limpide  
par le cri des mouettes  
folles  
sur les arbres  
escarpés  
et la dernière minute en pointillés  
qui musique de Christophe COIN  
dans les embruns se confond  
au vent ensoleillé





<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Patrick-ASPE->

# Christiane Prioult

## Pourquoi devient-on poète ?

Lors de la première séance d'un séminaire mensuel, consacré à l'expérience poétique, au petit Palais de Paris, en janvier 2009, Jean-Michel Maulpoix, poète et universitaire, posait la question : « la poésie pourquoi faire ? », question cavalière, certes, mais qu'il emploie volontairement, avant de s'engager dans une remarquable analyse de la poésie. Plus simplement, je me pose la question : pourquoi devient-on poète ? Je pense personnellement que l'hypersensibilité du poète, reçue en héritage à sa naissance, provoque, peut-être, cette rencontre entre l'être qu'il est, et la poésie, une forme littéraire particulière.

L'écrivain américain, William Faulkner, au moment où il décide d'abandonner la poésie, pour devenir romancier, parce qu'il pensait que le xxième siècle n'était pas fait pour la poésie, écrivait dans son premier roman à propos de celle-ci : « c'est la semaine sainte du cœur » ; il dira aussi que la poésie est cet instant, « moteur de passion ardente dans la condition humaine, duquel on a extrait l'essence pure ». Du reste, il ne l'abandonnera jamais vraiment, et inscrira dans ses romans, ces instants privilégiés où la poésie prend le poète dans ses rets, à tel point qu'il finit par s'identifier à elle. René Char a lui aussi noté ce moment extraordinaire où le poète « devient le poème lui-même. »

Là commence le questionnement, car la poésie n'existe pas seulement par je, mais elle exprime aussi vous ou tu. Elle ne peut vivre que s'il y a échange entre le poète et le lecteur. L'angoisse saisit alors le poète dans la mesure où écrire veut dire communiquer. Parce qu'il souhaite être entendu, le poète devra faire un choix. Comment communiquer, comment choisir un mode d'expression, dans un siècle dominé par le roman, le sang qui coule et vient, à défaut de pluie, arroser la planète, ce siècle révolu, que Camus appelait « sec », et qui semble vouloir inscrire la perversion de son matérialisme et de son fanatisme dans le suivant.

Des milliers de définitions sont venues enrichir, au cours des siècles, l'image que les poètes se faisaient de la poésie, à chacun de retenir celle qui lui convient. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la poésie

reste florissante, alors que le public, lui, s'est détaché, au cours des dernières décennies, de cet art si largement apprécié précédemment. La position du poète est devenue inconfortable, car le roman l'a fait tomber de son piédestal, et cela pour une raison toute simple : la poésie ne conte pas une histoire, elle évoque des instants et le fait de façon si concise, qu'elle ôte du même coup le suspense provoqué par une histoire contée. Elle ne propose pas la solution d'une énigme, elle se contente d'émouvoir, de questionner, de suggérer et d'obliger à la réflexion, celui ou celle qui se laisse prendre dans ses filets. Par ailleurs, elle ne peut pas non plus rivaliser avec l'art de la photographie, si puissant de nos jours, et la toute-puissance de l'image envahissante qui nous cerne de toutes parts ; son rythme sourd et délicat se heurte également à la révolution musicale qui a explosé au siècle dernier, si bien que le poète se sent désemparé. S'il dessine à travers ses vers, c'est en traits bien légers, s'il conte, ses suggestions n'empruntent que peu de choses à l'art du récit, et la petite musique de ses vers se fait bien frêle, face au rythme de la chanson, dans l'imaginaire populaire.

Malgré tout j'ai voulu être poète. Que les grammairiens me pardonnent si je renonce volontairement au féminin, si laid, de ce mot. Après tout, n'a-t-on pas le droit de rêver que le jour viendra, enfin, où sera éradiqué la différence entre masculin et féminin.

Saisie très jeune par cet amour de la poésie, j'ai gardé longtemps, en attente, ce désir de m'exprimer à travers elle. Plus tard, j'ai recherché ce qui m'avait fait et me faisait encore vibrer, au hasard de mes découvertes, de mes communions, de mes révoltes, au gré de cet imaginaire, invisible et présent à la fois, qui me hante, face à la réalité journalière. Face à ce qui est en deçà, j'ai laissé la poésie me dicter sa loi, m'ouvrir des chemins sur lesquels je l'ai suivie, gardant le secret espoir, que la forme d'expression que j'ai choisie pourrait être acceptée par les lecteurs de notre époque.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Christiane-PRIOULT->

**Christiane Prioult publie chez *Le chasseur*  
*abstrait éditeur* un recueil de poésie**

***Métamorphoses***











## Me espreciado

Rústicos y hambrientos  
entregados a deseármelo  
me lo fotografían

Yo misma  
          excitada  
unos primeros planos  
le he sacado  
con mi camarita

¿ Por qué éste  
          o aquél  
                  (y con eso)  
se lo apropiaría ?

Es que me resisto a malograrlo :  
sólo intacto  
          vale así.

## Hombres tan

¿ Y qué hacen esos hombres allí  
tan ebrios  
con sus caballos  
aguardándome ?

Tan rudos  
¿ qué hacen estos hombres aquí  
con sus caballos  
cercándome ?

¿ Qué hacen sometiéndome  
                          matándome  
  así ?

¿ Qué cumplen ?

## Está en coma

Está en coma

¡ Así que por eso  
me dejó plantada  
en esta esquina !

Reflexión :  
es un motivo poderoso  
el que se eligió  
para no acudir  
a la cita

Qué duda cabe

Aunque cabe  
en el jodido  
fondo de mi alma

el desaire.

## Siete ni

Ni perro ni gato  
que me ladre o maúlle

Ni esposo ni novio  
que me hable o golpee

Ni un fantasma Benito  
que me asuste

Ni padre  
ni madre.

## ¡ Diosa !

Dios me trajo al mundo  
inmejorablemente  
ataviada

Produje  
estupor

Y estupro.

## Lo acepto : supongamos

Lo acepto : supongamos  
que yo soy mortal  
y que moriría, por lo tanto  
mi belleza

¿ Y entonces ?  
¿ Cómo articularle  
algún remoto sentido  
a esta inconcebible  
atrocidad ?

## Si usted aquí

Si aquí  
sin usted  
yo estaría  
perdida

( guárdese su sonrisa )

usted aquí  
sin mí  
no estaría  
encontrado.

## Yo no estaba cuando fui

No me quedé conmigo  
al irme con él  
Yo no estaba como  
para irme con él

No me quedé conmigo  
para irme con él  
No me llevé con él  
al irme con él

No estuve conmigo  
cuando estuve con él  
Ni estuve con él  
cuando estuve con él

para no quedarme

acaso  
demasiado conmigo.

## Adiós a los discos de pasta

Se acabaron los 78  
le avisé  
A Corsini te lo vas a escuchar a Santa  
[ Lucía

Por suerte no sos un vulgar espontaneísta  
Ni un voluntarista a ultranza  
agregué, sin embargo  
A éstos, los detesto

Aprendí que no estoy en esta vida para  
[ merodear  
aduje  
En la otra seré plenamente una estúpida  
En ésta, ya no más

Poco después, partió  
Traslúcido  
Innoble, también  
Rayado.

## En simultánea

Estoy siendo barrenada  
en simultánea  
por dos concienzudos

Abundantes torpezas  
Poco nos conocemos  
Es un ensayo

Uno de mis partenaires  
actor en serio  
con formación  
y bastante parecido al Peter Weller  
de “Festín Desnudo”  
la tiene  
tosca

El otro no la tiene  
tosca  
la siento más efectiva  
de temer

Entre pan y pan  
estoy yo  
el jamón del sándwich  
espectadora presencial de muchos  
y dúctil protagonista de varios  
apareamientos así diseñados  
para las cámaras

La misma que, sin alarde  
por fin percibe, no exenta de palabras  
que en la doble penetración  
en toda doble penetración  
en esta misma doble penetración  
ahora y conmigo  
se interpenetran los machos  
se buscan y espadean  
a través de mí.

## Multi

No, mirá, no  
No, mirá  
No, no

Yo sólo deseaba que nos desnudáramos  
Pero te desenfrenaste, no sé qué te pasó  
Deseaba, y sigo deseando  
pero no, mirá, no

No... no...  
¡ Me mareo, me voy, mordéme acá  
Don Juan Quijote, Tenorio de la Mancha !  
Yo sola, no ; vos, conmigo  
¡ Mordé, mordé !

Ay, no quiero, me da bronca  
Vos seguís y ya está, se produce  
Ay, no; fue el último.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Rolando-REVAGLIATTI->

# Sébastien Ayreault

## Cow-Boy

Ce vieux cow-boy, il vivait dans une cabane derrière le château Colbert. Entre lui et le bourg, y'avait Bouddha, et il se tenait tranquille au bord de son chemin de poussière, au bout de ses bottes pointues. Et puis un jour, ça lui a pris, juste comme je passais devant le bar des sports :

— T'as traversé l'Équateur ?

J'ai dit non

— Alors t'es pédé ?

J'ai dit non

— Moi, tu vois, il a continué, j'ai traversé l'Équateur, pour ça que j'ai l'oreille percée, toi, t'es pédé. Comme tous les petits garçons de ton âge, des petits pédés...

J'ai regardé sa gueule dans le soleil, sa gueule coupée au couteau de cuisine, et son chapeau de cow-boy en paille. L'ombre lui tombait à mi-parcours du pif. Il sentait la pisse. Il est rentré dans le bar des sports

Avec son Équateur

Comme un chien humide

Dans le dos

— Ouais, des petits pédés, il s'est marré.

## Laïque

L'école Laïque était accrochée

Au mur de l'Église

Tandis que l'autre, là-haut, la privée

La Catholique

Elle donnait juste en face du Super U. Un soir

Mon père il est rentré il a dit

C'est le fils de Jean

Avec deux autres gars

Jean, il avait un bras qui perpendiculait

Et son fils, avec deux autres gars

On n'aurait pas dit

Mais il lui avait bel et bien foutu le feu

À la Catholique

On a tous parlé tous un peu que d'ça

Dans la cour de la Laïque

Au PMU, au bar des sports, à la sortie de l'Église

Les gens disaient si c'est pas malheureux cette jeunesse y'a plus de valeurs une vraie taille !

Et puis ça s'est tassé

Ils ont repeint les murs

En gris

Pardessus la fumée noire

## Horizontal

Il pensait, c't'andouille, que le sexe des filles était à l'horizontal, et que nos couilles,

Tombaient là-dessus comme un couché de soleil.

Je lui ai dit suis-moi.

La petite Nat', elle descendait sa culotte

Pour pas cher.

Allongée dans la grange d'abandon, les jambes en l'air, et nous debout, comme deux zigues au bord du monde rose, je lui ai dit alors, tu vois ? Et les yeux lui sortaient de la tête, à c't'andouille. C'est par là qu't'es venu, par là qu'on vient tous, nu, une claque dans le dos, lumière, un beau jour... Les grands rois, les corniauds, et toute la sainte baraque. Le bonheur et la tristesse, le rire, les larmes... Tout sort de là, de cette VERTICALE, tout le foutu monde, t'entends !? Pissenlit au fusil, pelles et pioches dans la charrette, et entonne la chanson, garçon.

La verticale nous regardait, muette, rose, on aurait dit

De la plume.

Et le trou du dessous ? il m'a demandé.

Ça, ça c'est pour les regrets, petit père, les poètes, et nous, on est pas grand-chose...

Ferme les yeux.

Il a mis ses mains dans ses poches, sa bouche dans une drôle de moue, et Nat' s'est relevée,

Nature.

Z'êtes content, maintenant ?

Frotte-moi la jupe, elle a dit.

J'ai enlevé les bouts de paille avec le vent qui sortait de mes mains, et l'on est revenu dans le bourg, sous le soleil de 4 heures. Quand même, il s'l'est ramené un dernier coup, c'est bizarre ton histoire. Ta gueule, j'ai dit, tu comprends vraiment rien, hein ? Il a haussé les épaules et Nat' s'est faite une queue-de-cheval dans un reflet,

Nature.

## La prof de bio est morte

Et ils sont tous là, et moi aussi, et le soleil joue de l'orgue à lumière à travers les vitraux. Leurs yeux sont enfouis dans de grands mouchoirs blancs, roses, de Cholet. Ils pleurent, tous – les Fred, les Sylvie, les Raphaëlle – tandis que le curé dit des choses que je n'entends pas. Ou ne comprends pas. Des choses comme de la pierre froide, des choses qui tremblent et vacillent autour des cierges, dans la pénombre, notre père, et le Christ, là-haut, sur sa croix, la tête penchée, cloué. Je le regarde et j'aimerais bien, moi aussi, comme tout le monde, je force, comme dit ma mère, pleure, tu pisseras moins, mais rien ne vient. Et puis elle se lève, elle, la déléguée, elle y va, elle y monte, son sacré cœur de bourrique, les joues toutes mouillées, elle déplie son bout de papier, ses mains tremblent... Nous... Tes élèves... Sa voix tremble... Une dernière fois... Elle avait un grand nez, la prof de bio. Un grand nez tout tordu au milieu, et puis ses cheveux, frisés au carré. Elle vivait sur la route des Echaubrognes, à gauche, un petit chemin où je n'avais jamais foutu les pieds. Elle en avait des souris blanches, et on leur ouvrait parfois le bide, pour voir comment c'était foutu là-dedans...

Je cligne des yeux, je mets les mains dans mes poches, le nez dans mes grolles, on est dehors maintenant, ils mettent le cercueil dans le corbillard, lentement, et je les entends, devant moi : t'as fait semblant, semblant de pleurer, tu la connaissais même pas ! Parce que tu la connaissais, toi ? Pauv' con ! Je parie que tu t'es mis des gouttes dans les yeux... Et de quoi elle est morte, d'abord, tu le sais ça ? Elle a bouffé trop de pain blanc, c'est c'qu'on dit... Trop de pain blanc, trop de pain blanc... Elle est morte du cancer. Et alors, qu'est-ce que ça prouve ? Que t'as le droit de pleurer et moi pas ? Quand on connaît pas, on pleure pas, c'est comme ça.

J'ai jeté un dernier œil au corbillard, et puis Erwan m'a tiré la manche.

— Alors, on va se la fumer cette clope ?

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Sebastien-AYREAULT,691->







## LES MOTS CROISÉS

Dans toutes les grandes villes possédant un important réseau de transport en commun, que cela soit dans le métro, le bus ou le tramway, les voyageurs cherchent à occuper ce temps, que l'on qualifie de mort, avec quelque occupation. Et l'on constate qu'une manière de remplir ce vide du trajet à parcourir est souvent de s'adonner à des jeux sur papier. Mots fléchés, mots croisés, cases diverses à combler avec des symboles...

Au lieu d'utiliser ce temps que les patrons appellent improductifs pour prendre du recul, comme un satellite s'éloigne pour mieux observer la Terre, les personnes façonnées dans le moule productiviste évitent soigneusement de penser en ajoutant des séries de lettres sur une grille imprimée qui pourrait ressembler au robuste grillage d'une prison.

Chaque mot ajouté sur cette grille leur procure une joie identique à celle qu'éprouve la souris qui trouve le morceau de fromage dans le labyrinthe de laboratoire. Comme ce petit animal, ces personnes ne savent pas qu'un labyrinthe a été conçu pour elles. Chaque nouveau mot découvert les fait avancer dans la croyance d'une quelconque maîtrise d'eux-mêmes.

Les stations défilent les unes après les autres, et leur parcours produit d'étranges résonances avec le parcours du prisonnier qui marche dans la cour. De voir ces hommes aliénés jusqu'au point de s'enfermer volontairement dans une grille afin de ne pas voir ce qui se passe au-delà, on comprend la force écrasante qui a modelé leur esprit, comme une presse de dix tonnes s'abattant sur une tête d'épingle.

Ces mots croisés resteront définitivement croisés dans la vague conscience de ces voyageurs, sans jamais leur apporter quelque lumière. Comme eux,

ils se croisent sur la feuille quadrillée sans jamais communiquer les uns avec les autres, et déambulent ensuite dans les correspondances des métros sans formuler la moindre phrase qui permettrait de les connecter à ces autres humains fantomatiques qui semblent flotter dans les couloirs.

Dressé à la privation de liberté, comme un homme se réfugiant dans un angle de mur en voyant arriver ses bourreaux, l'homme à mots croisés se réfugie dans une case en s'imaginant protégé. Pourtant des kilomètres de rayons de bibliothèques n'ont jamais pu prémunir l'homme de la barbarie. Et l'illusion de liberté que procure la grille de mots croisés n'est en fait qu'un macabre grillage barbelé qui entoure la pensée.

## SAUT À L'ÉLASTIQUE DANS LE VIDE CONTEMPORAIN

Depuis les années 80, nous avons entamé une période où le culte du corps et de l'individualisme n'a cessé de se développer. La musique disco où chacun «s'éclatait» seul, sans danser avec une partenaire fut le signe précurseur d'une montée en puissance d'un individualisme exacerbé dont nous voyons les résultats aujourd'hui, avec par exemple la désagrégation de la famille et l'essor des familles monoparentales. Dans un contexte de crise économique, cette dernière reporte ses méfaits sur l'individu qui se lance dans une compétition effrénée (le «tous contre tous») pour ne pas faire partie des laissés-pour-compte. L'hypertrophie sur Surmoi qui incite à vouloir devenir un gagnant cause de grandes souffrances chez les personnes, en regard de leur vie quotidienne empreinte d'une certaine monotonie tout autant que de stress professionnel lié aux méthodes de management actuelles qui sollicitent toujours plus de rendement de la part des salariés.

Parallèlement à ce stress généralisé se développe une quête vers le bien-être qui n'est en fait qu'une illusion en produisant encore plus de fatigue, étant

donné que les travailleurs font un nombre croissant d'heures de travail. Ce système bouclé aboutit en fin de course à la dépression nerveuse et à la consommation de médicaments comme les anxiolytiques ou les antidépresseurs.

En 2009 on recense en France un suicide par jour au travail. C'est dire le désarroi et le stress que ressentent les salariés dans l'entreprise. Le personnel n'a même plus le temps de se divertir, la seule préoccupation étant de dormir pour récupérer de la fatigue. Dans ce cas travailler plus pour gagner plus ne sert strictement à rien sinon à s'user la santé et, de plus, sans relancer la consommation par faute de temps libre.

D'autre part l'individualisme où chacun désire se démarquer des autres produit un isolement de plus en plus important où l'on ne trouve plus de thème commun qui rassemble les personnes pour une vie sociale productrice de réel bien-être. Face à ce phénomène, certains mouvements prennent naissance en voulant renouer avec une vie sociale à taille humaine tout en réduisant les hiérarchies autoritaires.

Cependant, avec la médiatisation à outrance d'un star-system qui s'applique à tous les champs du social (arts, sport, politique...), cela incite plutôt à la compétition qu'à la solidarité. De plus la perte de conscience de classe aboutit à une jungle féroce où chaque collègue se transforme en ennemi potentiel. Il règne de ce fait une atmosphère de suspicion malsaine et génératrice parfois de certaines pathologies. Et les médecins généralistes et les psychiatres ne peuvent rien faire pour soigner les causes du malaise social. Ils ne peuvent que placer des pansements provisoires qui ne résoudront pas les vraies causes des problèmes.

Cette perte des liens sociaux avec des relations saines engendre une dissolution du sens de l'existence. Lorsque autour de l'individu tout devient hostile, le repli sur soi est bien souvent la seule solution pour ne pas générer trop d'anxiété. De là la civilisation de l'homme seul devant son téléviseur à regarder des images que l'on nomme parfois un peu trop vite réalités. La signification de l'existence vole alors en éclats pour se perdre dans un kaléidoscope d'images et de propos issus du journalisme people diffusé en masse. Le contraste entre la vie rêvée des stars et la platitude de la vie quotidienne produit des effets dépressifs où sombrent les plus fragiles. C'est

là que se forme le grand vide que les utopies positives n'arrivent plus à combler, comme celles qui émergent dans les années 70.

Nous arrivons à un point mort idéologique où plus personne ne croit en rien, et surtout pas à changer de société. Le vide s'est installé comme une fatalité pour laquelle il n'y a aucun remède. L'individualisme a tout balayé sur son passage. Le malaise dans la civilisation n'a jamais été aussi présent que de nos jours. Un monde nouveau doit naître mais il n'arrive pas à sortir la tête, empêtré qu'il est dans un individualisme exacerbé. Les solidarités ne fonctionnent plus. Les syndicats sont désertés, les partis politiques n'ont plus d'adhérents, bref, c'est le chacun pour soi généralisé. Le social s'effrite comme une boule de terre séchée.

On se demande jusqu'où ira cette quête vers un narcissisme sans cesse croissant. Plus rien ne rassemble les individus, si ce n'est la consommation de produits ayant une durée d'utilisation de plus en plus courte. Le XXI<sup>e</sup> siècle ne pourra se dérouler comme le siècle précédent. Un grand virage doit s'amorcer. Et c'est tous ensemble que nous devons y participer.

## SAVOIR UTILISER LE TEMPS SANS ATTENDRE

Il y a des individus qui passent leur vie à attendre. Bien que notre civilisation soit celle de la file d'attente, pour certain attendre est une philosophie de la vie. Après tout, pourquoi n'auraient-ils pas raison étant donné l'absurdité de l'existence ? Ils savent que la terre tourne sans cesse autour du soleil et que cela va durer encore longtemps. Et surtout qu'elle tournera après leur mort. Le cosmos, c'est la toupie de leur enfance, qui tourne sans savoir vraiment pourquoi. Et du reste, est-il possible de faire autrement que d'attendre ?

Cette longue fin du mois apporte pour les gens pauvres le maigre salaire tant attendu. Quant au riche,

il attendra l'obtention d'un crédit pour s'acheter une belle voiture sportive.

Le présent est un pure mirage auquel nous croyons tous. Et c'est probablement dans l'attente que les plus belles choses sont imaginées. Alors que ce qui est tant attendu arrive, que nous voilà déjà déçu entre l'idée et la réalité sensible. Le détail vient tout gâcher. C'est le moucheron sur l'écran d'ordinateur qui vient à nous rappeler que la fin approche, et que le réel est rugueux comme une peinture écaillée. Ce réel comme le quai d'une gare sur lequel nous attendons le train qui nous fera parcourir d'autres horizons que nous ramènerons avec nous en flots d'images floues une fois de retour dans notre tribu citadine. De gare en gare, d'attente en attente, d'inquiétude en inquiétude, de valises portées et déposées un trop grand nombre de fois pour aboutir en bout de course dans une cafétéria où l'on demande une boisson bien fraîche. Et ce goût étrange sur les papilles qui vous fait comprendre que vous n'êtes pas chez vous. Ou alors un mal trop profond d'exister que depuis l'âge adulte nous a apporté la raison. Cette raison qui chaque matin sème le doute dans notre conscience qui cherche à s'appuyer sur quelque chose de solide alors que tout vacille dans l'univers.

L'hédonisme nous recommande de jouir de chaque instant de vie présent sur cette terre, alors que partout règne une folie enragée vers l'appropriation de biens et de marchandises. Les marchands ont triomphé. Le marchand de tapis est élevé au rang de dieu tout puissant. Commerce des idées et des corps dans les hôpitaux de médecine surchargés. Où est le lait-fraise de mon enfance ? Pour ma mort je boirai une liqueur de fruit bien forte.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Serge-MUSCAT->

# Marie Soumeillan

## EMPRISE DESTRUCTRICE

**E**n ton nom civilisation  
Sabotant, bloquant le sauvage  
Au nom de ton éducation  
L'homme spontané s'endommage.

Peut-on se reposer ici  
De coups de canifs sur la nuque  
Méticuleusement assis  
Dans cet événement j'éduque.

Sautons les mots de l'essentiel  
Pour mettre le point sur ma ligne  
Je m'interdis l'existentiel  
Prétextant la pêche à la ligne.

Contravention pour minuter,  
Puni je me culpabilise  
À ne jouir pour inventer  
La distance qui socialise.

Pour me faire passer mauvais  
M'inspectant je joue au perdant  
Habituellement je vais  
Exiger le costume ardent.

Mon goût repose en ce souci  
J'accumule tant de blocages  
Si l'on me charge d'un sursis  
Je me détruis dans ses saccages.

Ils ont agit pour m'élever  
Qu'à m'abaisser de punitions  
La révolution peut rêver  
M'enseigner profs vos ambitions.

Élu dans cette maladie  
Ai-je droit au débordement ?  
J'entends chez-moi la mélodie  
Qui pour m'interdire me ment !

Puis-je réagir et me battre  
Embrasser, chahuter, courir ?  
La guérison voudrait m'abattre  
Le mal m'atteint je veux mourir.

L'abcès chez-moi devient physique  
Intellectuel, normalisé  
Mon programme veut sa musique  
Je ne pille au banalisé.

Mon poème donne des leçons  
Sa caricature me place  
De mon sexe en son hameçons  
Je ridiculise l'espace.

La comédie arrive en cœur  
Elle en ce jour me dit je t'aime  
Et puis bonjour mon arnaqueur  
Je perds dans ce temps de bohème.

Ma force ne noircira rien  
Puisque vous dites qu'elle abuse  
La loi civique du vaurien  
Reste un organe qui l'amuse.

Nettoyant l'animalité  
Pour soigner ma nature humaine  
Un salop devient netteté  
Le microbe au sexe un domaine.

Oui pour le mal ici j'attends  
Que les enchères me censurent  
C'est vrai qu'avec mon corps luttant  
J'enrichis ceux qui le rassurent.

C'est faux que j'aime avec le corps  
Mais le cœur d'avance me loupe  
À part moi l'hôte en fait d'accords  
Je n'obéis pas à la loupe.







Tu me prenais tel un parpaing  
De tes ordres je te dédie  
Un don Juan mangeant mon pain  
Car mari je te répudie.

D'avec ton blocage changeant  
Tu me supprimes partenaire  
Ton intérêt reste exigeant  
File le bien d'un mercenaire.

Je me confie à bien ranger  
Ma réputation personnelle  
Mon équilibre à ménager  
Ne peut pas détruire la belle.

De cet anarchisme d'autrui  
Tant de cellules se libèrent  
Affaiblissant je me construis  
Une obligeance plus prospère.

J'élève en la rue un pignon  
D'un groupe alléchant si médiocre  
Qu'attentif de ce fait mignon  
Agit le mystère au plus propre.

D'une apparente explication  
J'hésite à qui m'entraîne mâle  
Je me méfie de l'ambition  
Si elle ne remplit ma malle.

Extrême ma sécurité  
Qui audacieusement me choque !  
Fantasmant sur mon amitié  
Sexuellement je reste en loque.

Je ne dis rien, car j'appartiens  
Dans cette espèce humaine sale  
À bien l'aimer je me retiens  
Le feu de Dieu sur la pédale.

Quand le signe me le permet  
Je trouve aux femmes dangereuses  
Le classement qui me soumet  
Me parfumant des amoureuses.

Je trouve que ça sent mauvais  
Quand je leur perce la cuirasse  
À me défoncer je m'en vais  
Trépigner vers une autre audace.

Introduisant mon corps privé  
Ma vibration me positionne  
Atteint le flux des plus larvé  
Vital il coule et démissionne.

Réalisant l'autorité  
Dans quelques soirs je traumatise,  
L'action des collectivités  
Pour travailler me somatise.

Je me permets de montrer nu  
Le commun qui s'accélère  
Pour me servir de ce menu  
Qui loue un cocktail délétère.

Je crée en imagination  
Cette attaque qui m'isole  
Comprenant la position  
Qui se résout dans ma boussole.

J'évite tout débordement  
Puisque m'accablant de sa faute  
D'emprisonner l'être dément  
Non, Non, je ne suis pas son hôte.

Fébrile, tapie accrochée  
Une ringarde m'attendant  
M'agresse de sa barre hachée  
Je ne m'installe dans son champ.

Quand je me livre à ma fenêtre  
Alimenté de ses tabous  
Je me régale avec mon être  
Associa liste mais debout.

Les femmes ont besoin de tendresse  
Épanoui je sécurise,  
Pourquoi vouloir la maladresse  
Au frigidaire avec ma mise.

Dans tous mes états je sanglote  
Hagard de ne pas prendre l'air  
Ma bouche aux yeux des rigolotes  
Oralise d'un accent clair.

Sur les nerfs, je tape, tape, tape  
Je pense bien faire et comprend  
Que je m'évade et ça m'épate  
À me défendre je m'apprends.

Car je me cache et puis m'oriente  
Une baguette m'insultant  
Me fusille et sévère pente  
Un sommeil lui s'en va battant.

Vouloir me tracasser coupable  
À ne savoir ce que je vauz  
Je ne reviens de l'incapable  
Qui veut m'enfermer tel un veau !

Dans cette prison intérieure  
Un terroriste au cri vicieux  
Tend son cou en laisse inférieure  
Attend mon rêve et prend les cieuz.

Je rencontre l'adolescente  
Elle me parle avec dégoût  
De n'épouser cette descente  
Apportée par un égout.

Qui veut que ce soit de ma faute  
Enfuie à mieux me libérer  
Si j'ouvre cette porte j'ôte  
Un frémissement respiré.

Dans mes pleins poumons ils me bouffent  
Aidant à trouver seulement  
Les bons baisers qui eux m'étouffent  
Dévorant malheureusement.

Par le secret de ces silences  
Absents du déséquilibre  
Je réalise l'insolence  
Au déblocage invertébré.

J'existe à défendre ma vie  
Qu'ils viennent attaquer sur la paix  
Mon affection ne peut l'envie  
Tombant dans ce tissu épais.

Cette profondeur qui m'accouche !  
Viendrait m'encreur pour s'opposer  
La fausseté de sur ma couche  
Implacable m'affecte à peser.

Le cœur, le sexe en convenance  
En vide cherche un Général,  
Mon déclin débutant s'avance  
Avec l'impact en général.

Aspirant quand je me repose  
Sur ma capacité d'humain  
Ne donnez pas ce qui dispose  
En l'authentique vide en main.

Ma race absolue affectionne  
Asexuelle en sa faveur  
Le psychopathe me mentionne  
D'émettre un prix au défenseur.

Que puis-je au domaine stérile  
Conscient de cet esprit pervers ?  
Ramper de courage en mon île  
Fuyant pour ne battre en travers.

Névrose dans la divergence  
Elle rie et rie et le veut  
Car la douceur par contingence  
Communique de faux aveux.

Dans la communion je me sépare  
De ces égarés malveillants  
Seul je me tue et me répare  
À libérer mon port vaillant.

M'approchant fluide et invisible  
De ce qui ne me vaut pas  
Je me reflète en l'invincible  
Qualité qui vit de son pas.

Jaloux prenez la transparence  
Impalpable elle vous rend lourds  
Mon bonheur pour moi se fiance  
Invariable à ceux qui sont sourds.

Je ne patauge et évolue  
Votre intime laissé allé  
D'une âme veule et résolue  
À publier le mot hélé.

J'ignore le désir qui presse !  
La paresse toujours m'apprend  
D'embarrasser par ma noblesse  
Un plaisantin qui me surprend.

Mais ton cul i toi l'homme à pipe  
Habiterait-il ce trou là ?  
Ne serait-ce que ça le type  
Art n'a cœur la, la, la, la, la.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Marie-SOUMEILLAN->

**Marie Soumeillan** publie chez *Le chasseur abstrait éditeur* un recueil de poésie

*Flamme incandescente*

# Stéphane Pucheu

Sublime et fragile architecture des fantasmes

Arrêtons-nous un instant sur l'organisation du monde qui ne peut, c'est un euphémisme, que nous interpellier : le fonctionnement de la nature, les règles du règne animal, les mécanismes du corps humain, plus précisément de son métabolisme... tout semble régi, ordonné par des lois qui nous dépassent et qui font pénétrer dans notre esprit l'une des questions centrales de l'existence, à savoir la question métaphysique.

Maintenant, si l'on se penche quelque peu sur notre psychisme, notamment notre faculté de raisonnement et notre capacité à ressentir des émotions, cet ordre précédemment évoqué est largement contesté. C'est à l'homme, à l'individu de mettre sans cesse en ordre ses pensées, à leur donner une direction, si possible une cohérence. Le psychisme est criblé d'incertitudes, de contradictions, de doutes. Il est sans cesse en mouvement. C'est pour cela qu'il nécessite une action, une élaboration de tous les instants pour atteindre un ordre minimal.

Il existe une sphère particulière dans notre psychisme qui est sans doute la plus mouvante, je veux parler du champ des fantasmes.

À peine ce mot est-il prononcé que déjà il provoque des réactions, aussi diverses les unes que les autres, ce qui est la démonstration de la complexité de sa nature : étonnement, ricanement, ostracisme mais aussi émerveillement.

L'essence du fantasme est toujours liée au désir, un désir partiellement éclairé par l'imagination qui ne tarde pas à mettre en forme un scénario, une scène, une séquence inspirée de la réalité. Leur fertilité est

elle aussi en corrélation avec la puissance de l'imagination, qui diffère d'un individu à l'autre.

Le rôle des fantasmes est multiple : il permet d'une part de transformer un trop plein de réalité à travers un mouvement cathartique, d'autre part à l'imagination de s'exprimer en toute liberté, sans la moindre contrainte, sinon censure. Les fantasmes sont, par ailleurs, l'émanation du côté excessif de notre personnalité, dévoilant par là même sa plus importante caractéristique : la démesure.

C'est précisément cette démesure qui fait contre-poids aux frustrations que l'on peut vivre, une démesure qui est donc une réaction. Celle-ci se complète avec le réel, une sorte d'équilibre s'instaure entre eux, un équilibre qui devient troublant dans la mesure où il nous ramène à cet ordre précédemment évoqué. Ainsi donc, la conscience de nos propres fantasmes, loin de nous décontenancer, nous convainc de la complémentarité entre ce qu'il convient d'appeler prosaïquement la réalité, c'est-à-dire ce qui est en dehors de nous, et sa transformation en histoire fantasmée.

Cette transformation peut rester à l'état de vague spéculation ou de rêve, un rêve diurne ou nocturne dont la durée de vie est limitée. Pourquoi ? Parce que le propre du fantasme, c'est d'être aussitôt chassé par un autre, même si parfois le même fantasme apparaît de manière récurrente.

Aussitôt apparu, aussitôt chassé, donc, reflet de la mobilité du désir qui peut atteindre un degré vertigineux.

Là où le fantasme prend une dimension particulière, c'est à travers la création artistique. Si l'on considère le champ de la littérature, alors on peut très bien mettre en forme ses propres fantasmes, en d'autres termes donner corps à cette démesure qui est en nous, par le biais d'une histoire dont les bases, dont l'architecture est entièrement autonome, conjointement précise, aboutie et fragile. Fragile parce que ce moment d'excès qui se confond avec la perfection



—contrairement au versant prosaïque de la réalité— ne dure généralement pas, il est naturellement bref et voué à disparaître, au profit d'un autre fantasme provoqué par un désir nouveau.

Le fantasme s'apparente bien à un château de cartes dont l'issue est un effondrement rapide, jusqu'à l'érection d'un nouveau scénario, d'une nouvelle mise en scène...

À condition de ne pas les nier, de ne pas les refouler, les fantasmes peuvent nous faire comprendre qu'ils font partie, à leur manière, de cette grande régulation de l'univers.

La grande particularité du fantasme, c'est donc de sublimer la réalité, comme si cette dernière avait un poids anormal. Ce scénario, inventé de toutes pièces, c'est l'envers du prosaïque tout en étant son complément.

Pour un homme, il est évident que la femme est le plus beau des fantasmes. Et si l'on se prête à quelque confession en la matière, on peut parvenir à illustrer la phrase suivante : « Parlez-moi de vos fantasmes et je vous dirai qui vous êtes. »

Si donc le travail de l'imagination nous permet de mieux nous connaître, alors nous ne pouvons plus en éprouver la moindre appréhension. Et nous comporter, logiquement, de manière civique en société...

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Stephane-PUCHEU->

Stéphane Pucheu publie chez *Le chasseur abstrait éditeur* :

*Le dernier homme*  
suivi de  
*Étrange Éros*

# Víctor Montoya

## Le Tio arriva dans les mines une nuit d'orage

Traduit de l'espagnol par Émilie Beaudet.

— Maintenant que je suis prisonnier de tes griffes et de tes caprices ; maintenant que tu habites mon corps comme tu le fais avec les faibles d'esprit, peux-tu me raconter ton arrivée dans les mines ?

— À la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, je sortais de l'enfer et, à mi-chemin, sans savoir où j'allais atterrir, je décidai de me réfugier dans un village minier enclavé dans la Cordillère des Andes, dont les cimes enneigées et les versants escarpés offraient une vue splendide sous le ciel limpide de l'Altiplano...

— Tu es venu à pied ou en volant ?

— Ni à pied, ni en volant, mais monté sur un cheval alezan, dont la monture et la sangle étaient incrustées de pierres précieuses. Les étriers et le mors, bien qu'étant en fer, répandaient une lueur argentée. J'errai pendant longtemps comme traîné par le souffle du vent. Le cheval, exposé à la rigueur des intempéries et refusant d'obéir au commandement des rênes, avança toujours vers l'horizon, en direction du soleil levant. Ainsi, sentant sous mes jambes le mouvement saccadé de ma monture, je traversai les montagnes, les plaines et les rivières, jusqu'à ce qu'enfin, depuis une haute cime, je devine un vaste plateau se perdant dans le lointain. J'éperonnai la croupe du cheval et celui-ci galopa sans retenue. À la tombée du jour, laissant derrière moi un tourbillon de poussière, les nuages cachèrent la lumière de la lune, l'averse s'abattit sur la terre et les éclairs illuminèrent le ciel telles des vipères de feu. Cette même nuit, remplie de lueurs et de tonnerre, je chevauchai au trot et au galop et pénétrai dans le village minier accompagné par les aboiements des chiens.

— C'est pour cela qu'on dit que tu es arrivé dans les mines une nuit d'orage ?

— C'est exact. J'arrivai une nuit d'orage, confirma-t-il sans détours, alors que l'éclat de ses yeux illuminait son

visage. Je n'étais ni enveloppé dans une mèche de cheveux, ni dans une trombe de feu, mais à cheval, comme les sept cavaliers de l'Apocalypse. Le lieu me plut dès le premier regard. C'est pourquoi je décidai d'y rester pour toujours tel le voyageur qui un jour trouve le bout de son chemin. J'eus recours à mes pouvoirs magiques pour faire disparaître le cheval puis j'entrai dans une mine sans que personne ne le remarque. Au fond, dans une galerie éloignée et abandonnée, j'installai mon trône, me rendis maître des minerais et des mineurs.

— Comment ?

— Avec fermeté et conviction, en leur inspirant de la peur par mon aspect diabolique et du respect avec mon fouet à la main.

— Quelqu'un s'est-il déjà rebellé contre ton autorité ?

— Hmm... Il émit un son nasal, réfléchit un instant et ajouta : Une seule fois, mais très vite j'établis le châtement.

— De quelle manière ?

Le Tio se leva de son trône, fit claquer sa langue et son fouet en l'air, comme pour fouetter une bête, et dit :

— J'attachai le mineur rebelle à la roche, le dépouillai de ses vêtements à coups de griffes, l'abordai haletant comme une bête enragée et l'écorchai sans ménagement, jusqu'à le laisser noyé dans son sang et la peau en lambeaux. Depuis ce jour, j'attrapais par les épaules quiconque tentait de se soustraire à mes ordres, lui montrais le fouet à sept cordes, qui trempait presque toujours dans le vinaigre pour être plus dur et je lui sifflais cet avertissement : Si tu n'obéis pas à mes ordres, je te ferai tâter de ce fouet, bon sang !

Je restais bouche bée et avec la chair de poule rien qu'en imaginant la scène du châtement.

— Veux-tu savoir autre chose ? demanda-t-il en me fusillant de son regard incandescent.

— Oui, répondis-je encore frémissant en entendant le châtement brutal et sans pitié qu'il avait infligé au mineur. Puis, tentant de dissimuler ma peur, j'ajoutai : Je voudrais savoir comment tu étais habillé.

— Comme tu me vois maintenant, comme un Lucifer qui, dans une attitude de pouvoir et de domination, portait son fouet à la ceinture. Mon habit, y compris la cape et les bottes, était couvert de filigrane et de pierres précieuses : rubis, topaze, diamant, émeraude, chrysolite, pierre d'onyx, saphir, malachite, perle, turquoise et beryl. Les bijoux que je portais autour du cou et aux poignets avaient été taillés dans de l'or et de l'argent dès le jour de ma création. De sorte que lorsque j'arrivai dans les

mines je portais le même costume que j'avais avant de me rebeller contre la parole de mon Créateur et avant d'être défait dans une cruelle bataille, par l'archange Saint Michel, qui, après m'avoir mutilé les ailes avec son épée à double lame, m'expulsa du royaume céleste en me faisant tomber à pic vers les chaudrons bouillonnants de l'enfer. Ce qui est intéressant, c'est que mes bijoux, loin de fondre dans le fracas des hautes températures, conservèrent toute leur slendeur...

Je ne pus contenir ma curiosité et voulus savoir pourquoi il s'était rebellé contre son Créateur, qui est aussi notre Créateur et celui de l'univers, aussi je lui lançai une autre question :

— Et pourquoi t'es-tu rebellé contre Dieu ?

Le Tio me regarda désespéré par la faible capacité de ma mémoire à retenir les choses et, sur le point de perdre patience, ronchonna.

— N'aies donc pas la tête dure. Je ne suis pas d'humeur à user ma salive et mes poumons en répétant la même rengaine. Tu as la mémoire plus courte qu'un fil de dynamite au moment de l'explosion. Il serait judicieux que tu te trouves une mémoire aussi puissante que le disque dur de ton ordinateur. D'ailleurs, si tu ne te souviens pas de certaines choses, bien que tu les aies toi-même notées, je te conseille de les rechercher sur Internet. Tape mon nom, le thème de notre conversation et, tac-tac-tac, tu les trouveras en un clin d'œil.

— D'accord, lui dis-je, mais présentement, comme je ne me souviens pas de la satanée cause de ta rébellion contre Dieu, s'il te plait raconte le moi encore une fois.

Le Tio, remarquant mon ton suppliant, accéda bon gré mal gré à ma demande et recommença l'histoire.

— Comme je te l'ai déjà raconté en d'autres circonstances, et je le raconte autant à toi qu'à moi-même, je me suis rebellé contre Dieu parce que j'étais un ange beau et de compétition. Je me remplis d'orgueil et d'arrogance et, désireux de prendre sa place sur le trône de l'univers, j'entamai une guerre dans les cieux, soutenu par une armée d'anges rebelles prêts à se soumettre à ma volonté. La guerre dura plusieurs jours et plusieurs nuits, jusqu'à ce que les partisans de l'archange Saint Michel, fidèle défenseur de la justice divine et chef des milices célestes, me fassent mordre la poussière de la défaite, me jetant la tête la première dans les gueules de l'enfer. C'est ainsi que d'ange porteur de lumière et de savoir, je devins le souverain des ténèbres et le prince des démons qui errent, cherchant à perdre les mortels.

— Pour ceux qui ne te connaissent pas, comment décrirais-tu ton apparence ?

— Bien que je fûs créé avec une beauté incomparable, dit-il avec un accent de mélancolie, l'enfer se chargea de me déformer jusqu'à la limite de l'horreur. C'est pourquoi j'ai le visage que j'ai. À la lumière du jour, je suis plus laid qu'un iguane et plus rondouillard qu'un crapaud. Ma chevelure, dont les boucles tombent sur mes épaules, est de couleur rougeâtre, ce qui contraste avec ma peau noircie par les fumées de l'enfer ; l'éclat de mes yeux brille comme le feu et mon regard dans un miroir m'effraie moi-même. Mes oreilles, en forme d'ailes de chauve-souris, me permettent de capter jusqu'aux bruits de l'au-delà, de même que mon nez difforme me permet de percevoir les odeurs des tréfonds de ce monde. Les cornes sur mon front, tordues comme des serpents venimeux et pointues comme celles des casques vikings, forment sept spirales qui symbolisent les sept péchés capitaux. Que puis-je te dire de mes sabots ? Qu'ils ressemblent à des griffes aux ongles recourbés, durs et pointus. Sur mon pénis je préfère ne rien vous dire pour ne pas choquer les âmes sensibles et parce que personne ne le croirait sans l'avoir vu de ses propres yeux...

— Et que peux-tu dire de ton tempérament ?

— Qu'il varie selon les circonstances : je peux être léger comme la brise et fort comme la tempête ; parfois je suis bienfaisant et généreux, et d'autres fois sans pitié et vengeur. Lorsque je suis de mauvaise humeur je peux agir sans compassion, comme le dragon à sept têtes et dix cornes, et avec une force physique supérieure aux forces surhumaines de Thor, le dieu guerrier de la mythologie scandinave.

— Ah, ah !, m'exclamai-je aussitôt. Maintenant je comprends pourquoi on dit que personne n'effraie le Tio, pas même toutes les vierges et tous les dieux réunis, et encore moins la Vierge du Socavon<sup>1</sup>, qui est une simple réplique de la Vierge Marie que le christianisme a universalisée pendant des siècles.

— Cette fois tu as tapé dans le mille, corrobora-t-il prenant une attitude d'être incorruptible. Par ailleurs, tu dois savoir que je suis capable d'illuminer l'esprit de n'importe quel mortel avec le savoir provenant du diable Vauvert.

À ce moment de l'explication, je fis la sourde oreille, car cette histoire de « savoir » et de « diable Vauvert » était une répétition inutile. Je l'avais déjà entendue en d'autres occasions. Je songeai à ce que je voulais vraiment savoir, et demandai :

— Depuis quand t'appelle-t-on Tio ?

— Depuis que les mitayos<sup>2</sup> me virent pour la première fois dans les galeries de la mine, où j'apparais parfois

en tenue d'Adam et d'autres fois paré de mon costume de Lucifer. Ma vie est partie prenante de la mythologie andine et de la cosmovision des quechuas et aymaras. Je me considère comme un personnage fabuleux, un prototype du syncrétisme religieux et du métissage. En moi se réunissent les coutumes chrétiennes de l'Occident ainsi que les croyances païennes des cultures ancestrales, et en moi fusionnent la race indienne et la race blanche depuis l'époque de la colonisation. Je suis une divinité bienfaisante et malfaisante, dieu et diable à la fois. Les mineurs me rendent hommage parce qu'ils voient et sentent que j'ai de l'autorité sur toutes les choses. Ils m'offrent de la coca, des cigarettes et de l'alcool dans un acte rituel qui se répète avant, pendant et après chaque journée de travail. Bien que certains m'appellent Huari, Satan, Lucifer, Belzebuth, Bélial, Samaël, je suis plus connu sous mon nom de Tio.

— Alors c'est vrai que tu es, en plus d'être le diable, l'incarnation du dieu Huari, dont la mission était de veiller à la prospérité des Urus et de protéger les camélidés sur le plateau andin.

Le Tio se tut, baissa les yeux et remua légèrement la tête. Son corps réagit avec l'inquiétude de celui dont l'âme garde un secret et son visage se remplit d'une expression de nostalgie, mais d'une nostalgie tranquille, pensive. Un bref silence s'installa ainsi entre nous, jusqu'à ce qu'il relève les yeux et que je recommence à le harceler avec mes doutes et mes affirmations.

— On dit aussi que dans ton costume, brodé avec des insectes, des batraciens et des reptiles, on peut voir les quatre plaies malveillantes (le crapeau, le lézard, la vipère et les fourmis), que tu as déchaînées comme vengeance et châtement contre la communauté des Urus, qui t'avaient tourné le dos pour adorer Inti, le dieu puissant et lumineux qu'adoraient les Incas.

— C'est ce qu'on dit ?! se surprit-il avec un grand étonnement. Pourvu qu'on continue à croire ces légendes. Plus on m'attribuera de mythes et plus on inventera de contes autour de mon existence, mieux ce sera pour moi. Ainsi on ne retrouvera jamais la piste de ma véritable origine. Je me contente d'être la synthèse parfaite du Bien et du Mal, mi-dieu mi-diable. Ah, ce que je te raconte là n'est qu'une version supplémentaire de ce que sont mon essence et mon origine. Tu ne dois évidemment pas croire tout ce que je raconte. Souviens-toi toujours que j'incarne non seulement les sept péchés capitaux (orgueil, cupidité, luxure, colère, gourmandise, envie et paresse), mais également le péché du mensonge. Je n'ouvre pas la bouche pour énoncer seulement des vérités irréfu-

tables, mais aussi des mensonges de diable affabulateur et dupeur. Ma langue est faite pour raconter des mythes, des légendes, des fables et des contes, qui un jour feront partie de la tradition orale...

À nouveau, à cet instant de son discours, je fis la sourde oreille et sortis de la pièce, sans savoir quelle part de vérité et de mensonge il y avait dans ses paroles. J'étais confus et chaque fois plus près du vieil adage selon lequel : « Si l'on remarque en vous peu de sincérité, on ne vous croira pas, même si vous dites la vérité. »

<sup>1</sup> La Vierge du Socavon est vénérée dans les mines de Bolivie, le socavon correspondant aux galeries souterraines.

<sup>2</sup> Les « mitayos » étaient au temps de la colonisation espagnole des travailleurs forcés venus travailler dans les mines.

Víctor Montoya est né à La Paz en Bolivie, le 21 juin 1958. Il est écrivain, journaliste culturel et pédagogue. Il a vécu dans les centres miniers de Siglo XX et de Llallagua. En 1976 pendant la dictature militaire de Hugo Banzer, il fut persécuté, torturé et emprisonné. Alors qu'il était au centre Panóptico Nacional de San Pedro et à la prison à sécurité maximum de Viacha-Chonchocoro, il écrivit son livre témoignage **Grève et répression**. Libéré de prison grâce à une campagne d'Amnistie Internationale, il arriva en tant qu'exilé en Suède, en 1977.

Il poursuivit ses études de pédagogie à l'Institut Supérieur des Professeurs de Stockholm. Il dispensa des cours de langue quechua, coordonna des projets culturels pour une bibliothèque, dirigea les Ateliers de Littérature et pratiqua l'enseignement pendant quelques années. Il collabore actuellement à des publications en Amérique Latine, aux États-Unis et en Europe.

Œuvres principales: **Nuits et jours d'angoisse** (1982), **Contes violents** (1991), **Le labyrinthe du péché** (1993), **L'écho de la conscience** (1994), **Anthologie du conte latino américain en Suède** (1995), **Parole enflammée** (1996), **L'enfant dans le conte bolivien** (1999), **Contes de la mine** (2000) **Entre tombes et cauchemars** (2002), **Fuites et nids-de-poules** (2002), **Littérature enfantine: langage et fantaisie** (2003), **Poésie bolivienne en Suède** (2005), **Portraits** (2006), **Contes dans l'exil** (2008).

Il a aussi dirigé les revues littéraires *PuertAbierta* [PortOuvverte] et *Contraluz* [Contre-jour]. Il a mérité des prix et des bourses pour son œuvre littéraire. Il est membre de la Société des Écrivains Suédois et du PEN-Club International. Il y a beaucoup de ses contes traduits et publiés dans des anthologies internationales. Il est l'éditeur responsable de la publication électronique des Narrateurs latino-américains en Suède :

[www.narradores.se](http://www.narradores.se)

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Victor-MONTOYA,765->

# Gilles Sorgel

Extrait de

## Les clefs des portes de demain

### INTRODUCTION

Elles furent extraordinaires et paradisiaques, ces vacances «à la ferme» de 1996.

La nature rutilait. La cour avec sa mare, son «tas» de fumier, sa fosse à purin et son pigeonnier, le verger, le potager, la prairie située derrière le hangar à réserve de paille, tout semblait vibrer d'une fête perpétuelle.

À 4 heures 30, très exactement, le coq, l'énorme coq, seul chef incontesté de la basse cour, ouvrait la porte au jour naissant et claironnait le réveil. Quelques secondes plus tard, une merlette flutait et, perchée sur le toit de l'étable, inspectait la cour et ses occupants ; puis, peu à peu, les chants des autres oiseaux venaient s'y joindre pour former un concert qui s'infiltrait aux quatre coins de l'horizon avec, parfois, le meuglement d'une vache en attente de traite ou le bêlement du bouc impatient de bondir, dans la prairie, en compagnie de ses cinq chèvres. Peu de temps après, l'air vibrait du battement des ailes d'une envolée de pigeons qui venaient piétiner le toit, au dessus de la mansarde.

Une porte claquait. Bruit de vaisselle. Robinet qui coule. Madame Grivelot, Simone, la fermière, s'attelait à sa tâche quotidienne, épuisante et ingrate. Une véritable paysanne, fille de paysanne, modelée dans le moule des gens de la terre d'où sortent les femmes fortes, sèches et infatigables qui font le renom de nos campagnes. Faisant fi des machines, elle calait ses fesses sur son tabouret à trois pieds et trayait ses huit vaches, le sourire aux lèvres.

Michel, son mari, semblait venir d'un autre monde et, dès les premières minutes de notre séjour, me subjuga. C'était un être, de prime abord, indéfinissable. Relativement jeune, comme elle, la quarantaine peut-être, le visage glabre, souriant mais les traits tendus, songeurs, sous des cheveux blanchis trop vite. Si, dans la journée, les cris de sa femme emplissaient la cour et, même, bien au delà, lui, parlait peu, ne prononçant que les mots indispensables, des mots apparemment pesés, d'une voix calme et douce.

Je le vis souvent, le regard perdu, comme s'il écoutait et sentait cette nature envoûtante qui semblait recréer tout un monde idyllique connu de lui seul. Un sage et un poète.

C'est ainsi que, dès le deuxième jour, nous nous sommes retrouvés tous deux, allongés sur l'herbe épaisse et chaude d'une allée du potager.

Devant nous, une énorme touffe de sauge étalait sa multitude de fleurs violettes dans un bourdonnement incessant d'abeilles. Il en détacha une fleur, la prit délicatement et la fixa pendant je ne sais combien de secondes. J'étais littéralement hypnotisé.

Puis il parla.

*Que la nature est belle ! Et, non seulement elle est un miracle constant de splendeur, mais elle resplendit par son intelligence... Car je crois en son intelligence !... Une intelligence, bien entendu, difficile à cerner puisqu'elle ne gère qu'une existence végétative... Pourtant, si nous y regardons bien, elle nous crève les yeux. Ainsi, je suis continuellement en extase lorsque je réfléchis à ce que représente d'incompréhensible et de merveilleux, cette petite fleur.*

*Avez-vous lu «L'intelligence des fleurs» de Maeterlinck ?*

J'inclinai la tête car ce livre que j'avais lu et relu, m'avait passionné.

*Vous connaissez donc l'incroyable mise au point faite d'astuces extraordinaires, d'une complexité et d'une précision fascinantes, qu'elle s'est composée pour attirer les abeilles qui prennent son pollen, le véhiculent et le redistribuent sans même s'en rendre compte.*

*N'est-ce pas purement prodigieux ?*

Il s'était tu, plongé dans ses pensées. Je n'osais rompre le silence.

*Voyez-vous, me dit-il enfin, qu'on ne me parle plus d'évolution naturelle et toute bête. L'intelligence de la nature, c'est une évidence de tous les instants. Ainsi, des études ont été effectuées sur des abeilles. Transplantées loin de leur région et de leur climat habituels, elles changent leurs habitudes. Elles s'adaptent. En Californie où elles trouvèrent des fleurs 12 mois sur 12, elles vécut au jour le jour et ne firent même plus de provisions. Transplantées à la Barbade, aux Petites Antilles, où elles se trouvèrent au milieu des raffineries avec du sucre à volonté, elles cessèrent même d'aller butiner les fleurs.*

*Et cette évolution est universelle puisqu'elle se rencontre même parmi les microbes ! Il y a 40 ans*



environ, il suffisait de 40.000 unités de pénicilline par jour pour guérir un malade atteint de pneumonie, il en faut aujourd'hui près de 20 millions pour obtenir un résultat équivalent... sur des microbes qui ne sont pas ceux soignés auparavant. L'évolution s'est faite mais non pas sur des microbes déjà traités. Elle s'est développée sur l'ensemble de la famille microbienne de ce type.

Comment tout cela a-t-il été possible ? Renouvelé à des milliards de fois ? Pourquoi ? Par quoi ? Par qui ? Pourtant cela est. Je ne comprends pas. Parce que c'est incompréhensible. Je voudrais bien comprendre pourtant.

Ces mots résonnent encore dans ma tête. J'étais ébahi. J'avais, à côté de moi, un fermier naturaliste et philosophe.

Je fus encore plus surpris lorsque je pénétrais, quelques jours plus tard, dans sa bibliothèque. Une pièce littéralement tapissée de livres à faire rêver un bibliothécaire à la retraite.

— Et vous avez tout lu ? demandai-je.

— Tout, sans exception.

— Mon Dieu, mais quel savoir !

— Oh ! Je ne sais grand chose, hélas ! Et c'est cela le drame, voyez-vous. J'en sais même de moins en moins. Pour chaque cas, trop de thèses se contredisent. Comment voulez-vous savoir quelle est la bonne ? La plupart du temps, chaque antagoniste est ce qu'on appelle « une personnalité » plus instruite et plus intelligente l'une que l'autre. Chacun croit réellement ce qu'il démontre. Qui donc a tort ? Qui donc a raison ? Aucun, peut-être. Sûrement même car il est à peu près certain qu'un troisième larron viendra les contredire avant d'être lui-même mis en contradiction.

Pensez que des savants furent suppliciés parce qu'ils affirmaient que la terre était ronde. C'est ce que nous avons appris, tout récemment encore, à l'école et nous serions passés à la torture plutôt que de le nier alors que nous savons maintenant, grâce à nos fusées et à nos satellites, qu'elle ne l'est pas avec sa bonne face de poire.

J'ai toujours rêvé d'une machine à voyager dans le temps qui nous permettrait de contrôler ce qu'on nous enseigne dans nos livres. Nous irions de stupéfactions en stupéfactions. Nous n'en sommes encore ni à l'Illiade ni à l'Odyssée mais ce n'en est peut-être pas si loin... En cette fin de vingtième siècle, malgré le règne du téléphone, du Concorde et de la télévision, voyez ce qui se crée, sur des faits apparemment bénins : des interrogations très vite transformées, par le bouche à oreille, en merveilleux miracles si ce n'est en tragédie.

Alors, que reste-t-il, sans téléphone, sans avions ni télévision, après quelques siècles voire quelques millénaires ?

Si nous pouvions y retourner, que verrions-nous à Rouen ? à Roncevaux ? à Gergovie ? à Rome ? à Jérusalem ? à Louksor ? à Thiahuanaco ? Et dans les grottes et en dehors des grottes de nos ancêtres de la préhistoire ? Et dans ce paradis terrestre, que découvririons-nous près de l'arbre interdit pendant qu'Ève croquait la pomme, une pomme qu'il faudrait lui laisser croquer... ?

Non, nous ne savons rien ni de l'infiniment petit ni de l'infiniment grand, ni même de l'infini moyen qui tisse la trame de nos existences sans grande importance. Nous découvrons, nous essayons de découvrir, petit à petit, mais le gouffre de l'inconnu est si profond que nous, nous n'y arriverons pas. Un de nos descendants, plus tard, beaucoup plus tard, peut-être. Les fils des fils de nos fils, un jour, c'est sûr... Lorsqu'ils seront sur le point d'achever leur transformation pour devenir, à leur tour, ainsi qu'il est dit dans les Écritures, « des Dieux ». L'apothéose de notre évolution suivant le Père Theillard de Chardin.

Dans les trois Évangiles de Matthieu, Marc et Luc, il est écrit : « Il n'est rien de caché qui ne sera révélé ; rien de secret qui ne sera connu. »

Ainsi, voyez-vous, si nous poursuivons notre raisonnement, nous arrivons à cette évidence : le miracle n'existe pas.

Je le regardais stupéfait car cette affirmation ne m'avait jamais effleuré.

Vous semblez surpris. Mais je suis certain que vous allez l'admettre comme le croyant le plus ancré dans ses axiomes religieux se doit de le reconnaître : le miracle est, au moment où il se produit, un fait inexplicable mais non inexplicable. Même si cela, ainsi que le pense notre ami, est l'œuvre de Dieu. Même ainsi, car DIEU lui-même ne peut réaliser ce qui est irréalisable. Nombre de miracles, au fur et à mesure de l'évolution de nos connaissances, reprennent la place qui leur est due, celle de faits divers devenus plus ou moins anodins.

Ce qui est affolant, c'est de sentir, dans ce processus, notre presque inutilité.

Mais je m'égare. Excusez-moi. Revenons sur terre. Soyons réalistes et passons à table.

\*\*\*\*\*

Nous avons sympathisé.

Nous aimions, dans la douceur du soir, à la tombée de la nuit, pendant que son épouse et la mienne s'affairaient dans la cuisine, nous asseoir sur le rebord de la mare à regarder s'infiltrer la nuit en un rite immuable : le hochepaque s'installait sur le toit de la grange, et, nous regardant, à grands renforts de coups de queue, lançait ses gammes harmonieusement stridentes à ses compères qui, plus loin, lui répondaient inlassablement. Les hirondelles venaient ensuite, par petits groupes, emplissant le bleu du ciel d'une multitude d'ellipses noires et silencieuses. Puis le rossignol prenait le relais. Peu à peu, les pigeons se faisaient de plus en plus rares sur le toit du colombier derrière lequel la lune pointait le bout de son nez. Le jour s'effaçait et, dans la pénombre naissante, une, deux puis trois chauves-souris, feux follets gris dans l'obscurité naissante, traversaient la cour en zigzaguant autour de nous. Et nos regards se portaient alors, instinctivement, vers la lucarne de la grange où, de cet œil noir, allait surgir le fantôme de la chouette effraie dont les ululements émaillaient nos nuits.

Mon Dieu, quelle était belle, cette chouette !

Lors d'une visite dans la sous-toiture du pigeonnier, nous l'avons surprise qui dormait sur sa nichée. Nous fûmes extasiés par sa beauté, sa tête plate en forme de cœur avec son bijou de bec, ses plumes qui ne ressemblent pas à de vulgaires plumes mais à de longs duvets blancs et soyeux. Nous l'avons tenue dans nos mains, intimidés et gauches comme un père avec son bébé à la première naissance car notre plus grande surprise ne fut pas sa douceur mais sa légèreté. Elle semblait ne pas peser plus que ses duvets. Quelques grammes. Pas plus. Un bijou aérien, presque irréel.

Ce n'était pas une illusion car les livres, consultés ensuite, nous ont confirmé qu'elle ne pesait guère qu'une vingtaine de grammes.

J'en suis tombé littéralement amoureux fou.

Comme je l'étais d'Antoine. Antoine, un magnifique bouc alpin, énorme et roux, avec de longues cornes recourbées. Que de parties n'avons nous pas faites, moi m'arc-boutant après avoir saisi ses cornes, lui, l'œil malicieux, baissant la tête, puissamment, essayant de me désarçonner pendant que je tentais, désespérément, de le repousser et – ce qui était rare mais alors j'en étais fier – de le renverser.

Qu'on ne me dise pas que cet animal est bête ! Son plaisir : jouer une farce puis en rire ! Si vous l'aviez vu, tête levée, bouche grande ouverte, lèvres retroussées, rire

à gorge déployée... Je pensais, au début, que c'était un acte instinctif lorsqu'il avait bousculé son vis à vis à l'improviste mais je changeais d'avis lorsque je le vis éclater de rire parce que j'avais glissé malencontreusement sur un « déchet » un peu trop gluant... Antoine, le parfumé de la ferme, était véritablement une V.I.P. inoubliable. Et je ne pourrai jamais l'oublier.

Comme je ne pourrai oublier les deux canards barbarie apprivoisés qui, sur un ordre de leur maître, traversaient la prairie pour venir discuter avec lui à grands renforts de coups de tête à la crête en érection. Des phénomènes, ces deux là !

Les séjours comme les événements les plus agréables, ont inévitablement une fin et nous avons dû, bien à regrets, boucler nos valises et quitter cet éden pour rejoindre le brouhaha de la ville et les tracasseries du quotidien.

Près d'une année plus tard, de passage dans leur région, un sentiment plus fort que moi, me fit dévier ma route. Je ne pouvais pas ne pas aller les saluer.

Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant à la ferme : les fermiers m'étaient inconnus ! « Sympa », comme aurait dit Michel, mais inconnus. Et cette conversation surprenant s'engagea :

— *Je suis un ami de Michel Grivelot et je pensais le rencontrer ainsi que son épouse.*

— *Ils ne sont plus ici. Ils nous ont vendu la ferme voici près de six mois déjà.*

— *Pouvez-vous me dire où ils se sont retirés ?*

— *Nous ne le savons pas. Et nous n'avons aucune nouvelle depuis.*

— *Ils vous ont bien dit quelque chose ?*

— *Nous n'avons rien compris. Nous lui avons demandé ; « Où allez-vous ? » Il nous a répondu : « Vers l'infini... » Mais j'y pense, comment vous appelez-vous ?*

— *Gilles Sorgel.*

— *Gilles Sorgel ! Il nous a laissé un porte documents à vous remettre car il était certain, nous a-t-il dit, que vous viendriez.*

Deux minutes plus tard, claquant la porte de ma voiture, j'ai ouvert le porte documents. Une enveloppe est tombée que j'ai arrachée fiévreusement avec mon porte clefs et j'ai pu lire :

« *Cher Gilles,*

*Voici mes notes et mes correspondances. Je n'en ai plus que faire. En souvenir des trois semaines passées ensemble et de notre amitié que je crois réelle et sin-*

*cère, acceptez les. Peut-être y trouverez-vous une parcelle de solution à cette quête de la vérité dont nous avons tant parlé.*

*Alors pensez à moi qui pars, cette fois-ci, à la quête du nouveau Graal car je pense avoir réussi à soulever un coin, un tout petit coin, du voile qui le recouvre.*

*L'heure va sonner d'ici peu, j'en suis certain, et l'opacité du cristallin de nos yeux vieillis va disparaître.*

*Les prophètes vont envahir l'aire du Verseau.*

*Quant à moi, je vais essayer de rechercher les clefs des portes de demain.*

*Adieu l'ami. »*

Renonçant à mes projets, je rentrais chez moi, et ne pus résister à la tentation. J'avalais littéralement le contenu extraordinaire, déconcertant mais prodigieux qui m'était offert.

Puis, triant au mieux tout en essayant de conserver logique et clarté, j'extrayais, de ces notes, une histoire son histoire – qu'il m'est possible de vous livrer aujourd'hui.

*Le 15 octobre 1998*

**Note:** Ce récit n'est pas le fruit de mon imagination. Je n'ai fait que sélectionner, émonder et classer ces notes dont les premières datent de 1971 – il n'avait pas 20 ans – et qui ont littéralement transformé son existence. Je n'ai modifié, comme il se doit, que quelques noms.

**On peut lire la suite de ce roman sur le Portail du chasseur abstrait:**

**<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/Les-clefs-des-portes-de-demain>**

## LES ADIEUX DE LA CHAIR

*À propos de L'essence et l'arôme des asphodèles en infernaux de Pradip Choudhuri*

«Mais toi qui as connu le charme de la pierre sur le rocher battu des vagues  
Le soir où le calme descendit,  
Tu entendis, au fond de ta chair, la voix humaine de la solitude et du silence,  
Quand s'éteignirent tous les feux,  
Cette nuit de la Saint-Jean,  
Et que tu déchiffras la cendre sous les étoiles.»

Georges Sféris  
(in *Les feux de la Saint-Jean*, Poèmes 1933-1955, éd. Gallimard)

### Sommaire

Avant-propos

Chapitre 1 : Un reste de poulet frit

Chapitre 2 : Un reste de café froid

Chapitre 3 : Un reste de monde ancien

Chapitre 4 : Un reste de soleil noir

## Avant-propos

Une chenille m'a dicté ce texte. Je l'ai trouvée un matin, dans le métro, qui avançait tranquillement sur la sacoche noire posée sur mes genoux. Le wagon était presque vide et je relisais quelques passages de *Mountolive*<sup>1</sup> de Lawrence Durrell – en particulier ceux où Purswarden (poète « réactionnaire ») tient au narrateur des propos enflammés sur l'art, la politique, la vie, encouragé dans sa verve par les deux ou trois verres d'alcool qu'il vient d'avaler. J'étais donc en train de déguster pour la énième fois l'extraordinaire prose durrellienne quand je l'ai vue. De belle taille, peu velue, la chenille était cendrée et portait de chaque côté de son corps souple et dodu des taches de couleurs, alternance de rouge et de bleu.

Le temps de sursauter – alors que j'esquissais le geste de défense que l'instinct nous commande en pareilles circonstances –, elle avait disparu. Pas définitivement toutefois puisque quelques jours plus tard, dans la pénombre d'un matin après l'orage, je devais la retrouver en ces pages nécessairement superflues. Sensible à la petite voix de cette chenille revenue des cendres – traduction de l'absence –, j'en retranscris ici les murmures singuliers où se devinent déjà les battements d'ailes d'un papillon.

## 1

### Un reste de poulet frit

Sur la table de la cuisine traînait depuis la veille au soir un reste de poulet frit. On voyait l'os nu du pilon dont la chair s'était détachée à la cuisson. Signe des temps sûrement, la viande avait pris une teinte blafarde et pendait maintenant comme un lambeau. Bien que peu appétissant, le tableau que rehaussaient les premières lueurs de l'aube prenait des allures de nature morte délicate, enrichie de mauvaise graisse. L'effet était de toute beauté, et la composition admirable.

L'œil averti, connaisseur – l'œil affranchi, décillé, en aurait apprécié l'esthétique. Indéniablement, cette œuvre de qualité aurait remporté les suffrages de n'importe quelle âme sensible. La nappe rouge, également remarquable, plissait négligemment en faisant des vaguelettes de sang

sur la table bancale. On avait utilisé des cochenilles à carmin méticuleusement réduites en poudre afin d'obtenir, suivant la méthode ancienne, une teinture tenace.

L'assiette creuse, blanche, dans laquelle reposait le pilon aux chairs malades, était bordée de fines arabesques dorées. Elle évoquait curieusement l'image d'un stérilet visqueux, oublié là par quelque déesse monumentale après une vie insatiable. Le tout était subtilement perlé des lueurs rases d'un soleil englué à l'orient hésitant entre le rose et l'orange. Cette touche finale révélait en filigrane la présence hypothétique d'un maître inconnu sûrement, certainement peintre à ses heures, sculpteur probable, poète peut-être, dont les talents jamais démentis s'inspiraient de façon hasardeuse du quotidien le plus trivial.

On pouvait même imaginer ce singulier personnage en train de débarrasser le couvert avant de faire la vaisselle en sifflotant un requiem pour les bulles de savon parfumées à la lavande. Particulièrement doué pour les arts du lavage de cerveau, à grande eau, le maître inconnu diluait ses couleurs dans l'évier sans se douter de l'étrangeté d'un rai de lumière verte sous la porte du réfrigérateur. Le pilon à présent gisait dans la poubelle pleine de factures impayées, de strings dérobés, de fœtus épistolaires. D'aucuns, en dépit des évidences, espéraient encore un recyclage salvateur, une restauration des matières, la récupération des sens et des esprits. Peut-être pour en faire du carton pâte ou des montures de lunettes à bon marché ? Qui savait ? De même, peut-être cet admirable pilon, en cette aube renouvelée – naturalisé, repoussant, d'allure infectieuse – était-il en réalité une synthèse d'innombrables délires pris avec les pieds ?

On pouvait aussi faire dans le vers libre et ne point dédaigner, quand le camion-benne rugissait, à l'aube, aux abords d'un Mc Do, la beauté classique d'un ver de terre apathique soudain pris de vertige et d'effroi, après la pluie moite, au spectacle frémissant d'une mouette muette, amoureuse d'un fier écureuil atteint de pelade entre les pattes arrières. Cela supposait, certes, une sensibilité d'asphodèle malgré l'odeur de pets, ainsi qu'un notable pesant de cacahuètes, de glands et de baies mûres dans sa besace, de rêves aussi et de plongées dans l'Hudson, mais il était plus sage de ne pas s'y fier et de faire comme si de rien n'était, *de rien, de rien, merci bien*, et fi du reste en espérant finir dans l'orbite creux d'une baleine de peur-bleue.

Il fallait donc tout recommencer... et tenter sa chance, et laisser courte laisse à cette liberté follement, diablement



éprise d'un flacon de gnôle aux allures perverses de com-muniant. Sexuellement, l'art s'expliquait suffisamment par lui-même et il n'était donc pas utile d'en exagérer la geste, la gestuelle, le zeste déplacé, à longueur d'indigestes exégèses qui plongeaient d'ordinaire le lecteur harassé dans de désagréables langueurs indigènes.

Esthétiquement, le sexe ne s'expliquait pas différemment qui s'exhibait, excité ou non, avec l'intention orientée vers l'Ouest d'attendre dans l'ombre le rougissement des pudeurs atteintes, tentées toutefois, attentives aux moindres frémissements d'un membre oint d'onguent gras jusqu'au bas-ventre à poils ras (sans négliger la rate et le foie). De même, tout faisait poème –ou pouvait faire *de même*, poème, -ésie.

## 2

### Un reste de café froid

Ce matin-là, près d'un abri-bus, rue Saint-Mathieu, un vieux clodo très maigre, dégingandé et blême, qui portait beau un costume à demi consumé par le soleil, fouillait dans une poubelle. Triomphant, il y avait découvert un grand gobelet cartonné rouge et blanc contenant un fond de café froid qu'il buvait à présent en plissant les yeux avec un contentement évident –celui d'un enfant de chœur vengeur grignotant l'hostie avant la messe.

Quelques instants auparavant, dans le métro, j'avais trouvé sur un siège encore chaud une édition carrée du *Nouveau Testament* à la couverture bordeaux suggérant le cuir d'une chamelle soigneusement bordé d'or. J'avais hésité, un peu honteux de m'approprier ce qui ne m'appartenait pas... ce livre précieux que quelqu'un avait oublié, ou jeté là, ou déposé intentionnellement –hésitant, mais tenté toutefois par l'aventure j'avais expérimenté le geste fureteur, définitif, du kleptomane compulsif, et rapidement fourré le saint recueil dans la grande poche profonde de ma veste bleue.

Le gros nègre indolent –un Haïtien– assis à côté de moi, qui faisait semblant de lire la dernière édition d'un journal gratuit, *Dernière heure*, imprimé sur du papier recyclé, avait eu un sourire narquois –cela faisait longtemps déjà qu'il était québécois et il ne ferait aucun commentaire. L'espace d'un tic-tac, peut-être moins, j'avais même eu le temps de lire le gros titre à la Une du quotidien : *Un poète à Montréal*. Je me demandais bien comment les pisse-copies du terroir avaient eu vent de mon installation ici...

J'étais donc rue Saint-Mathieu et pendant que le clodo dégustait son reste de café je cherchais fébrilement moi aussi une poubelle où je pourrais peut-être trouver un exemplaire de la *Dernière heure* du jour... En remontant vers la rue Selkirk, à deux pas de l'institut où je donnais des cours de français à des Chinois, je m'étais surpris à plonger la tête comme une autruche dans une petite flaque d'encre noire parmi les détritiques : trouvé ! Publié avec assistance sur ordinateur *Un poète à Montréal* brillait en haut de la Une.

Je me voyais déjà en train de répondre de manière laconique aux reporters venus m'interviewer : est-ce que d'après-moi le Québec avait un destin historique ? – *non* ; si les baleines avaient encore le temps de préparer leurs vacances ? – *oui* ; si j'étais sensible au destin tourmenté des marmottes lesbiennes de l'île de Gidrapo ? – *non* ; etc. La gloire, assurément, et les couilles en or qui allaient avec.

Feuilletant rapidement la *Dernière heure*, je cherchais l'article qui... quand... Las ! Une nouvelle déconvenue m'attendait. Et tandis que les ouvriers s'échinaient sur un chantier juste en face du Château de Versailles rue Sherbrooke, je devais une fois encore me faire une raison et me contenter d'un peu d'eau plate. Le «poète à Montréal», ce n'était pas moi, non, personne ne savait que j'étais là avec mes rimes, mes proses, personne. Tout le monde s'en foutait.

Sur un quart de page s'étalait la photo numérique du poète en train de se préparer un café dans la cuisine helvète de Harry W. : Pradip Choudhuri, le poète bengali, de passage à Montréal, disait la légende. Pradip ? ! Mais... ! Mais ! qu'est-ce qu'il foutait là ? ! Si je le connaissais ? Mieux que ça ! Un ami. Pradip était un ami de date antérieure au déluge, le genre à ramener sa gueule aux origines de l'univers. Tabarnac ! Et dire qu'il ne m'avait même pas prévenu de sa sortie en métropole francophone ! Sacré Bon Dieu d'enfoiré de poète !

Vous le connaissez ? Il vit à Calcutta où il a professé pendant mille ans à l'université. Meneur du mouvement contestataire de la «hungry generation» dans les années soixante, Pradip Choudhuri est une figure de la littérature «underground», au même titre qu'un Bukowski par exemple. C'est Guillaume Vivier, l'ami-frère, qui me l'a fait découvrir à mon retour de Roumanie, en 98, en m'envoyant un exemplaire de son recueil *Ratri*. Quel effet !

Le charme a opéré immédiatement et depuis lors nous nous écrivons, nous échangeons, déchargeons le surplus



de miasmes savants dans l'espoir d'accommoder utilement les restes à l'huile de nouilles en évitant soigneusement les coquilles. Une façon de ne rien refaire du monde, de nous taper réciproquement sur les doigts chaque fois que l'orgueil nous bouffe les cervelets.

Mais c'est ici, à Montréal, au calme après l'orage, en un matin aux mâchoires puissantes, que s'est imposée – sur intervention mystérieuse d'une chenille – la nécessité d'écrire ce texte sur l'homme... un jour improbable certes, mais un homme réel, un ami, vieille âme de quinze milliards d'années au moins, avec ses lumières fossiles, ses rages, ses hallucinations, ses états altérés. Pradip ? Où était-il en ce moment ? en train de chasser la marmotte rose sur l'île Gidrapo ? de glisser en rollers sur le Mont-Royal ? de marcher dans la poussière du réel ? de surfer sur le fleuve herculéen ?

N'importe ! J'avais sous le coude tout un bouleversement de fleurs blanches, de vraies notes musicales accumulées après la lecture de sa dernière œuvre – *L'essence et l'arôme des asphodèles en infernaux* –, un long poème bulbeux d'amour, de cancer et de mort où l'angoisse des dernières heures se frotte avec l'énergie du soir blême à une vulve de quatorze ans avant la nuit. J'avais toutes ces notes tempétueuses, entêtantes, et bien d'autres choses entre les racines des cheveux qui me tiraient le cerveau en arrière, alors la chenille est revenue et j'ai entendu sa voix.

### 3

## Un reste de monde ancien

« J'ai rencontré la femme idéale, masquée ; je l'ai amenée ici et je me suis aperçu que c'était un vampire, raconte le personnage Carlo Negroponte sous la plume de Lawrence Durrell dans *Balthazar*. Tant que vous n'avez pas fait cette expérience, vous n'avez pas idée de ce que c'est. **Sentir qu'une femme que l'on adore vous suce le sang dans l'obscurité** »<sup>2</sup>

Ce passage saisissant, caractéristique du style durrellien, m'est spontanément revenu en mémoire à la lecture de la dernière œuvre poétique de Pradip Choudhuri dont la sensibilité et le génie renvoient le lecteur attentif non seulement à Burroughs ou à Bukowski, mais aussi à Séféris, à Cavafy, à Rimbaud... *L'essence et l'arôme* saigne de la même veine et participe du même « sentiment tragique de la vie » (Miguel de Unamuno).

Cette symphonie poétique en cinq mouvements est sans conteste la première œuvre importante de la fin des temps. La première ET la dernière œuvre puisque le temps est en train de coulisser, de se resserrer inéluctablement, avec une lenteur obscène, autour du cou des lutins et des hommes. Vaste gibet aux innombrables potences, le monde bientôt, planté de mandragores turgescentes, sera livré à une foule sortie des ténèbres :

– éphèbes déments aux jambes recouvertes d'escarres ; nymphes avinées aux dentiers sentant les fruits pourris ; fées follettes, obèses devenues comme des outardes boulimiques ; larves gorgées de cholestérol purulent ; prophètes cul-de-jatte receleurs de prothèses ; putains moites aux mains nymphomanes ; clones hybrides post-humains métissés d'éternuements morveux ; etc.

Eh bien oui, le monde, ce monde sans âge, **notre connaissance**, sera livré à cette foule abominable et, pendu haut et court, se balancera avec souplesse, avec une sensualité ironique, dans la pestilence des ventres en loques, sorcellerie d'un interminable crépuscule. Des sols visqueux, imbibés de foutre sortilège, s'élèveront les clameurs nasillardes de ce nouveau peuple souverain, monstrueux bâtard, aux gènes spongieux comme de la mauvaise terre détrempee.

Mêlée de fiente de mouettes et d'éclats de cacahuètes pour les écureuils aux gencives molles comme de la merde, la terre engraisée, fertilisée, fécondée, grosse des œuvres de la décadence, mettra bas un gigantesque troupeau noir inspiré des vagues écumeuses de la dégénérescence, immonde, infâme troupeau animé des plus ignobles songes, des plus nauséabonds élans grégaires. *Fin des temps*, donc, et n'en parlons plus.

Silence. Silence paradoxal, « beethovien », peuplé de pleurs, de musiques dévastées, de chants altérés, tel celui que Pradip, dont la voix ici se brise, nous donne à écouter en ces pages suppliciées. Une voix de carnaval chargée des adieux de la chair qui souffre et qui meurt, adieux du corps en une ultime célébration d'un visage, d'un souffle, d'un baiser, d'une étreinte, avant le bal masqué de la mort.

Titan calcutéen, le poète se situe à la croisée de multiples chemins aujourd'hui disparus, rendus à la sauvagerie naturelle des éléments, dont le tracé pourtant a laissé dans le cœur des hommes comme un vague sillon où semer les embryons. Mais les mots ! – les mots pèsent leur poids de mauvaise graisse, de détestable insignifiance. Se devine, se précise alors l'idéal d'une poésie qui s'écrirait dans la

danse virevoltante de quelques feuillets raturés emportés par le vent.

Et quelle importance ? Il aurait mieux valu pour tout le monde que Pradip jamais n'écrive ces poèmes atroces, poèmes de caresses dépecées, de vies terrassées, d'inépuisables amours aux abords de quelque bordel, dans le cul du destin ou dans la chatte d'une sainte prostituée à même le sol recouvert de poussières et de cendres.

Oui, il aurait mieux valu que cette œuvre forcenée, aux accents concassés – que cette supplique lancinante du poète soit jetée dans les oubliettes – et que la tragédie n'ait pas lieu. Et peut-être n'a-t-elle pas eu lieu, peut-être est-ce seulement un mauvais... un mauvais quoi ? Rien. Rien puisque la tragédie n'a pas eu lieu, n'aura pas lieu... Non ? Ce serait si bien, tellement mieux pour tout le monde... juste un mauvais poème à passer entre les mailles du filet. Suivrait une formule de politesse purement formelle. *Mais voilà.*

## 4

### Un reste de soleil noir

Je ne jouerai pas au petit jeu de la critique littéraire, jeu stérile, stupide et vain auquel je n'entends rien. Je ne cèderai pas davantage aux démons raisonneurs de l'analyse ni ne sombrerai dans les délires de l'interprétation. Volontiers, j'en laisse le soin à plus docte que moi, plus intellectuel, si tant est qu'un lecteur cultivé et savant comprenne quoi que ce soit à ce que Pradip a écrit (ce dont je doute).

Pradip Choudhuri n'est pas âme à se faire piéger ainsi. Cosmique, mystique – violent comme un astre –, il se lit à la lumière des étoiles mortes et des fulgurances passagères. Le désastre préside même aux résurgences qui braillent au-dessus d'un berceau stellaire. Il n'est que de regarder pour voir ce qui s'écrit, ce qui se trame, le drame d'un cœur humain dilaté parmi les galaxies, le bref trajet d'une météorite jetée du ciel lointain comme un appât.

Voici donc le chant d'un homme à la voix brisée qui cherche encore sous les étoiles un remède à l'indifférence de l'immensité. Attiré par la cruelle, insensible, inaccessible beauté d'une nature impitoyable, il regorge lui-même de beautés sublimes, d'aspirations, d'exigences, et témoigne encore et toujours des affres de la conscience affreusement humaine dans une alternance mesurée des heures, des jours, des siècles qui nous sont **contés**.

N'essayez pas de le comprendre : il n'y a rien à comprendre ; rien à savoir. Inutile d'étaler votre science, inutile de chercher refuge, assistance, consolation en vous berçant d'exégèses diverses, vaines, exsangues – Pradip n'est pas récupérable, mais féroce, sauvage, grand fauve de l'avenir, prophète fou de noirceurs brandissant son deuil – son chagrin, son amour, sa connaissance – comme un poing plein de feu dans la gueule du monstre infernal.

L'évocation même de la maladie – ce cancer dont sa femme est morte – ramène le lecteur sensible à ses propres désarrois, à ses malaises les plus intimes tissés d'angoisse et de révolte. L'œuvre ici brise l'ensorcellement abominable, le charme atroce, ce sortilège fatal dont toute créature fait inévitablement l'expérience. N'en déplaise, l'existence n'est pas un humanisme : un chat est un chat et il convient, au risque du néant, de s'y soumettre.

La souffrance est extrême, intolérable, et le sentiment de solitude et d'horreur, en un combat inégal, se mesure à l'univers. Dilaté à tous vents, l'être offre dès lors sa noblesse à la rose juste éclore dont on sait bien pourtant qu'elle flétrira sans espoir. La beauté – la mémoire de cette beauté-là participe de ce que Romain Gary appelait « le cri cellulaire »<sup>3</sup>, une mémoire immémoriale, anonyme, impersonnelle dont un Fils, jadis, fut donné, dit-on, en sacrifice à l'humanité.

À ce stade, les (im)possibilités, les (im)probabilités, les (in)certitudes sont tout ce qu'il reste. Les physiciens ne décrivent pas autrement la réalité. La matière ? Subjective ! Esprit au subjonctif ! et comprenne ou ne comprenne pas qui veut ! qui veut encore jouir des spectacles grandioses des grandes et des petites choses, et entrer dans la vie, reine du monde, qu'en ce mois, joli mois de mai, les arbres – en se couvrant de feuillages –, les filles – en s'épilant le sexe –, et les chiens – en traînant leur cinquième patte – se plaisent à dévoiler.

Mais le désespoir guette encore, la menace, la tentation du néant en dépit des apparences... Les plus faibles – colombes, fleurettes, moucheron – y succombent inévitablement et tombent toujours les premiers, emportés par un nihilisme aberrant. Danger donc, danger comme condition première. La vie impossible que mène la créature humaine ici-bas est à la merci d'un rot vengeur, d'un terne éclat d'émail aux crocs des chimères. *Tout représente, tout interprète, joue un rôle* en ce « théâtre-autel » – et au-delà, et après, quand la souffrance est trop forte, délires, folies, râles où s'accomplissent les fragilités, les vulnérabilités promises.

C'est ainsi que s'impose le génie des âmes, (mal)heureusement. Jusqu'au jour où un autre homme – n'importe qui – passant devant quelque église – temple, crypte, grotte – d'un quartier éloigné, par-delà l'océan, pénètre dans le sanctuaire bienfaisant en dépit du soleil enjôleur et, d'un cœur léger, s'en vient saluer le saint en faction dans l'ombre, la sainte guerrière auréolée de gloire calcaire et, s'adressant directement au Bon Dieu clandestin – plutôt qu'à ses aurochs –, déclare ouvertement son amour, son bonheur, sa joie – art, sexe, mystique – en rendant grâce de toutes ses tripes.

Ce qu'il reste alors de soleil au-dehors ne représente quasiment plus rien. C'est juste un reste de noirceur qui brille et qui brûle, condamné. De la gravité de l'évènement s'échappe un petit air de presque rien, un geste d'enfant, un sourire fendu en deux chaussettes retournées, un bûcher éteint comme un mystère bientôt balayé par l'orage. C'est ce mystère tellurique qui explose ici dans ces poèmes hallucinés, symphonie éruptive et tragique, orchestrée de main « mystique, mi-bête » d'un homme au ventre brûlant de lave.

## Notes

<sup>1</sup> Il s'agit du troisième volume du *Quatuor d'Alexandrie*, œuvre inépuisable.

<sup>2</sup> C'est moi qui souligne. Ce passage se trouve dans *Balthazar*, éd. Livre de Poche, page 345.

<sup>3</sup> In *Clair de femme*, Romain Gary, éd. Gallimard.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Fabrice-PETIT->

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Pradip-Choudhuri->

# Salvatore Gucciardo

## Poèmes

*Les tableaux contenus dans ce numéro sont aussi de Salvatore Gucciardo.*

### Géographie évolutive

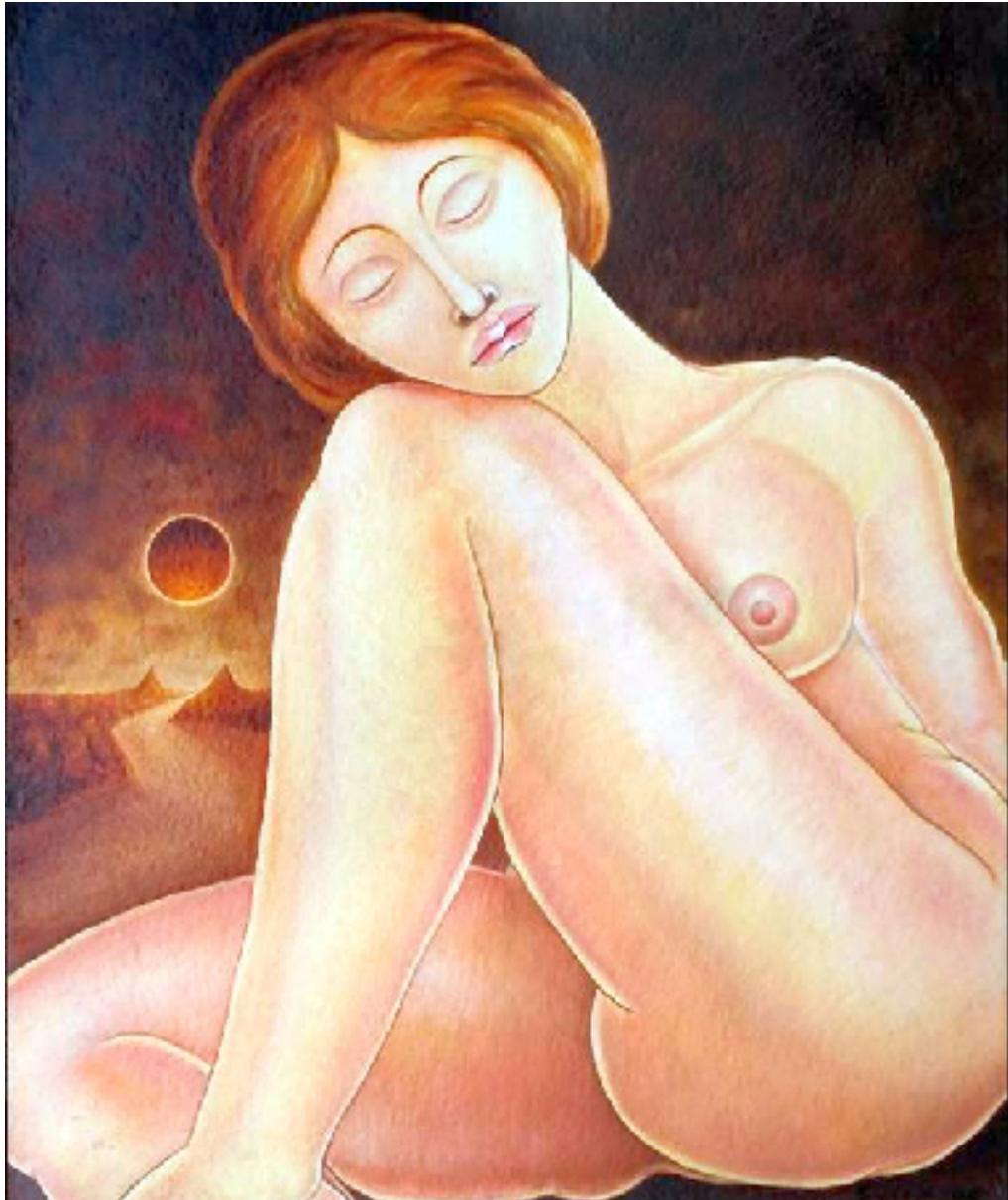
Le halo de brume  
Masque  
Le visage de la sylphide  
Le spectre  
Émane de la tête du cheval

Il dépose  
Une ombre ovoïdale  
Sur l'axe de la sphère  
L'animal s'évanouit  
Dans la cartographie nuageuse

La vision est hallucinante  
La masse agitée  
Toute une énergie  
Alimente  
Des formes insolites

Un amas cellulaire  
Surgit du geyser abyssal  
C'est un souffle violent  
Éjecté  
Par la pulsion vitale

Tout est mystère  
Dans la géographie évolutive  
Les bras spiraux  
Encerclent  
Les corps en fusion







## **L'ère nouvelle**

Les mots s'endorment  
Sur l'eau  
Pour se réveiller  
Dans le rythme  
De la constellation

La symphonie des mondes  
Suit le cycle des éléments

On amadoue  
La horde nébuleuse  
Pour faire renaître l'homme  
De sa fugue volcanique

À l'orée de l'aube nouvelle  
Le champ de vision  
Déploie ses ailes incandescentes

## **La lecture du monde**

Une batterie d'éléments sensoriels m'envahit  
Je visualise l'infrarouge  
L'ultraviolet  
Dans la profondeur  
Du vagin astral

Je vois la lecture du monde  
Au travers d'une structure fusionnelle  
L'ange aux cheveux d'or  
Traverse le chaos  
Pour réchauffer  
L'eau de la source

Le souffle des anneaux  
Habite le temple de l'être  
J'observe le miroir de l'onde  
Pour redorer  
L'image de l'homme

La pulsion des flammes  
Anime la dualité de la bête  
Sa semence nous harcèle  
Et provoque le combat  
Du jour et de la nuit

L'héritage du vent  
On le porte en nous  
Malgré la tension des ondes  
On s'accroche aux branches des arbres  
À la chevelure de la licorne

On hisse le drapeau  
De l'espérance  
Dans les bras pourpres  
De l'apocalypse  
Afin d'honorer  
Le brassage des peuples

## **L'essence divine**

Le souffle de l'univers  
Est une essence divine  
Une onde magnétique  
Dans l'arcane de l'être

Le moi  
Devient nous  
Dans le verger de la cosmogonie  
Notre communion céleste  
Révèle l'âge de la vie

Elle se substitue  
Aux espaces éthérés  
Pour décoder  
La voix du monde  
Le langage des astres  
L'énergie des éléments

On s'enivre  
De l'harmonie universelle  
Pour donner des ailes  
À l'odyssée humaine

## L'étreinte

De sa peau douce  
Parfumée de jasmin  
Flambent  
Les nappes soyeuses  
Sur le lit de la constellation  
Oscillent  
Les corps en feu

La toison épaisse  
Hypnotise  
L'homme  
Les mains se crispent  
Aux fruits érogènes

Le flamboiement du sang  
Anime l'ardeur de l'étreinte  
Tous les délices du monde  
Se mélangent aux gémissements  
Des astres

Une symphonie voluptueuse  
Avive les flammes du ciel  
L'aube rougit  
Dans la dérive des sens

Les vagues stellaires  
Habitées  
Par une pulsion fiévreuse  
S'évanouissent  
Dans les eaux cosmiques

L'homme et la femme  
Atteignent  
Les rivages de l'extase

## Méandres

Contorsions d'émois  
Les écueils de l'astre  
Se heurtent  
Aux algues fougueuses

L'univers organique  
Englouti  
La rivière en sang

Ironie virtuelle  
Fantasme éphémère  
Boomerang spatial  
L'omnipotence  
Du régisseur  
Arpente  
Les nuages sacrés

Tangage fulminant  
Les vagues  
S'obstinent  
À l'élévation

Mépris de valeurs  
L'incommunicabilité  
Cultive  
Le jardin du monde

Au royaume de la grâce  
On érige des caryatides  
Pour embellir  
Le palais de l'homme  
Le vertige de la création  
Nous élèves  
Au rang des dieux

## Mutation

Les ailes du silence  
Surgissent  
De la nuit profonde  
Réalité tangible  
Pulsions primitives

La peau  
De la bête  
Sur l'autel  
Marbré

Évolution caractérielle  
Les dents du requin  
Dans la chair  
Du rêveur

Mutation de l'être  
Déchirures internes  
Le serpent à plume  
Au cœur de l'univers

Poussière d'homme  
Ondulation de la vague  
Le rugissement du lion  
Dans la savane  
En feu

Ombre effarée  
Au bord du gouffre  
L'homme agite  
Le drapeau rouge  
Sur une plage peuplée  
D'êtres dénudés

## Navigation

Nuage de poussière  
Au sein de l'écume  
L'âme de l'univers  
Alimente  
La racine humaine

L'espace infini  
C'est le reflet de l'inconscient  
L'énergie éternelle  
Dans une gerbe solaire

Féerie de délices  
Le rythme des ondes  
Embrasse la vertu des comètes  
L'effervescence du fleuve  
Alimente le méandre stellaire

Dans la mer du silence  
La terre cosmique  
Est une source intarissable  
Une nuée de spirale  
Dans la germination lumineuse  
Une voie royale  
Pour l'avenir de l'homme

## Sensualité

Les lèvres en feu  
Se posent sur les courbes du corps  
L'image se reflète  
Sur l'eau  
La luxuriance de l'image  
Donne naissance  
À la splendeur de l'aurore  
À l'infinitude de la grâce

Fusion extrême  
L'essence cristallise  
Le souffle primaire  
L'énergie englouti  
La nuit du jour  
Le regard enlumine  
La rondeur du sein

La splendeur de la femme  
Traverse le champ magnétique  
Envoûtement des sens  
La nudité voluptueuse  
Est un festin  
La jouissance  
Un oubli de soi

## Stigmates

L'émoi est là  
Dans sa complexité infinie  
Dans son hermétisme absolu  
Dans son embryon fossile  
Dans son combat incessant

Toutes les vibrations  
De l'univers  
Atteignent  
La profondeur de l'être

La flamme vacille  
Dans le temple  
De l'homme  
L'espadon envahi  
La demeure de l'hippocampe

On interroge  
Les forces du cosmos  
La métamorphose des éléments  
Le dard et le sang

Les dieux bousculent  
L'élan de ferveur  
Le je et le tu  
L'innocence de l'âme  
La communion des anneaux

La froideur domine  
Le toit du monde

Les eaux agitées  
Troublent  
La géométrie de l'être









Peintre, poète, dessinateur et illustrateur autodidacte, né le 8 septembre 1947 à Siculiana en Italie. Vit en Belgique depuis 1955. Après plus de 35 ans d'activité artistique, de rencontre enrichissantes et amicales, telles que celle de Marcel Delmotte, Aubin Pasque, Jean Ransy, Thomas Owen, Roland Villeneuve, Claude Lyr, Jacques Collard... Salvatore Gucciardo se voit récompensé de plusieurs prix artistiques, titre honorifique, tant en Belgique qu'en France et en Italie. Il a plus de quarante expositions personnelles à son actif. Il figure dans plusieurs dictionnaires, anthologies, catalogues édités en Belgique, France, Italie, Angleterre, Amérique. Il a illustré des contes, des romans, des recueils de poèmes, des revues... Ses œuvres ont été acquises par le Musée Royal des Beaux-Arts de Charleroi, le Musée des Arts plastiques et graphiques de Mouscron, par la ville de Bruxelles, la ville de Châtelet, la Province de Hainaut, la ville de Montermurlo (Italie).

En 1975, Aubin Pasque, l'intègre dans le mouvement artistique international Fantasmagie. En 1984, Roland Villeneuve, l'invite à exposer à Paris au Louvre des Antiquaires, en compagnie de Leonor Fini, Félix Labisse, Jean Delville, H.R. Giger, H. Leherb, PH. Druillet, Jean-Michel Nicollet, Stanislas Lepri... En 1986, le critique d'art Jacques Collard, le recense dans un ouvrage intitulé « 50 artistes de Belgique » tome II, Éditions Viva Press, Bruxelles 1986 et le présente à la télévision RTL, lors de la sortie de presse de son ouvrage dans l'émission « Portraits d'artistes », animée par Liliane Thorm-Petit. En 1987, la critique d'art bruxelloise, Anita Nardon, organise une importante exposition sous le thème poétique « Voyage aux Galaxies » dans la Galerie du Parvis à Bruxelles. En 1989, il figure dans le « Dictionnaire du Diable » de Roland Villeneuve, aux Éditions Bordas à Paris. Paul L. Piron le sélectionne dans son anthologie « Belgian Artists Signatures » tome II aux Éditions Arts Antiques Auctions en 1991, Bruxelles. Il figure également dans le « Dictionnaire Biographique illustré des artistes en Belgique depuis 1830 » Éditions Arto-Bruxelles 1995, de même dans le « Dictionnaire des peintres belges du XIV<sup>e</sup> siècle à nos jours » Éditions La Renaissance du Livre, Bruxelles 1995.

En 1996, la galerie Art Cadia de Bruxelles, lui rend hommage en l'invitant à marquer le semestre de la présidence italienne du Conseil des ministres de l'Union européenne et à célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire du traité italo-belge sur l'immigration. En 1997, la société internationale culturelle Dante Alighieri de Charleroi, l'invite à exposer à l'hôtel de Ville de Marcinelle. L'Académie Ferdinandea, l'Académie Euro-Afro-Asiatica del Turismo et l'Académie Trinacria, le nomment Académicien. En 1998, à l'occasion de la Fête Nationale italienne, le vice-Consulat de Mons lui consacre une importante exposition. Thomas Owen, l'invite à l'Exposition « Coups de cœur à Thomas Owen » qui a lieu à l'hôtel Europa Inter.Continental Brussels, en exposant le tableau qui a illustré son conte « Les vilaines de nuit » qui figure dans l'ouvrage portant le même titre que l'exposition et édités aux Éditions Lefranc Littérature. En 1999, il est invité à exposer au Centre de Langue et de Culture italienne de Paris, et reçoit la même année en Italie le Prix Torre Archifari pour avoir créé une œuvre originale dans le panorama artistique européen.

En 2000, il inaugure la Rotonde du Centre Européen de Congrès de Charleroi (CEME) par une exposition sélectionnée par la Conservatrice en Chef des Musées de la ville de Charleroi. En 2002, Anita Nardon, membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (A.I.C.A.) lui consacre une monographie dans la collection « Traces de l'art » aux Éditions Art In Belgium, Bruxelles. L'Académie de Paestum lui confère le titre d'Académicien pour avoir « rénové les fastes de l'antique tradition littéraire rendant actif et fécond l'échange culturel entre les poètes belges de langues française et l'Italie ». En 2003, il figure dans le Piron, Dictionnaire des Artistes Plasticiens de Belgique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> Siècles, Éditions Art In Belgium et dans l'ouvrage « Femme – Vrouw » Éditions Labor, préface de Jacqueline Harpman.

En 2004, il est invité à exposer à l'Hôtel de Ville de Châtelet et réalise une lithographie pour l'Athénée Royal René Magritte à l'occasion d'un échange interculturel avec la ville de Montermurlo (Italie). La ville de Charleroi et le Consulat Général d'Italie organisent une exposition de ses œuvres à la Galerie du Bateau Ivre dans le cadre de la « Semaine italienne ». Il est mentionné dans « Artistes et Galeries 1996, 1997, 1998 et 2000 (4<sup>e</sup> éditions) et 2004 (5<sup>e</sup> éd.) – dans « Deux Siècles de Signatures d'Artistes de Belgique ».

En 2006, il reçoit le Prix Européen des Arts Léopold Sédar Senghor (Paris) et l'Académie Internationale de Sicile Il Convivio le nomme Académicien pour ses qualités artistiques et culturelles. Il figure dans le Piron Vol.3, Dictionnaire des Artistes Plasticiens de Belgique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> Siècles Éditions Art In Belgium.

En 2007, il est sélectionné par les Éditions d'Art REGARDS, France, et figure dans l'ouvrage luxueux «Portraits d'Artistes». Plus de 200 artistes de la Renaissance à aujourd'hui sont représentés dans l'intimité de leur création: Rembrandt, Picasso, Matisse, Botticelli, Cézanne, Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Leonard de Vinci, Miro, César, Dürer, Degas, Braque, Giacometti, Gauguin, Géricault, Delacroix, Delvaux... En 2008, Le Cénacle Européen de Poésie des Arts, et Lettres de Paris, lui décerne le Prix Européen du Livre d'Art Botticelli 2008, pour l'ouvrage Salvatore Gucciardo par Anita Nardon, Éditions Art In Belgium, dans la collection «Traces de l'Art».

En 2008, il figure dans le livre d'art: «Art, des mots et des œuvres» édité par les Éditions d'Art REGARDS, France. Ce livre est une association d'œuvres et de pensées d'artistes, un parcours à travers l'histoire de l'art. Les plus grands artistes ont souvent mis des mots sur leur œuvre, sur leur création.

Ses poèmes ont été publiés dans:

Rimbaud Revue - France, Le spantole - Belgique, Traversée - Belgique, Dixforme-Informe, Belgique, Les Amis de Thalie - France, L'Arbre à paroles - Belgique, Remue-Méninges- Belgique, La Nouvelle Gazette - Belgique, Sentieri Molisani - Italie, Ferdinanda notizie - Italie, Il messagero del Sud - Italie, Le due sicilie - Italie, Fiorisce un cenacolo - Italie, Le p'tit foule Art - Belgique, Magie Rouge - Belgique, Poemas Renouveau, - Belgique, Parterre Verbal - France, Bleu d'encre - Belgique, Microbe - Belgique, Sabam magazine - Belgique, Il Convivio - Italie, Reflets, Wallonie-Bruxelles, La Pensée Wallonne, Belgique.

Rital Littérature, Anthologie de la littérature des italiens de Belgique, Éditions du Cerisier 1996. Effritement, recueil de poèmes de Salvatore Gucciardo - Éditions Ferdinanda - Italie. Les Amis de la Poésie, Éditions Barbiana 1997 - Belgique. XVIe Journée Mondiale de la Poésie à Paris, Au nom de la liberté, Actes publiés sous la direction de Giulia Bogliolo Bruna, Éditions Yvelinedition 2005 - France XVIIe Journée Mondiale de la Poésie à Paris, Amarcord: Je me souviens, Acte publiés sous la direction de Giulia Bogliolo Bruna, Éditions Yvelinedition, 2006 - France 100 poèmes pour la paix au Liban, Poètes sans frontières, Éditions Nouvelle Pléiade, Paris - 2006. XVIIIe Journée Mondiale de la Poésie à Paris, Femme, l'autre moitié du ciel, Acte publié sous la direction de Giulia Bogliolo Bruna. Les Éditions d'en face, Jacques Reich, 2007 - Paris.

Sur Internet:

[www.lechasseurabstrait.com/revue/-Salvatore-GUCCIARDO](http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Salvatore-GUCCIARDO)

Le profond secret, poème de Salvatore Gucciardo, [jean.dif.fr/textes](http://jean.dif.fr/textes) - 2007

Salvatore Gucciardo, 87, rue de Trazegnies, 60031 Monceau-sur-Sambre, Belgique.

E-mail: [s\\_gucciardo@yahoo.fr](mailto:s_gucciardo@yahoo.fr)





Le **T & P** est une publication du Chasseur abstrait éditeur (eurl)  
12 rue du docteur Sérié 09270 Mazères  
05 61 60 28 50  
info@lechasseurabstrait.com  
www.lechasseurabstrait.com

**Directeur de la publication :** Patrick Cintas.

**Parution :** Octobre, janvier, avril et juillet.

**Prix :** 15 euros port compris en France métropolitaine  
17 euros port compris pour les Dom-Tom  
18 euros port compris pour l'Europe  
19 euros port compris pour le reste du monde

Imprimé par l'Atelier du Chasseur abstrait  
en octobre 2009  
Direction: Valérie Constantin.

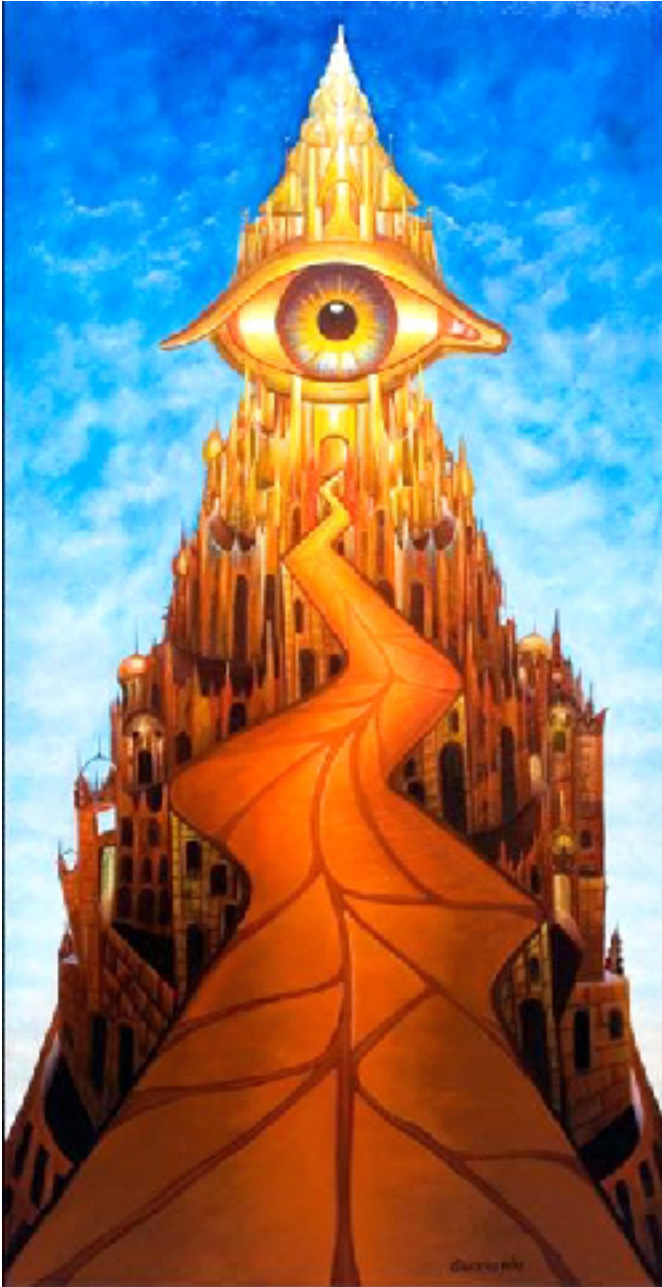
ISSN en cours

© 2009: T&P: Le chasseur abstrait éditeur  
© 2009: textes & images: à leurs auteurs respectifs









avec 16 illustrations couleur pleine page  
de Salvatore Gucciardo  
peintre et poète

**ISSN** : en cours

**Prix** : 15€ pour la France métropolitaine, 17€ pour les Dom-Tom, 18€ pour l'Europe & 19€  
pour le reste du monde.

Une publication du **Chasseur abstrait éditeur**

12 rue du docteur Jean Sérié - 09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)